

NIKO TACKLIAN SOLITUDES

αλφεια

éditions
de l'épée

© Éditions de l'épée, 2021

Couverture : *Conception graphique* : Axel Mahé; *Illustration* : d'après ©
Kari Hoglund/iStockphoto

ISBN : 978-2-38020-016-4

*À Capucine, merci de m'avoir
accompagné toutes ces
années. J'espère que tu te
régales au paradis des
croquettes*

« *Un roi sans divertissement est un homme plein de misères.* »

Pascal

1

Il avait d'abord senti la douleur du coup. Juste au niveau de la tempe, là où l'os du crâne est un peu plus souple. En frappant bien fort, on pouvait envoyer le cerveau cogner contre les parois du bocal et créer des microlésions qui vous projetaient dans le monde des rêves. Quelques nanosecondes de vide absolu, hors de l'espace et du temps, des morceaux de vie effacés à jamais. Il lutta pour garder le contrôle sur la peur et ne pas sombrer dans l'abîme dont il savait qu'il ne ressortirait pas. Ses paupières se débattaient, elles aussi, comme les ailes d'un papillon pris dans la lumière. Mais on lui avait mis un sac en plastique sur la tête. Il suffoquait déjà, cherchant à inspirer l'air dont on l'avait privé. Il sentit le plastique entrer dans sa bouche, se coller contre ses gencives puis contre ses muqueuses. Une brusque envie de vomir remonta de son corps, il expulsa un liquide brûlant qui lui déchira l'œsophage et remplit le moindre interstice de vide disponible. Dans quelques secondes, il allait s'étouffer, rendre son dernier souffle noyé dans ses propres déjections. Puis la douleur le réveilla. Une bourrasque venait de déferler autour de lui, il le savait à cette brûlure froide sur la chair nue de son dos. Quelques secondes de vie supplémentaires, un ticket à la loterie de la Grande Faucheuse. À ce moment, il fut tenté de laisser tomber, de s'abandonner aux limbes qui l'appelaient en lui promettant de l'accueillir et, surtout, de mettre un terme à son calvaire. Mais il voulait vivre ! De toutes ses forces. Un nouveau coup, plus violent que le précédent, fit exploser le cartilage de son nez et déchira une partie du plastique recouvrant son visage. Une bouffée d'air glacé laboura ses poumons, l'empêchant de reprendre son souffle. C'est alors qu'il réussit à ouvrir un œil pour apercevoir l'extérieur de son cocon mortel. Tout était sombre mis à part les rayons d'une lune pleine qui dessinaient des formes imprécises. Il sentait la boue gelée sous ses genoux, elle recouvrait son pantalon et son torse nu. Il ne vit rien de vivant autour de lui, rien d'autre

que des carcasses métalliques... des carcasses de voitures... Une casse, il se trouvait dans une casse. Il lutta contre la souffrance pour relever la tête et découvrit la silhouette d'un homme dressé au-dessus de lui. Il portait une cagoule en laine noire et tenait dans sa main un pistolet dont le métal semblait luire. L'arme se rapprocha de son visage et l'acier froid se posa sur son front. Il n'eut pas le temps de réfléchir qu'une douleur intense remplissait tout son corps. Pas le temps de comprendre, la lumière le quitta et plus rien n'eut d'importance. Plus rien sauf la nuit.

2

Le corps était posé sur une table en Inox. On l'avait recouvert d'un drap en attendant le légiste de garde qui devait se charger de son autopsie. Seuls dépassaient des cheveux d'un noir intense et la ligne trop blanche de son front. Il patientait là depuis une trentaine de minutes lorsque la porte de la morgue s'ouvrit, laissant apparaître deux médecins en blouse bleu clair.

— Ce connard de Dumont, j'espère qu'il va prendre cher, dit l'un d'eux en attrapant trois paires de gants en plastique. Ça fait des années qu'on aurait dû porter plainte contre lui. Maintenant il profite tranquillement de sa retraite.

Après avoir enfilé ses gants, l'homme disposa une charlotte en tissu sur ses cheveux et se dirigea vers la desserte où se trouvait le dossier d'admission.

— On va au moins pouvoir mettre un peu d'ordre dans le service maintenant qu'il est parti.

— C'est qui celui-là ? interrogea son acolyte en inclinant le regard vers la table.

— La PJ de Lyon nous l'a déposé ce matin... Une balle dans la tête et pas mal de lésions.

— Ça va être vite plié, répliqua-t-il en commençant lui aussi à s'équiper.

Tout le matériel était réuni autour d'eux. Scalpel, scie, burins à crâne, pinces, il ne restait plus qu'à approcher la lampe et à se mettre au travail. D'abord les constatations externes, puis l'ouverture du corps, la sortie et la pesée des organes et l'examen approfondi. En l'état, ils se préparaient également à une trépanation pour vérifier la trajectoire de la balle qui était sans doute à l'origine du décès.

— Il paraît qu'il s'est acheté une résidence secondaire à Fréjus, dit le légiste en venant rejoindre son binôme.

— C'est pas son salaire de directeur qui l'a enrichi.

— Non, mais j’ai entendu parler de magouilles avec le labo d’analyses toxicologiques.

— Le salopard, conclut le médecin en retirant le drap.

Le corps de l’homme était nu, étendu sur le dos face au plafond. Il devait avoir une vingtaine d’années. Son torse blanc recouvert d’écorchures ne semblait pas particulièrement abîmé, contrairement à son visage dont le nez était écrasé sur le côté. Mais le plus flagrant était le gouffre sombre et étroit laissé par la balle. Il ressemblait à un cratère volcanique dont la chair cautérisée par la chaleur avait gonflé au sommet du front.

— Étonnant que la boîte crânienne ait résisté, fit remarquer le technicien. À mon avis c’est pas du 9 mm.

— On va ouvrir tout de suite pour voir ça.

Il prit un feutre noir et traça une ligne bien droite juste au-dessus des orbites.

— Tu me branches la scie s’il te plaît. La batterie est encore morte.

Alors que l’autre s’exécutait, le médecin vérifia la lame circulaire capable de trancher les os les plus durs. Il aurait vite fait de décalotter tout ça pour se rendre compte de la bouillie qu’il devait y avoir à l’intérieur. Il y eut un couinement lorsque la lame commença à tourner à toute vitesse sur elle-même.

— En avant ! dit le légiste en baissant sa visière de protection.

Mais alors que l’acier abordait le cuir chevelu, l’autre tira sur le fil électrique.

— Attends ! hurla le technicien avec une voix bizarre.

— Qu’est-ce qui t’arrive ?

— Sa main... Elle a bougé.

Le médecin enleva son masque et lui lança un regard agacé.

— Réflexe post mortem.

— Non... Il l’a fermée et ouverte lentement. J’ai jamais vu ça.

Après quelques secondes d’hésitation, le légiste alla fouiller dans un tiroir pour revenir avec un stéthoscope qu’il plaça sur le torse du jeune homme.

— Alors ?

— Bordel de merde ! Faut l’envoyer immédiatement au bloc.

*Les coursiers qui me portent m'ont
amené aussi loin que me poussait mon
ardeur, puisqu'ils m'ont conduit sur la
route glorieuse de la divinité qui
introduit le mortel savant au sein de
tous les secrets. C'était là que j'allais,
c'était là que mes habiles coursiers
entraînaient mon char...*

3

Le son résonnait dans sa tête. Les notes de la mélodie se posaient en douceur, réchauffant son corps de l'intérieur. Un battement vital dont les accords le poussaient à avancer malgré l'adversité. Cette musique, la deuxième *Nocturne opus 9* de Chopin, s'enclenchait chaque fois qu'il se trouvait en difficulté. Elle lui faisait oublier le froid et la fatigue, elle chassait les idées sombres et les angoisses pour ne laisser que des flèches de lumière éclairant les synapses de son cerveau. Élie avançait dans un monde irréel. Tout ce qu'il pouvait discerner autour de lui était blanc. L'épaisse couche de neige sous ses raquettes s'étendait à perte de vue. Enfin, il ne pouvait que l'imaginer, car il était incapable de voir quoi que ce soit. La brume recouvrait tout. Une présence moite, presque huileuse, s'infiltrant dans chaque espace pour transformer l'univers en une épure immaculée. Une page vierge sur laquelle tout devenait possible, il suffisait d'y croire. En s'équipant sur le parking de Beure, il n'avait pas prévu une telle densité cotonneuse. *On rigole pas avec la montagne, gamin*. Il pouvait encore entendre les paroles de Chef Réda, bougonnant en le voyant monter par ce mauvais temps. La plaine de la Queyrie se déployait à mille huit cents mètres, grimpant au cœur des hauts plateaux du Vercors. Déjà trois heures qu'il suivait les traces dans la neige, quatre cylindres ovoïdes qui surplombaient un coussinet central. Pas plus d'un mètre entre chaque empreinte prouvant que l'animal marchait d'un bon pas. Difficile de le déterminer avec certitude, mais Élie était persuadé qu'il s'agissait d'un loup. Cela faisait maintenant deux semaines que les bergers de la vallée se plaignaient de prélèvements alors que leurs troupeaux étaient à l'étable, et les chiens sauvages étaient bien trop peureux pour ça. À en juger par les traces, ça devait être un solitaire que la rigueur de l'hiver contraignait à se rapprocher des hommes. Élie serra fermement la crosse de son fusil contre sa parka alors qu'une violente rafale soulevait la neige en une vague

glacée près de l'écraser. La mélodie ne résonnait presque plus dans sa tête et la chaleur menaçait de le quitter définitivement, il était sans doute temps d'abandonner. Le loup continuait son ascension, l'entraînant toujours plus loin sur son territoire en direction du Grand Veymont. Il était sur le point de faire demi-tour lorsqu'il remarqua une tache sombre sur la toile uniforme qui l'entourait. Plusieurs trous profonds perçaient la neige en ligne droite : des pas se dirigeant vers le sommet de la plaine. Qu'est-ce qu'un être humain pouvait bien faire ici, perdu sur les hauts plateaux pendant la tempête ? Lui, il était le gardien des lieux et il arpentait cette terre toute l'année, il avait le droit d'être là, quitte à mettre sa vie en jeu ! Il sentit une bouffée de rage monter en imaginant un touriste imprudent en mal d'émotions fortes, inconscient du danger qui le cernait. Et puis la colère passa lorsqu'il remarqua les premières traces de sang.

La piste constellée de larmes écarlates n'en finissait pas de se perdre dans la brume. Chaque pas lui paraissait plus lourd. Le visage emmitouflé dans sa parka, Élie gardait la tête baissée, les yeux rivés sur les traces. Il y avait des marques de raquettes avec leur ovale caractéristique, mais également deux trous profonds et légèrement évasés qui ne pouvaient pas correspondre à des bâtons. Et puis soudain, les trous avaient disparu et les traces s'étaient accentuées, comme si l'homme qu'il suivait pesait le double de son poids initial. Et puis les taches de sang. Nombreuses et continues. Cela faisait beaucoup pour une simple blessure, beaucoup trop. Élie avait tenté de joindre Chef Réda avec son talkie mais la tempête brouillait les ondes et l'empêchait de signaler sa découverte. Alors qu'il traversait la brume opaque, il repensa au loup solitaire dont il avait abandonné la traque. Il était certainement bien à l'abri dans sa tanière, prêt à dévorer l'agneau fraîchement égorgé qu'il était venu chercher au village. La nature répondait à des règles simples, faciles à comprendre et à anticiper. Mais le monde des hommes c'était autre chose... Plus Élie avançait, plus l'angoisse de ce qu'il allait découvrir lui contractait les tripes. L'hypothèse d'un montagnard blessé, perdu dans le blizzard lui paraissait de plus en plus improbable. La visibilité était proche de zéro, certes, mais il y avait d'autres moyens de s'orienter quand on connaissait le coin et les traces montaient en dénivelé continu vers le nord en s'enfonçant dans les hauts plateaux. Qui que ce soit, il devait forcément se douter qu'il ne trouverait aucune aide là-bas, les quelques refuges n'étant pas en activité l'hiver. Non, un sentiment de malaise l'avait peu à peu envahi alors qu'Élie imaginait le pire. Il se souvenait notamment de ce médecin parisien qui, en pleine dépression, s'était tranché les veines avant d'aller se perdre dans la montagne. L'homme n'était pas un animal prévisible et ça expliquait en partie la raison pour laquelle Élie préférait vivre ici, à l'écart de tout. Une

violente bourrasque le heurta et il fut obligé de poser un genou à terre pour lutter contre l'emprise invisible. Il y eut comme un glissement au-dessus de sa tête alors qu'une nappe de brouillard se déplaçait, dévoilant quelques secondes le paysage alentour. À moins de cent mètres se dressait la silhouette reconnaissable entre toutes de l'arbre taillé. Planté au milieu d'une zone désertique où les bergers laissaient leurs troupeaux durant l'été, un immense pin à crochets, soigneusement élagué afin de ne conserver qu'un bouquet de branches denses à son sommet, apparaissait comme un phare dans la tempête. Repère visuel pour les visiteurs traversant la plaine de la Queyrie et la réserve des hauts plateaux, on pouvait l'apercevoir à plus d'un kilomètre par temps clair. Les traces se dirigeaient tout droit vers lui. Élie décida qu'il était temps de terminer sa poursuite. Si les traces dépassaient l'arbre, il ne pousserai pas plus loin, il valait mieux savoir faire preuve d'humilité lorsqu'on aimait la montagne. Malgré la brûlure commençant à pulser dans ses cuisses, il contracta ses muscles et s'extirpa de la neige en pliant son corps en avant pour lutter contre le souffle glacé. La masse sombre du tronc approchait, perçant peu à peu le voile de la brume. Élie n'était qu'à quelques mètres de l'arbre taillé lorsqu'il la vit. Son visage avait la blancheur irréelle de la mort et ses cils couverts de givre ressemblaient à deux cicatrices lui barrant les yeux. Élie se laissa tomber en arrière de terreur : deux mètres au-dessus du sol, pendait le corps nu d'une femme.

Un bruit dans le lointain comme la sonnerie d'un téléphone portable. Nina repoussait le moment de se lever. Quelques minutes, quelques secondes, c'était toujours ça de gratté sur l'inexorable instant où elle quitterait ses draps pour contempler l'ampleur des dégâts. La gueule de bois ne lui avait pas complètement attaqué le cerveau, mais elle savait très bien qu'au moment où elle se redresserait, son crâne se transformerait en feu d'artifice. Si sa tête ne tournait plus, un point douloureux à l'arrière lui rappelait la chute qu'elle avait faite la veille en glissant sur une plaque de verglas à la sortie du bar. Le lieutenant Nina Mellinsky s'écrasant comme une merde sur le trottoir, ça avait bien fait marrer les collègues de la PJ et le bel inconnu qu'elle avait pour projet de ramener chez elle. Mais l'alcool avait tout emporté, ses espoirs de rodéo sexuel comme sa nuit pour ne laisser qu'un profond malaise que le sommeil avait échoué à dissiper. La sonnerie s'était arrêtée rapidement, suivie par le bip de la messagerie. Elle trouva la force de se glisser hors des draps pour s'asseoir sur le bord du lit et rassembler le peu de neurones qui lui restaient. Après s'être juré de ne plus jamais picoler, elle se rendit dans la salle de bains pour contempler dans le miroir ses yeux rouges et sa tignasse ébouriffée. Une douche, c'était ce qu'il lui fallait pour oublier ce sentiment de dégoût. Douce sensation de l'eau brûlante qui vous picote la peau et vous entoure d'un bien-être maternel. Elle se savonna, lavant de ses mains les souvenirs embrumés de cette soirée festive. Pourquoi était-elle sortie déjà ? Le départ à la retraite du commissaire Dussailli, c'était ça ! À tout juste trente piges et avec tout ce qu'elle avait vécu, Nina ne comprenait pas comment elle pourrait aller jusqu'à l'âge de la retraite. Un flash macabre lui traversa l'esprit et elle se rappela le visage figé dans un rictus de douleur, le cou déformé par la corde. *Tu finiras comme lui*, chuchota une voix qu'elle lutta pour enfouir dans les tréfonds de sa culpabilité.

À nouveau la sonnerie du téléphone et Nina rejoignit la chambre pour y attraper son portable.

— Nina ? Qu'est-ce tu fous ? lança une voix d'homme.

— J'suis à la maison... Y a un problème ?

— J'me suis inquiété vu l'état dans lequel t'étais hier.

— Faut pas s'inquiéter pour moi, Charlie. Tu devrais savoir ça depuis le temps... Et puis... j'te rappelle que je suis off aujourd'hui.

— OK, mais on a besoin de toi.

La voix de son camarade était teintée d'une excitation particulière piquant sa curiosité.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On se retrouve au bureau, je t'expliquerai... et prends tes affaires de ski.

— C'est censé être drôle ?

Charlie ne répondit rien et la planta assise sur son canapé, le corps trempé.
Encore une bonne journée qui commence, pensa-t-elle en attrapant son jean.
Une foutue bonne journée... oui.

6

Une grande barre grise de six étages avec les montagnes en toile de fond, ça résumait assez bien l'univers dans lequel Nina passait la plupart de son temps. L'hôtel de police du boulevard du Maréchal-Leclerc rassemblait les différents services de police judiciaire, dont le groupe auquel elle appartenait. On brassait pas mal d'affaires dans la région, particulièrement des stup. Fut un temps, la cuvette grenobloise s'était même payé le surnom de Little Chicago tant les règlements de comptes entre bandes rivales produisaient de victimes. Il faisait un froid de marmotte et les flocons avaient déjà recouvert une partie du bitume, rendant les déplacements plus aléatoires. Depuis son incorporation cinq ans plus tôt, Nina détestait la neige. L'idée poétique d'un voile blanc immaculé lavant les imperfections pour ne montrer qu'une surface lisse la faisait bien rigoler. Avec ou sans artifices, la laideur restait là où on l'avait laissée. Il suffisait d'attendre un peu pour qu'elle réapparaisse. Malgré l'Aspégic 1000 et le citrate de bétaine, elle continuait d'avoir mal au crâne avec, en prime, une petite nausée en fond d'estomac.

— T'as une sale tête, lui balança Charlie en la voyant débouler dans le bureau.

Il avait une trentaine d'années, un visage et un corps secs ainsi que de jolis yeux clairs. Ses cheveux sombres étaient déjà en train de virer poivre et sel – trop de soucis visiblement –, et ça le complexait pas mal.

— T'as pas vu la tienne, répondit Nina machinalement en allant s'affaler sur son fauteuil.

Ce qu'elle aimait chez Charlie c'était sa voix, douce et mélodieuse, presque une voix d'enfant. En cinq années de service, elle ne l'avait jamais entendu élever le ton, ce qui tenait de la performance étant donné la pression du boulot. Il fallait bien avouer qu'elle se demandait si ses mains étaient aussi

douces et chaudes, mais elle n'avait jamais passé le pas de lui faire du gringue. Le cul et le taf n'allaient pas ensemble.

— Bon alors ? Tu me dis ce que je fous là ou on continue le suspense ?

— J'en sais rien. T'es en état de m'écouter ?

Nina grimaça, façon « tu commences sérieusement à me les casser », et il ne se fit pas plus prier.

— On a reçu un appel de la gendarmerie de La Chapelle-en-Vercors. On leur a signalé un corps dans la montagne.

— Ils ne peuvent pas s'en occuper ? On ne va pas se fader toutes les emmerdes à leur place. La montagne c'est leur job !

— Visiblement c'est pas vraiment habituel. Le patron veut qu'on y aille.

— Et alors y a Valence ! C'est quand même leur secteur, non ?

— Ils sont à la ramasse, ils n'ont personne à envoyer. Et puis avec la tempête, les cols et les routes sont fermés... même le tunnel du Rousset est impraticable, impossible de monter par Die.

— Déjà, est-ce que c'est certain que c'est un homicide ?

— La nana a été pendue à un arbre...

Nina sentit l'angoisse lui contracter les omoplates. Pendue... Ça sonnait comme un foutu mauvais présage, ça lui rappelait ses idées noires. Charlie la regardait avec ses yeux de husky, il avait l'air de se demander ce qui se passait dans son petit crâne, et mieux valait qu'il ne le sache pas pour l'instant. Nina avait toujours soigneusement évité le sujet depuis son arrivée à Grenoble, autant continuer ainsi.

— Le gars qui a trouvé le corps habite à Rousset-en-Vercors, c'est un garde qui bosse pour le parc régional.

— Le trou du cul du monde !

— Oui... On ne peut pas faire plus paumé.

— Bordel, mais on en a pour trois heures de bagnole !

— À peu près ouais...

— Génial ! conclut Nina en voyant disparaître tout espoir de profiter de son jour de repos.

— Et puis j'ai une bonne nouvelle, continua Charlie en faisant la moue.

— Balance. Au point où j'en suis, ça ne peut pas être pire.

— Tu y vas toute seule. Il faut que je reste ici pour gérer l'affaire Belkawi avec le GIR. Désolé...

Silence dans le bureau alors que Nina percevait que cette journée allait durer une vie.

— Du coup, tu les as prises tes fringues de ski ?

Chef Réda regardait la neige tomber, un mug de café à la main. Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses longs cheveux bruns et sa peau tannée par le soleil, il ressemblait à un Amérindien. Et ce n'était pas un hasard, car il avait passé trois ans – *de bonheur* – dans une communauté mohawk du Québec d'où il était revenu transfiguré. C'était d'ailleurs à la suite de ce séjour que le surnom Chef avait fait son apparition, tout comme les boucles d'oreilles en plumes, l'immense serpent de son ceinturon et les bagues en turquoises. Mais c'était à l'intérieur que s'étaient opérées les plus grandes transformations. Le petit Réda Bensaïd avait poussé dans une cité bétonnée de la banlieue parisienne, la tête et les poumons dans le bitume au point de se taper des crises d'asthme à répétition. Sa respiration rauque de Dark Vador lui avait valu les moqueries et les coups de ses camarades, mais elle l'avait également sauvé d'une vie sans joie, car c'était par l'intermédiaire d'un pneumopédiatre qu'il avait découvert son eldorado. Inscrit pour une cure de « réhabilitation respiratoire », il s'était retrouvé à passer ses étés à Osséja, ancien sanatorium reconverti pour les enfants atteints d'asthme aigu. Le centre en lui-même, énorme bunker de béton gris, n'avait rien d'enthousiasmant, mais il se trouvait en plein cœur des Pyrénées dans une nature sauvage. C'est là que Réda avait chopé le virus des montagnes et fait le serment de ne plus jamais les quitter. Un bac plus tard, bien décidé à partir voir le monde, il s'était envolé pour le Québec dont l'immensité le faisait rêver. De rencontre en rencontre, il avait découvert le destin tragique et héroïque de la nation indienne et se l'était approprié. Cela résonnait sans doute avec ses propres origines, lui, fils d'immigré algérien ayant grandi dans un pays où l'intégration n'était qu'un mythe. Le petit Bensaïd était devenu Chef Réda et, au rythme des *pow-wow*, il avait atteint le statut de *Nunavimmiut*, fils du monde sauvage, pour retrouver en lui la liberté que la

civilisation moderne lui avait ôtée. Mais une fois ses réserves d'argent épuisées, il s'était décidé à rentrer au bercail sans oublier son rêve d'enfant. Les montagnes, la nature, les animaux l'appelaient, et plus jamais il n'accepterait de courber l'échine devant les tours bétonnées ni de s'incliner vers l'écran de son téléphone portable pour ne pas croiser le regard des autres. Non, cette illusion de vie n'était pas pour lui. Il était jeune, il était plein de ressources et de *mana*, la force de l'esprit, et son destin l'attendait. Destin qui avait pris la forme d'une offre d'emploi à l'Office national des forêts, dans un petit village du Vercors. Réda ne s'était pas fait prier, il avait immédiatement postulé et rattrapé sa formation en parallèle. En le voyant débarquer, personne ne s'était opposé à ce que le Mohawk s'installe au village d'autant plus que, par un heureux hasard, Saint-Agnan-en-Vercors était jumelé à Pointe-Lebel au Québec et que le maire avait une passion sans limites pour ce pays qu'ils avaient pu partager. La vallée de Saint-Agnan était devenue son univers et les hauts plateaux du Vercors sa nation. Il était là depuis plus de vingt ans, il y avait trouvé l'amour et élevait à présent sa progéniture dans le cadre majestueux de cette forteresse de pierre. Rien de bien grave n'était jamais venu troubler le calme relatif de sa fonction, excepté quelques querelles de voisinage, ou entre touristes et bergers lorsque les sentiers de randonnée se remplissaient. Pourtant aujourd'hui, pour la première fois depuis son arrivée, Chef Réda était inquiet. Il pensait à cette femme pendue aux branches de l'arbre taillé. Il se demandait si son esprit était encore prisonnier des ramures ou si elle avait trouvé la paix. À l'extérieur, les flocons n'en finissaient pas de tomber, s'accumulant partout comme la poussière sur les meubles. Il avait appelé la gendarmerie de La Chapelle-en-Vercors depuis plusieurs heures, mais personne n'avait pointé le bout de son nez. En hiver, la neige et le verglas entraînaient la fermeture de la plupart des routes, isolant ce coin de vallée pendant des semaines. Les habitants avaient l'habitude et la communauté s'entraidait en cas de besoin. Mais il y avait cette femme accrochée à l'arbre. Ce genre d'horreur n'existait pas dans l'ordre naturel des choses, c'était comme un avertissement lugubre, un rappel de la démence du monde des hommes. Un faisceau de lumière jaune s'infiltra dans le rideau de flocons. *Les voilà enfin*, se dit-il en posant son mug pour attraper sa parka réglementaire. Et il sortit de la maison forestière lui servant de bureau pour aller à la rencontre de ses visiteurs.

Nina s'était tapé presque deux heures de route pour rejoindre La Chapelle-en-Vercors où se trouvait l'unique poste de gendarmerie de la vallée. La circulation dans le tunnel des Grands-Goulets, seul point d'accès pour pénétrer dans la forteresse, se faisait au ralenti à cause de la neige. Sa visite fut rapide, car on lui expliqua que les gars de l'unité spécialisée Montagne étaient déjà sur place et attendaient son arrivée. On lui avait donné le nom de Réda Bensaïd, un agent de l'ONF qui la guiderait jusqu'au lieu de rendez-vous. Une vingtaine de minutes plus tard, elle avait vu percer le clocher d'une petite église sur les hauteurs d'une crête. Saint-Agnan-en-Vercors, c'est là qu'il était censé la retrouver. Elle s'était garée sur le côté de la route, prenant garde de ne pas s'enliser dans les congères se formant un peu partout. Face à elle, une série de chalets bétonnés au pied desquels se trouvaient d'immenses bûchers où les rondins de bois s'entassaient pour l'hiver. *Maison forestière des Rancs des Pourets*, c'était bien là qu'on lui avait donné rendez-vous. Les flocons s'accumulaient sur son pare-brise et ses essuie-glaces peinaient de plus en plus à lui donner la moindre visibilité. Nina jeta un œil aux alentours et n'aperçut pas grand-chose d'autre que les quelques bicoques se serrant les unes aux autres pour se tenir chaud. Seule l'église se dressait courageusement contre le vent. Un frisson lui parcourut le corps lorsqu'elle lut – 10 degrés sur le tableau de bord. Comment pouvait-on vivre ici ? Pourquoi n'avait-elle pas demandé sa mutation à Marseille plutôt que de venir se les cailler dans cette région de montagnards habitués à la rudesse du climat ? Une lumière jaillit entre les nappes de neige et la silhouette massive d'un homme descendit l'escalier du chalet pour la rejoindre. En moins d'une minute, il tapa à la fenêtre conducteur et un courant d'air glacé figea le visage de Nina lorsqu'elle baissa la vitre.

— Bonjour... Vous êtes de la police ? dit l'inconnu qui ressemblait à un Sioux.

Nina avait l'impression de l'avoir déjà vu quelque part sans réussir à savoir où. Si ! C'était le portrait craché du gars dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou* : le vieux chef indien avec sa tête patibulaire et ses longs cheveux bruns.

— Lieutenant Nina Mellinsky... C'est vous Réda Bensaïd ?

— Oui c'est moi... Je vous attendais. Je peux monter ?

Réda Bensaïd ? Ça ne faisait pas vraiment indien comme nom. Le mec avait dû voir trop de westerns quand il était petit. Ou alors c'était la vie dans la montagne qui l'avait buriné comme ça. Elle se rendit compte qu'il devait être en train de congeler sur place et lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Une fois sa grande carcasse à l'abri, l'Indien la gratifia d'un sourire chaleureux dévoilant une dentition d'une blancheur éclatante qui contrastait avec son teint hâlé.

— Je dois vous emmener jusqu'au parking de Beure, c'est là que les autres vous attendent.

— C'est loin ?

— Par temps clair à vingt minutes. Mais bon... Vous avez de quoi vous équiper ?

— C'est-à-dire ?

Réda la regarda avec un air désolé qui fit naître en elle une pointe d'agacement.

— Pour la montagne... Ça grimpe jusqu'à l'arbre.

— Quel arbre ? Celui où on a retrouvé la fille ?

— Oui, mais ce n'est pas n'importe quel arbre, vous savez... Il est très spécial. Et surtout il se trouve assez loin du parking... à au moins deux heures de marche sur les hauts plateaux. Peut-être plus. Vous avez déjà fait de la randonnée avec des raquettes ?

— Jamais.

— C'est pas difficile, mais c'est fatigant...

— Super, lâcha Nina en soufflant d'épuisement par avance.

— Mais sans équipement vous ne pourrez pas y aller de toute façon... Faites voir vos chaussures.

Il se pencha et détailla sa paire de baskets en toile.

— On va passer chez moi, je vais vous présenter ma femme, dit-il en lui indiquant une direction dans le village. Elle va vous trouver de quoi vous couvrir.

Et avant d'allumer le moteur, Nina maudit une fois de plus ce salopard de Charlie.

Elle n'avait pas eu besoin de rouler bien longtemps pour rejoindre la cahute dans laquelle Réda habitait avec sa femme Mauricette. D'après ce qu'elle avait compris – l'Indien étant du genre bavard –, il s'agissait d'un logement de fonction en rapport avec le poste d'institutrice qu'occupait Mauricette dans le village. Nina s'était retrouvée à partager l'intimité de cette famille dont la fille aînée – surnommée Cheyenne – étudiait au collège Sport Nature de La Chapelle-en-Vercors. Mauricette se trouvait être un petit bout de femme plutôt rondouillarde avec des yeux malicieux et un tempérament énergique. Elle l'avait emmenée dans une chambre d'ado et fouillait dans un placard à la recherche du nécessaire. En attendant, Nina essayait de joindre Charlie pour lui dire à quel point elle le remerciait de l'avoir envoyée dans cette galère, mais le réseau ne passait pas dans ce coin de la vallée.

— J'ai trouvé ! s'exclama Mauricette en dépliant une combinaison de ski rose clair à pompons blancs qu'elle déposa à côté d'un tas de vêtements chauds.

Il y avait également un sous-pull technique, une polaire, des chaussettes bien épaisses, des gants, un bonnet et une paire de chaussures de randonnée ainsi que des guêtres de neige.

— Je pense que vous faites à peu près sa taille... Elle est immense ma Cheyenne, comme son père.

Nina hochait la tête, souriant en s'imaginant fagotée là-dedans. Une minute plus tard, elle se retrouvait en culotte à enfiler tout ça sous le regard pétillant de Mauricette. Les vêtements étaient effectivement presque à sa taille, elle nageait juste un peu aux encolures, et les chaussures lui semblèrent très confortables.

— Ça vous va comme un gant ! commenta Mauricette avec enthousiasme.

Plutôt comme un sac, se dit Nina en apercevant sa silhouette dans un miroir mural. Enfin bon, elle n'était pas là pour un défilé de mode, une victime l'attendait quelque part dans la montagne et c'était bien ça le plus important. L'Indien eut un sourire amusé en la voyant descendre l'escalier. Nina eut juste le temps de remercier Mauricette, avant de se retrouver dans le 4 × 4 de Réda – bien plus adapté à la conduite dans la poudreuse. En quittant Saint-Agnan, la route faisait un lacet et montait dans une vallée beaucoup plus boisée. Elle traversait d'abord le village de Rousset-en-Vercors, à peine quelques maisons et une église, puis filait en ligne droite à travers une nuée d'épicéas recouverts de neige. Malgré la tempête, Nina pouvait sentir la présence des montagnes qui encadraient cette étroite vallée, resserrant peu à peu leur étau. Au bout de cette route, elle aperçut l'entrée d'une minuscule station de ski pour l'instant fermée et, sur la droite, le tunnel sombre du col de Rousset obstrué par une grille. C'est par là qu'on descendait vers Valence et Die en temps normal. Mais la météo ramenait ce coin du monde à l'isolement qu'il avait connu pendant des siècles avant qu'on ne perce la roche à coups de dynamite. Réda vira à gauche sur une petite départementale en mauvais état et remonta un flanc de montagne en prenant garde à réduire sa vitesse. D'ici on avait un bon point de vue sur la vallée en contrebas. La neige recouvrait tout, écrasant le relief pour ne laisser que les cimes noires des arbres comme accroche au regard. Nina refoula l'angoisse que ce paysage faisait naître. Depuis l'événement qui l'avait contrainte à quitter Paris, elle avait l'impression de vivre en s'entourant d'un maximum de choses. Ne plus compter les heures au boulot, traîner dans les bars pour rentrer le plus tard possible, si possible accompagnée, sa vie n'était qu'une fuite en avant pour ne pas avoir à se confronter à ses démons, à *son* démon en particulier. Et en voyant cette immensité blanche et le silence pesant partout sur la vallée, elle se retrouvait face à ce qu'elle redoutait le plus : elle-même.

— On y est, lança Réda en décélérant.

Face à eux s'étendait un grand parking recouvert de neige sur lequel une voiture de gendarmerie et un vieux 4 × 4 étaient garés côte à côte. L'Indien avança jusque-là, coupa le moteur, puis enfonça une chapka noire sur son crâne avant de sortir. Deux hommes en uniforme discutaient à l'extérieur avec un gars en tenue de montagne. Quand Nina les rejoignit, les gendarmes masquèrent à peine leurs sourires moqueurs en la voyant équipée de sa

combinaison rose à pompons. Elle se présenta et après un échange de poignées de mains bien viriles, ils lui expliquèrent qu'il allait falloir atteindre une zone située à trois heures de marche compte tenu des conditions météo. Heureusement, ils avaient rapatrié deux motoneiges du garage de la station, ce qui leur permettrait de gagner du temps.

— Vous avez déjà fait de la motoneige, lieutenant ?

— Jamais, répondit-elle, exaspérée de passer une fois de plus pour une débutante.

— Alors un conseil... accrochez-vous bien. Vous montez avec Élie.

Elle se retourna vers le fameux Élie, emmitouflé dans sa parka. Une capuche et un bonnet masquaient son visage et elle ne put apercevoir que ses yeux. Deux prunelles d'un noir opaque s'étaient posées sur elle comme les billes d'un rapace. Elle se dit que ce regard lui paraissait aussi glacé que cette vallée.

10

Accrochez-vous bien. C'était exactement ça.

Ils étaient d'abord montés dans un vallon forestier, slalomant entre les arbres abattus par la tempête, et Nina avait eu l'impression qu'elle allait être éjectée à chaque virage. Puis ils avaient rejoint une prairie en pente sèche dont le paysage uniformément blanc n'était percé ici et là que par quelques cairns de cailloux gris. Mais c'est en atteignant la combe Male qu'elle avait baissé la tête et serré la taille de son chauffeur de toutes ses forces tellement l'accélération lui envoyait de la neige en plein visage. Ce voyage glacé entrecoupé de sursauts et de brusques virages lui avait paru durer des heures avant que le vrombissement du moteur ne se calme et qu'elle décrispe son étreinte en n'ayant, finalement, presque rien vu du paysage.

— Ça va ? lui demanda Élie d'une voix hésitante.

Nina leva la tête en tentant de garder un brin d'amour-propre malgré ses yeux larmoyants et la goutte qui coulait de son nez.

— Très bien... En pleine forme !

Son conducteur lui tendit une main pour l'aider à descendre et elle aperçut la seconde motoneige remorquant une civière en plastique rouge.

Les deux gendarmes avancèrent tout droit dans la brume qui recouvrait les alentours.

— Vous êtes dans la plaine de la Queyrie, c'est là que j'ai vu les traces.

— Quel genre de traces ?

— Une personne en raquettes... et autre chose.

— Quoi ?

— Je ne sais pas exactement... mais j'ai une idée. Il vaut mieux que vous regardiez le corps avant.

Nina acquiesça et lui emboîta le pas pour rejoindre les gendarmes. Ses pieds s'enfonçaient dans la poudreuse, l'obligeant à lever les jambes le plus haut possible pour se dégager. Mais elle n'eut pas longtemps à lutter pour atteindre sa destination. L'arbre taillé s'élevait au-dessus d'elle comme un totem végétal. Son tronc noueux gris clair se divisait en deux parties grimpant vers une touffe de feuilles d'un vert très sombre. Sur le côté, elle remarqua une blessure mal cicatrisée, comme un bourrelet d'écorce morte rongée par les insectes. D'une de ses branches pendait le corps d'une femme. Nina sentit une profonde tristesse l'envahir. Dans cette nature sauvage et hostile, ce corps nu dégageait une puissance dérangement rendant la scène encore plus macabre. Les quatre visiteurs fixaient le cadavre sans oser y toucher. La femme devait avoir une trentaine d'années, de longs cheveux blonds gelés par le blizzard tombaient sur ses épaules fines. À travers sa peau d'un blanc translucide perçaient les rivières sombres de ses veines. Seule la toison de son pubis émergeait de ce corps blafard commençant à se confondre avec le bois centenaire du tronc. Son visage était penché vers le sol, comme celui d'un supplicié sur son calvaire et on ne pouvait pas voir ses yeux. Elle était accrochée à l'arbre par une large corde qui lui passait sous les bras et laissait apparaître une boursouflure rougeâtre.

— Descendez-la, dit Nina en se retournant vers les gendarmes.

— On n'attend pas vos gars de la PTS ?

— Vous avez vu où on se trouve ? Sans accès par hélico, ils ne viendront pas jusqu'ici. Il vaut mieux la récupérer et la mettre à l'abri.

Les deux hommes hésitèrent quelques minutes sur la manière d'opérer, puis l'un d'eux se hissa sur le tronc pour sectionner les liens pendant que l'autre réceptionnait le corps en l'allongeant avec précaution sur le brancard.

Nina s'assura que personne ne « pollue » la corde et la plaça dans un sac en plastique pour la rapporter au labo.

Elle utilisa le téléphone satellite d'un gendarme pour appeler Grenoble et leur demander d'envoyer un fourgon récupérer tout ça à La Chapelle-en-Vercors, puis se dirigea vers Élie pour le questionner.

— Alors ? Les traces que vous avez vues, c'était quoi exactement ?

— Celui qui a fait ça avait des raquettes...

— Et les autres traces ?

— Elles étaient profondes, comme des pas, mais sans chaussures... et puis elles se sont arrêtées d'un coup.

— Et vous en déduisez quoi ?

— Je pense qu'elle était vivante. Il l'a fait marcher dans la neige, pieds nus... et quand elle est tombée, il l'a portée jusqu'à l'arbre.

— Vous pouvez me montrer ces traces ?

— La neige a déjà tout recouvert... Mais elles continuaient après l'arbre.

— Et elles allaient vers où exactement ?

Élie n'eut pas le temps de répondre. La voix rauque d'un des gendarmes le coupa dans son élan.

— Lieutenant, vous devriez venir voir.

Nina se rapprocha du corps qui avait glissé sur le côté alors qu'un des gars commençait à le sangler dans sa civière. Cette pauvre fille avait un message sanglant gravé dans la chair du dos :

α λ ή θ ε ι α

Nina sentit son estomac se contracter alors qu'elle détaillait les lettres de cette terrible mutilation.

— Quelle sorte de malade peut faire un truc pareil ? lâcha un des gendarmes en hochant la tête.

Mais personne n'avait la réponse à cette question.

— C'est quoi comme langue ? interrogea l'autre.

— Du grec ancien...

Et ils se retournèrent tous vers Élie qui avait retiré sa capuche pour laisser le vent froid lui fouetter le visage.

C'est là que Nina remarqua l'étrange cicatrice sur le haut de son front, comme un cratère étoilé de chair morte...

*Notre course était dirigée par des
vierges, par des filles du soleil, qui
avaient abandonné les demeures de la
nuit pour celles de la lumière, et qui,
de leurs mains, avaient rejeté les
voiles de dessus leurs têtes. L'essieu
brûlant dans les moyeux faisait
entendre un sifflement, car il était
pressé de deux côtés par le
mouvement circulaire des roues,
quand les coursiers redoublaient de
vitesse. C'était aux lieux où sont les
portes des chemins de la nuit et du
jour, entre un linteau et un seuil de
pierre ; situées au milieu de l'Éther,
elles se ferment par d'immenses
battants : c'est l'austère Justice qui en
garde les clés.*

La mort partout. La mort dans la neige, la mort dans le sac, la mort au bout des branches. Depuis son retour des hauts plateaux, Élie suffoquait. Il avait fait son possible pour le cacher, mais la découverte des lettres de sang sur le corps de cette fille explosait la porte de ses souffrances. De cette nuit sans visage au milieu d'une casse, douze ans auparavant, il ne conservait que l'obscurité, la douleur et le froid abyssal du canon se posant sur son front. La balle avait emporté sa mémoire et sa chair. Un temps, Élie s'était tourné vers la religion pour tenter de comprendre ce qui lui était arrivé, mais aucun dieu, aucune révélation ne lui avait rendu ses souvenirs. Son cerveau avait grillé et ses cellules étaient aussi mortes que son passé. Il ne lui restait qu'une cicatrice et le mot, message caché, voilé à son regard et à sa logique.

Pourtant la fille de l'arbre n'était pas là par hasard. Non, il n'y avait pas de hasard, ça au moins il en était certain. En rentrant de la plaine de la Queyrie, la flic avait insisté pour qu'il lui dise ce que signifiaient ces lettres gravées dans la chair. Il avait menti en prétextant ne pas savoir. Comment aurait-il pu lui dire ? Le choc était trop violent, il avait besoin de temps pour réfléchir. Alors il avait détourné l'attention de la lieutenant en lui expliquant que les traces continuaient après l'arbre. Elles montaient dans la combe de Peyre Rouge en direction du Grand Veymont. Par là, si on connaissait les cols et les chemins muletiers, on pouvait rejoindre la route et disparaître dans une autre vallée. Cela avait fonctionné et elle était partie avec le corps en lui disant qu'elle reviendrait prendre son témoignage dès que possible.

Élie était rentré dans son petit chalet de Rousset. Il avait retrouvé l'univers rassurant de son foyer, la chaleur du feu qui crépitait dans l'âtre. Mais les flammes ne le réchauffaient pas, un froid métaphysique le congelait de l'intérieur. La masse des questions sans réponses pulsait en un brasier glacial qu'il n'avait aucun moyen d'éteindre. Et puis le visage de la fille le hantait :

ses cheveux blonds couvrant d'étroites épaules, ses yeux clos, son corps blême et dur. Il y avait quelque chose chez elle qui ravivait son angoisse. Quelque chose de familier qui lui échappait aussi. Il s'était déshabillé, espérant que l'eau brûlante réussirait là où l'air avait échoué. Mais rien ne parvenait à le réchauffer. Il était condamné aux abysses, incapable d'invoquer les éléments pour le sauver. Même la nature ne pourrait pas le sortir de ce gouffre. Il était maudit, marqué du sceau de l'infamie et de la mort. ἀλήθεια, sept lettres scellant son destin à tout jamais. Il hésita quelques secondes à regarder son image dans le miroir au-dessus de l'évier. Secrètement, il espérait que tout ait disparu, que cela ne soit qu'un cauchemar dont il allait bientôt se réveiller. Mais sa peau écarlate n'arrivait pas à masquer l'ignoble cicatrice qu'il portait lui aussi dans le dos... Sept lettres gravées à tout jamais.

Bordel déjà 21 h 35 ! rouspéta Nina en poussant la porte du bureau. Elle avait passé la moitié de sa journée dans sa voiture, sur une motoneige et à crapahuter dans les montagnes pour réussir à atteindre la scène de crime la plus improbable et la plus inexploitable de sa carrière. La neige n'était pas vraiment une alliée en matière criminelle, il suffisait qu'elle fonde et les preuves disparaissaient dans les flots de l'oubli. Nina avait mal aux cuisses, l'impression que ses fesses étaient couvertes de bleus et surtout absolument aucune idée d'où commencer. Le corps était à la morgue et la procédure pour l'autopsie déjà bien carrée, mais inutile de croire au miracle, il faudrait attendre au minimum une journée pour que quelqu'un s'en occupe. D'ici là, elle aurait pu se concentrer sur l'enquête de voisinage, prendre les dépositions des gens du coin, mais elle avait déjà perdu assez de temps enfermée dans sa voiture. Et que dire de la scène de crime ? L'arbre taillé avait certainement beaucoup de choses à lui apprendre, mais comment l'atteindre en pleine tempête ? Il ne lui restait que les photos de la jeune femme qu'elle avait prises avec son portable et quelques clichés réalisés sur place dans une brume tellement enveloppante qu'on distinguait à peine les formes. L'un d'entre eux montrait le gardien du parc régional – Élie Martins, d'après ce que l'Indien lui avait dit. Nina ne pouvait s'empêcher de remarquer que ce type dégageait une impression étrange. Pas seulement à cause de l'énorme cicatrice en étoile sur son front ni de la forme empâtée de son nez lui donnant un air de boxeur, ça se situait plutôt au niveau des yeux. Elle se rappelait le frisson qu'elle avait ressenti en croisant son regard la première fois. Élie Martins semblait à moitié là, comme si une partie de lui s'était échappée ailleurs, dans un endroit d'une terrible solitude.

— Eh bah te voilà ! marmonna Charlie en levant la tête du dossier sur lequel il pointait consciencieusement des numéros de téléphone.

— Le trou du cul du monde ! Si je dois y retourner, il va falloir me louer un truc sur place. Impossible de faire des allers-retours.

— Et c'était comment ?

Le visage froid de la femme avec ses yeux clos et son teint laiteux lui traversa l'esprit.

— Glacé.

Charlie se rendit compte de son trouble et la gratifia d'un large sourire rassurant.

— Tu veux en parler ?

— Écoute, là non. J'suis vraiment crevée. J'ai juste envie d'aller au lit. Mais toi qu'est-ce que tu fous encore là ?

— Le commandant m'a refile les fadettes à éplucher. Le serveur est en panne, je suis obligé de tout faire à la main. À mon avis, j'y passe la nuit.

— Bienvenue dans la police, répondit Nina en lui rendant son sourire.

— Tu m'étonnes. Bienvenue dans la police.

Nina se dirigea vers son bureau, lança l'impression des quelques photos qu'elle avait prises et concentra son attention sur le message laissé sur le dos de cette pauvre fille.

— Tu t'y connais en grec ancien ?

— Bien sûr, autant qu'en couture, chuchota Charlie sans décoller le regard de son travail.

Elle s'assit face à son écran d'ordinateur et ouvrit une fenêtre Google dans laquelle elle inscrivit la recherche : *clavier grec ancien*.

Une série d'images apparut en tête de liste, figurant des associations de lettres sur un clavier fictif. Nina lança une impression et changea de recherche : *traduction grec ancien français*. En observant méticuleusement le clavier adapté, elle retrouva les lettres $\alpha \dots \lambda \dots \eta \dots \theta \dots \varepsilon \dots \iota \dots \alpha$ et les rentra dans le champ « grec ». Un mot apparut immédiatement au-dessous : *alètheia*.

— Dis donc, ça serait pas mal qu'on aille se boire un verre tous les deux, non ?

Nina leva la tête de son écran tant la question la surprit. En cinq années de boulot dans ce service, jamais Charlie ne lui avait fait une telle proposition. Généralement ils se voyaient en groupe, avec les gars des stups le plus

souvent. Il était toujours penché sur son dossier, mais elle lui trouva la tronche d'un type trop timide pour assumer le sous-entendu de sa demande.

— Avec plaisir, dit-elle sans hésiter. Je termine ce truc et on y va.

Et alors qu'elle était déjà en train d'enfiler sa parka pour quitter le bureau, un dernier regard sur son écran lui donna la traduction française du mystérieux message laissé par le tueur : *Vérité*.

La neige n'avait pas cessé de tomber de la journée et le vent harcelait le toit de l'abri de l'Ours. Pour Jacques, cela se traduisait en une symphonie parfois haletante, parfois lugubre, mais le remplissant d'une force vitale qui lui ôtait toute chance de trouver le sommeil. Un mètre devant lui, un rayon de lumière bleue pulsait doucement en un dégradé de couleurs occupant l'espace. Il s'agissait de Piotr, endormi sur sa couchette. Au fil des respirations de son camarade, il percevait les vagues azurées s'échappant du centre de sa vision pour perdre progressivement de leur intensité.

Jacques Lavandier était aveugle, mais ça ne l'empêchait pas de voir. À l'âge de huit ans, il avait perdu la vue dans un accident et, depuis, un monde abstrait, tout en couleurs, se déployait autour de lui. Désormais, il était capable de percevoir ce que les autres ne soupçonnaient pas : la véritable nature des choses. Il s'amusait parfois à décrire à son camarade leur refuge ou la montagne qui l'entourait. Le bleu de l'apaisement, le rouge de la colère, les vagues dorées des herbes ondulant sous le vent, une œuvre organique et sensorielle, bien plus subtile que la représentation objective du prisme oculaire. Jacques ne se contentait pas de voir, il sentait, il anticipait, il savait...

En été, Piotr et lui gardaient les moutons dans les alpages des hauts plateaux. Ils en connaissaient les moindres vallons, les combes les plus reculées, mais aussi les gouffres et les failles perçant le paysage d'entailles sombres qui aspiraient toute couleur vers le néant. Ils passaient ensemble des mois dans la montagne à parler sous le reflet cristallin des étoiles, à remodeler les hommes et leur histoire. Et puis l'hiver arrivait et les bêtes rentraient dans les étables. Venait alors le temps froid qui remplissait son monde intérieur d'une teinte grise. Piotr aurait pu descendre dans la vallée retrouver le semblant de famille qui lui restait, mais il préférait demeurer ici

avec Jacques. Situé en lisière d'un bois appelé Tête de la Graille, l'abri de l'Ours – nommé ainsi car il se trouvait à l'endroit où l'on avait aperçu pour la dernière fois ce fier animal en 1937 – n'était constitué que de quelques planches, d'un toit en tôle et d'un bon poêle. L'été, le refuge accueillait les randonneurs se préparant pour la traversée du massif ou l'ascension du Grand Veymont. L'hiver, Jacques et Piotr étaient autorisés à y séjourner en échange de leur aide pour garder en état les différentes cabanes courbant l'échine sous la rudesse du climat. Le travail était fatigant car il nécessitait beaucoup de marche, le plus souvent dans la neige, mais il procurait à Jacques un opéra de couleurs et l'occasion unique de retrouver la nature sauvage et abandonnée par tous.

Jacques n'avait plus de famille depuis longtemps, il en avait perdu une bonne partie un matin de juillet 1944 lorsque les boches avaient atterri en planeur sur la plaine de Vassieux et massacré la moitié du village. Le reste s'était éteint sans descendance et, à presque soixante-quinze ans, il était le dernier de sa lignée. Piotr, lui, aurait pu avoir une autre vie. Il n'était pas né ici, mais connaissait la rigueur de l'hiver ukrainien. Sa famille avait fui une guerre qui avait encore lieu aujourd'hui et dont tout le monde se foutait. C'était sur une barricade qu'il avait été blessé. Un éclat de shrapnel lui avait traversé la cuisse, provoquant une chute de plusieurs mètres qui l'avait laissé dans le coma. À vrai dire, Jacques se demandait si le pauvre Piotr en était réellement sorti. Il parlait peu, agissait lentement, mais il savait écouter et le bleu de son aura le réconfortait. Piotr était un gars solide et droit dans ses bottes dont il avait fait son apprenti. Il avait toutes les qualités pour être un bon berger et prendre sa suite lorsque les couleurs deviendraient fades et qu'il serait temps de rejoindre la terre.

Jacques n'arrivait toujours pas à dormir, les idées continuaient à se bousculer dans sa tête alors que les rafales poussaient les planches vers l'intérieur. Il se redressa sur son petit lit en bois et scruta le noir, apercevant le halo orangé du feu qui devait encore crépiter dans le poêle. La vie était rude comme le climat des montagnes, mais elle était belle, il n'y avait pas à en douter. Alors pourquoi cette pointe d'angoisse lui traversait-elle le cœur ? Piotr lui avait parlé d'un corps retrouvé pendu dans la plaine de la Queyrie, le corps d'une femme d'après ce que Chef Réda avait raconté. Jacques n'arrivait pas à lui associer de couleur, c'était comme une tache dans le tableau de son

harmonie intérieure. Il serra les poings très fort. Désormais, il faudrait qu'il ouvre grand ses yeux pour vérifier si chaque teinte était bien à sa place, chaque son bien ordonné. Cela pouvait paraître paradoxal, mais Jacques était persuadé qu'il avait un rôle à jouer dans la traque du tueur s'étant aventuré sur ses terres. Cette pensée le rassura et, après quelques instants, il se dit qu'il était temps de trouver le sommeil.

Une étrange torpeur avait envahi Nina. Elle venait de faire l'amour et le plaisir électrique des corps qui se mélangent avait laissé place à une sensation de vide. Charlie était étendu, nu, à côté d'elle. Il avait insisté pour rester dormir dans son lit. En dépit de ses réticences, elle n'avait pas osé le mettre à la porte, mais cette présence inhabituelle la dérangeait. Ses pensées n'en finissaient pas de tourner dans son crâne. En demandant sa mutation pour Grenoble, Nina avait quitté tous ses amis, sa famille, son passé, pour tenter de reconstruire sa vie et elle n'y arrivait pas. Quelque chose au fond d'elle l'en empêchait, frein invisible à sa volonté. Sa relation avec Charlie en était une preuve flagrante. Il était gentil, attentionné et d'un naturel amoureux, mais cela n'éveillait rien, aucune chaleur, aucun désir de construction.

Elle s'estimait déjà heureuse d'avoir retrouvé sa libido après presque deux années d'abstinence complète. Mais même à ce niveau-là, quelque chose ne tournait pas rond. Avant l'événement, Nina avait une sexualité active, mais pas débordante. Elle aimait le sexe, que ce soit avec un homme ou une femme, mais sans plus. Après sa mutation et ses deux années sans libido, elle avait commencé à se sentir attirée par des inconnus et s'était envoyée en l'air à une fréquence accélérée. Tinder était devenu son application fétiche et elle avait multiplié les relations sans lendemain. Mais la chaleur des corps et des sexes, aussi nombreux soient-ils, ne lui suffisait pas.

Charlie émit un petit ronflement et elle se retourna pour le regarder dormir. Il respirait paisiblement, une main tendue vers elle dans l'espoir d'une connexion nocturne qu'elle ne lui donnerait pas. Elle attrapa sa vapoteuse et tira quelques bouffées de menthe-eucalyptus en vérifiant l'écran de son portable. Instagram était devenu le compagnon de ses nuits sans sommeil et elle se perdait dans le fil infini des images anonymes. Une plage au bout du monde, une bimbo en bikini, un roman à la mode, un chat, une star en

décolleté, un enfant pleurant sur le sol, un sac, un proverbe chinois... Tout cela n'avait aucun sens et pas d'autre intérêt que d'endiguer le flot de ses pensées. L'écran se figea sur un paysage de montagnes enneigées et Nina crut apercevoir un arbre où pendait le corps d'une femme. Elle agrandit l'image pour vérifier, mais sa vision disparut aussitôt.

Cette affaire aussi participait à son insomnie. En dix années de police, elle s'était habituée aux multiples visages de la mort, aux ambiances glauques, aux odeurs tenaces et aux larmes acides des familles. Pourtant, cette femme accrochée à son arbre dégageait quelque chose de différent. Quelle logique avait poussé un fou furieux à la traîner dans cette mer de glace pour la pendre avant de graver le mot « vérité » dans la chair de son dos ? C'était une énigme, un jeu de piste délibérément mis en scène par le tueur pour qu'elle le retrouve. Et elle allait le trouver ! Car au milieu du vide et du froid intérieur qui étaient devenus son quotidien, Nina pouvait sentir les braises encore actives de sa soif de vérité. C'était depuis toujours son moteur de flic. Petite fille, elle piquait des colères lorsque son frère mentait pour obtenir ce qu'il désirait ou quand les adultes transformaient les choses à leur avantage. La vérité ! C'était son graal, son or blanc, son élixir de jouvence capable de la pousser à bosser nuit et jour. Et cette femme pendue à l'arbre méritait qu'on se penche sur son sort. Charlie se retourna lentement vers elle et posa une main sur sa hanche, lui caressant machinalement la fesse. Il ne s'était pas réveillé, il était juste à la recherche de son corps. Elle lâcha son téléphone et sa cigarette et se roula en boule dos à lui. La main chaude continua quelques instants à la caresser avant de reprendre le large. C'est alors seulement qu'elle réussit à s'endormir.

Chef Réda avait mal au dos depuis son réveil. Ça arrivait rarement, et c'était toujours mauvais signe. Il était persuadé qu'une sorte d'alarme organique se nichait quelque part entre ses lombaires. Un détecteur à emmerdes qui sonnait à plein régime depuis la veille. Mauricette s'était déjà levée depuis belle lurette. Les mioches n'attendaient pas, surtout quand on en avait une trentaine sous sa responsabilité. Il avait donc étendu sa grande carcasse et enfilé un peignoir en éponge pour rejoindre la cuisine où il s'était préparé un bon café.

À l'extérieur, le vent n'en finissait pas de souffler. On redoutait une tempête depuis presque huit jours. Il faisait 19 degrés en dessous de zéro, la station du Col de Rousset était fermée et les touristes restés chez eux. L'activité forestière tournait au ralenti, personne n'avait envie d'aller se les geler dans la pampa pour marquer un arbre. Ce n'était pas encore le chômage technique, mais pas loin. Du coup, Réda allait en profiter pour faire un peu de mécanique – son 4 × 4 méritait une bonne révision – et, s'il avait le temps, il pourrait même se plonger dans la lecture d'un ou deux romans en retard. Après son petit déjeuner, il s'habillerait tranquillement pour rejoindre la maison forestière et faire le point avec ses collègues. Mais une pointe de douleur lui arracha une grimace ; cette foutue alarme ne le lâchait pas et il y avait une raison évidente à ça. Un cadavre de femme accroché aux branches de l'arbre taillé, c'était pas rien. Et puis tout le monde avait entendu parler des lettres qui lacéraient son dos, le bruit courait qu'un malade devait se planquer quelque part dans la montagne. Il serra les mains contre sa tasse brûlante, se massa le bas de la colonne dans l'espoir d'un moment de répit. Sans succès.

Il y eut des bruits de pas et une silhouette passa sous sa fenêtre avant de venir taper à la porte. Élie fit son apparition, emmitouflé dans sa parka

réglementaire de « garde vert ». Le parc naturel régional du Vercors, à cheval sur les départements de la Drôme et de l'Isère, s'étendait sur presque deux cent dix mille hectares et les gars étaient trois pour surveiller tout ça. Autant dire que ça ne chôrait pas ! Presque dix ans que ces deux-là se connaissaient, Réda avait été un des premiers à prendre Élie sous son aile lors de son arrivée dans le secteur. Comme lui, c'était un gamin tombé du camion, un de ces cabossés de la vie qui trimballe dans son escarcelle tout un tas de mauvais souvenirs et la volonté de repartir sur des bases neuves. Sauf qu'Élie portait ses traumatismes sur son visage, avec la cicatrice bizarre qu'il se payait sur le front. Bizarre parce qu'on devinait quelque chose de grave et, à bien y regarder, la forme ronde de tout ça laissait pas mal perplexe. Un jour Réda lui avait demandé s'il avait été soldat et Élie s'était réfugié dans le silence, un truc que Réda respectait particulièrement chez un être humain. Mais il y avait des silences bruisant de paroles et celui-là confirmait bien que son protégé avait morflé, et beaucoup plus souvent qu'à son tour.

— Qu'est-ce que tu fous là ? questionna Réda en faisant entrer Élie dans la cuisine.

— Mauricette n'est pas à la maison ? répondit ce dernier, visiblement rassuré de voir qu'ils n'étaient que tous les deux.

— Non, elle est déjà à l'école. Café ?

Élie ne se fit pas prier et ouvrit la fermeture de sa parka. Il avait dans les trente ans, un physique de jockey et des cheveux d'un noir intense. Réda lui tendit un mug bien chaud, terminant le sien d'une traite.

— Bordel, qu'est-ce que ça caille. T'as des nouvelles de la gendarmerie ?

— Rien. Je sais qu'ils ont emporté le corps à Grenoble hier soir... Et la flic m'a dit de me tenir à disposition, répondit Élie.

— Elle croit p't-être que tu vas te barrer à l'île Maurice ?

— J'aimerais bien.

— Moi aussi, j'peux te le dire. La plage, le soleil, l'eau à 35 degrés, le petit rhum !

— Pour ta retraite.

— Ouais... si ça existe encore, conclut Réda en le regardant finir son café.

— Non... en fait j'ai un truc à te dire, Chef... Mais comment t'expliquer, c'est un peu gênant... J'ai besoin de tes conseils.

— Oh je vois, répondit Chef Réda en posant sa tasse et en poussant une chaise jusqu'à Élie avant de venir lui-même s'installer en face. Sache que chez les Mohawks on m'appelait Oweia, ça veut dire « oreille »... J'ai passé presque six mois à les écouter sans prononcer un seul mot. Tu peux imaginer ça ?

Élie s'affala sur sa chaise et Réda le sentit mal à l'aise. Il se frottait le front, triturant machinalement sa cicatrice avec son doigt.

— De quoi veux-tu me parler, camarade ? Tu ne crains rien avec moi. Tu le sais, non ?

Après une longue hésitation, Élie lui répondit.

— Je ne t'ai jamais raconté le jour où on m'a mis une balle dans la tête...

Une odeur de café brûlé flottait dans le bureau. Charlie consultait inlassablement son dossier, relevant parfois la tête pour surligner des numéros de téléphone avec un feutre. Nina l'observait du coin de l'œil sans oser l'interrompre. Ils s'étaient quittés quelques heures plus tôt après avoir classé leur partie de jambes en l'air dans la catégorie « sans importance ». C'était a priori le scénario idéal, alors d'où venait ce parfum d'amertume dans l'atmosphère du bureau ? Nina avait du mal à se l'avouer, mais cette relative indifférence la perturbait. *C'est parce que t'en pines pour lui ma grande*, martelait sa voix intérieure. *Et si t'en pines pour lui, on se demande bien pourquoi tu ne lui dis pas*. Il y avait pas mal de réponses possibles à cette question, mais Nina ne se sentait pas trop de fouiller dans le magma de ses angoisses pour les en extirper. Pourtant, la liste était simple. Primo, elle n'avait pas exigé sa mutation pour rien. Secundo, en admettant qu'elle ressente quelque chose pour Charlie, il faudrait lui expliquer son passé et elle n'y tenait pas. Tertio, elle n'était pas certaine de le mériter, lui qui était si gentil, si bien sous tous rapports. Et c'était le tertio qui lui serrait les tripes. Mais ça, Nina ne le voyait pas vraiment, elle se contentait de regarder Charlie comme un poisson, tombé du bocal, fixerait l'eau devenue inaccessible.

Son téléphone sonna et la sortit de son marasme. L'hosto la prévenait qu'ils avaient effectué l'autopsie de son inconnue en priorité. Le rapport l'attendait dans sa boîte mail. Quelques minutes plus tard, il était imprimé sur son bureau et elle le détaillait en notant les éléments importants.

Nom, prénoms de la victime : inconnu – Sexe : féminin – Âge : 35 (approx.) – Poids : 55 – Taille : 1,65 – Corpulence : mince. Cheveux blonds, yeux marron. Fumeuse, tissus sains. Rigidité cadavérique totale indiquant un décès remontant à plus de quatre heures. La victime présente des lacérations profondes au niveau du dos, lesquelles ont sectionné suffisamment de

vaisseaux sanguins pour provoquer une hémorragie importante. L'objet utilisé pour pratiquer les lésions pourrait être une lame courbe et épaisse présentant un tranchant non affûté. On note également de graves lésions (engelures) aux pieds et aux mains ainsi que des marques de liens aux poignets.

Elle continua sa lecture jusqu'à atteindre les conclusions du légiste : *Mort du sujet par arrêt cardiaque dû à une exsanguination faisant suite aux lacérations du dos.* En quelques mots alignés sur une feuille, le calvaire de cette pauvre fille se dessinait. On l'avait mutilée quelque part avant de la traîner dans la montagne pour la pendre à cet arbre comme un trophée. Elle s'était lentement vidée de son sang, jusqu'à ce que son cœur cesse de battre.

Le visage du guide avec son étrange cicatrice lui revint d'un coup. C'était exactement ce que le mec lui avait dit. Et il avait déduit ça comment, déjà ? À partir des traces dans la neige... C'était quoi son nom ? Élie, oui c'est ça, Élie. Le froid glacial de son voyage en motoneige la fit frissonner alors qu'elle se remémorait la découverte de cette scène de crime surréaliste. Donc l'inquiétant Monsieur Élie avait non seulement une idée précise de la chronologie criminelle, mais il avait aussi trouvé le corps. Ça ne voulait rien dire a priori, sauf que dans la maison, on savait très bien que le rôle du bon Samaritain n'était jamais anodin. Il n'y avait pas vraiment de statistiques officielles sur le sujet, mais c'était un fait : celui qui appelait la police était souvent directement ou indirectement lié à l'affaire. Quoi qu'il en soit, ce guide était suffisamment singulier pour qu'elle s'y intéresse.

— Tu peux me lancer une recherche approfondie à l'IJ ?

Peu de chances qu'il ressorte dans les fichiers de l'Identité judiciaire, mais ça valait le coup d'essayer.

— Absolument, répondit Charlie en lui souriant.

Et elle eut brusquement envie de se lever et de le prendre dans ses bras pour l'embrasser. *Je t'ai dit que t'en pincas pour lui. – Ta gueule !* Difficile de se retrouver coincée dans un étau entre ses désirs et ses angoisses. Nina pensa qu'il serait peut-être utile d'aller voir un psy pour se dépatouiller de tout ça. En tout cas, c'était ce que ses amis et sa famille lui avaient conseillé avant son départ. Elle irait, oui, mais plus tard, quand elle aurait terminé son travail et coincé le salopard qui traînait dans la montagne. Pour l'instant, rechercher la vérité était tout ce qui importait.

L'air et le silence avaient la plénitude d'un chant. Jacques était planté au milieu des pins à crochets, les yeux grands ouverts pour sentir le vent froid lui écorcher la cornée. Ici, sur les hauts plateaux du Vercors, l'homme n'avait pas eu le temps d'imprégner la terre de son vacarme. Il n'était ni désiré ni nécessaire, et on le tolérait à peine. L'homme n'avait de toute façon aucune idée de la beauté de ce lieu. Il ne le pouvait pas, car il n'avait jamais appris ce que pouvait être un rapport naturel au monde. Ses écoles, ses facultés, ses entreprises et toutes ses théories ne s'intéressaient pas à ça.

— C'est-y pas magnifique ! gémit Piotr avec sa voix rauque.

Et il avait raison. Tout n'était que gris ondulant par vagues de lumière successives. Mais pas n'importe quel gris. Il y avait quelque chose de magique dans la densité mouvante des collines et des creux. Le langage ne suffisait pas à traduire l'étendue infinie des nuances du monde dans lequel Jacques évoluait. Piotr avait beau avoir ses yeux, à lui aussi le vocabulaire manquait. Alors, souvent, il contemplait en silence, et Jacques pouvait percevoir les variations de son âme touchée par la grâce du paysage. Le bleu se faisait plus intense, plus sombre, il se rétractait en son centre. Ça se produisait aussi lorsqu'il parlait de son Ukraine natale et des voyages qu'il avait effectués en Russie avec ses parents. Dans ces moments-là, la couleur se transmettait par bouffées, par ondes. L'Ukraine et la Russie sortaient directement du cœur de Piotr si bien que, parfois, il faisait apparaître un violon d'on ne savait où et commençait à chanter. Et alors toute la mélancolie slave envahissait le monde de Jacques. Piotr c'était un voyage à lui tout seul, un voyage immobile.

Mais pour l'instant le monde était silencieux. Jacques se tenait là, serrant d'une main sa sous-veste en poil de lapin. C'était Piotr qui la lui avait confectionnée, et elle descendait bien bas pour lui protéger les rognons.

Appuyé sur sa canne en bois de châtaignier, il marchait d'un pas prudent entre les îlots d'arbres inondés de neige. Jacques savait que ce coin était percé de nombreux scialets, des gouffres tombant à pic dans les entrailles de la montagne. Dans les parages se trouvait le Trou du Diable, une cavité bien connue des fanatiques de spéléo, et encore un peu plus loin la Grande Cabane, un gîte dont il souhaitait faire l'inspection. Le vent soufflait dru, l'obligeant à baisser la tête malgré l'épaisseur de sa couenne. Il posa ses mains sur sa bouche et expira un peu d'air chaud pour se donner du courage. Dans une dizaine de minutes, ils sortiraient des collines, retrouveraient la plaine, et leur étape serait faite.

C'est alors que ceci se produisit. D'abord une pulsation inhabituelle à la périphérie de sa vision, comme une onde d'une couleur indéfinissable cherchant à percer le manteau gris de son univers. Jacques s'immobilisa pour tenter d'accrocher la couleur. C'était une sorte de bleu, tellement puissant qu'on l'aurait cru noir, mais il y avait du violet aussi. Indigo... Le mot lui vint en tête après y avoir réfléchi. Ce genre de nuance, on ne la trouvait pas dans la montagne.

— Tu l'as vue ? demanda-t-il à Piotr, oubliant que son apprenti ne possédait que ses yeux.

— Quoi toi parler ? répondit le Slave sans comprendre.

Jacques planta son bâton dans la neige et tourna en tous sens pour tenter de capter l'intruse. *Elle se cache !* pensa-t-il en fouillant le spectre qui l'entourait. Et puis, durant une seconde à peine, il eut l'impression de percevoir une pointe d'indigo s'éloigner de lui pour disparaître de la surface du monde. Et il sentit un grand vide lui serrer le cœur.

— Toi aller bien ? s'inquiéta Piotr en posant une main sur son épaule.

— Tu connais la couleur du diable, Piotr ? répondit Jacques en retenant son souffle.

Et le silence les enveloppa à nouveau. Mais cette fois c'était un silence de mort.

En coupant par le col de Saint-Alexis et en empruntant une départementale, on quittait la vallée de Saint-Agnan pour rejoindre celle, beaucoup plus plate, qui s'étendait au pied de Vassieux-en-Vercors. C'était une terre morne et triste, hantée par les souvenirs d'un massacre atroce, et il y faisait plus froid que partout ailleurs dans le Vercors.

Réda conduisait machinalement, perdu dans ses pensées. Depuis la visite de son camarade, il n'arrivait pas à oublier la scène de mort qu'il lui avait décrite. Le sac en plastique sur la tête, les images floues de son agresseur et surtout la morsure de l'acier pénétrant son crâne. Élie ne se rappelait rien. À vingt ans, sa vie s'était effacée comme une trace dans la neige. Il s'était réveillé des mois plus tard dans une chambre d'hôpital et on lui avait raconté les événements comme on raconte une histoire à un enfant. Sans attaches, sans famille et sans mémoire, il ne lui restait que les bribes de cette nuit de cauchemar et le message dans son dos. Lorsque son camarade s'était déshabillé pour montrer ses entailles, Réda avait retenu un cri d'horreur. Elles avaient beau avoir cicatrisé depuis longtemps, les lettres boursouflées s'étaient étalées comme les incantations d'un mauvais sort. αλήθεια, ça signifiait « vérité » d'après ce que lui avait expliqué Élie. *La vérité du démon*, avait pensé Réda en détaillant les stigmates avec ses doigts.

Élie n'avait jamais réussi à se rappeler pour quelle raison il se trouvait dans cette casse ce soir-là. Alors, en découvrant le corps de cette femme pendu à l'arbre, le passé lui était remonté d'un coup à la gueule. Et si le tueur était là pour lui ? Si ce corps était un avertissement le concernant, un message ? En tout cas, ça ne pouvait pas être un hasard. Réda lui avait immédiatement conseillé d'en parler à la flic, mais son ami lui avait fait jurer de ne rien dire. Si son passé s'ébruitait, il risquait de perdre son poste de gardien et sa vie s'écroulerait à nouveau. Ces montagnes, aussi rudes soient-elles, c'était tout

ce qu'Élie possédait désormais. Dix ans qu'il essayait de se reconstruire ici : partir c'était mourir.

Alors Réda avait juré, tout en se disant que c'était une belle connerie. Depuis, il ne pouvait plus arrêter d'y penser et la recherche de la vérité du démon était devenue la sienne. Une congère fit vriller la roue de son 4 × 4 et il donna un brusque coup de volant pour rétablir la trajectoire. Quelques toits enneigés apparurent au loin, puis un panneau publicitaire *Auberge du Tétras-Lyre* perça le rideau de la brume stagnant dans la vallée. Vassieux-en-Vercors se dressait sur un petit promontoire serré contre la montagne. Réda remonta dans le village, contourna la place de la mairie et gara son 4 × 4 le long d'une grande rampe en pierres grises. Une plaque commémorative indiquait : *Village martyr, Compagnon de la Libération. Lors de l'attaque générale du Vercors le 21 juillet 1944, les troupes allemandes, arrivées ici par planeurs, ont totalement détruit ce village, massacré 73 de ses habitants et tué 101 maquisards au cours des combats pour la liberté. Passant, souviens-toi...* Comment oublier ?

Réda avait décidé d'aider son camarade à essayer de comprendre ce qui se jouait sur les hauts plateaux. C'est pour cette raison qu'il se trouvait à Vassieux et s'apprêtait à rejoindre le *Bistro de la place*, un des seuls troquets ouverts en cette période hivernale. Fernand, le patron, était un ancien motard qui avait sillonné les routes du monde entier avant de venir se garer définitivement en fond de vallée. Dès 10 heures du matin, il servait un rhum arrangé qui facilitait grandement la lutte contre le froid et le travail des gendarmes sur les ronds-points. Il aimait bien Réda, qu'il appelait Grand Chef, et ne doutait pas une seconde qu'il était un authentique Mohawk. Aussi lorsque son imposante carcasse apparut derrière le comptoir et qu'il posa sa chapka sur le zinc, Fernand le gratifia d'une accolade fraternelle et d'un petit verre de rhum.

— Ça roule, Grand Chef ?

— Ça roule.

Il était à peine 11 heures et le bar n'accueillait qu'un habitué dont le visage ne quittait pas l'écran balançant en boucle les clips de Johnny sur la route 66. Fernand le fixait avec ses yeux plissés et sa mine rougeaude, jouant nerveusement avec ses bagues – des crânes pour la plupart. Réda prit le « verre de l'amitié » et s'envoya le liquide brûlant dans le gosier, hochant la

tête pour exprimer son contentement. Ce rituel effectué, ils étaient prêts à passer aux choses sérieuses.

— On m’a expliqué que tu as vu un touriste dans le coin ? questionna Réda en déglutissant pour tenter d’éteindre le feu dans sa trachée.

— Dis donc Grand Chef, tu te prends pour un gendarme ou quoi ? On a tous entendu parler de la fille... C’est pour ça que tu me demandes ?

— Je vais pas te raconter de conneries, Fernand. Oui, c’est pour ça que je te demande. Et aussi parce que j’ai une gamine, tu le sais... Je m’inquiète, c’est tout.

Fernand hocha la tête avant de répondre.

— Ouais... faut protéger nos marmots. De toute façon on peut pas compter sur les flics et encore moins sur les cruchots.

— Alors t’as vu quelqu’un ?

— Quelqu’un non. Mais j’ai vu une voiture dans le secteur. Une camionnette genre Kangoo...

— Quelle couleur ?

— Blanche. Immatriculée 69... Mais elle était pas du coin.

— C’était quand ?

— Vendredi, je crois... Y a deux, trois jours...

— Elle était garée où ?

— D’abord en face de l’auberge... et puis vers le musée.

— Et t’as jamais vu personne en sortir ?

— Jamais. Ni dans la rue... Remarque avec ce temps de chiotte, y a pas de raison de se balader. Tu crois que ça peut avoir un rapport ?

— Aucune idée...

— Putain c’est dingue cette histoire. Paraît qu’il l’a dépecée vivante. C’est Régis qui m’a dit ça. Son neveu bosse à la gendarmerie.

— En tout cas faut ouvrir l’œil.

— Compte sur moi, Grand Chef. J’t’en remets un p’tit.

Réda hésita un instant à noyer ses angoisses, mais il avait trop de choses à faire et il voulait garder les idées claires. Et puis les lettres continuaient à danser devant ses yeux : *vérité*. Tout se résumait à ça désormais.

Il n'avait fallu que deux heures à l'Identité judiciaire pour récolter les informations disponibles sur le dénommé Élie Martins. Et ça tenait sur une simple feuille au format réglementaire et en un seul mot : *RIEN*. Non seulement il n'avait aucun casier, mais les données d'état civil normalement renseignées par la préfecture étaient incomplètes, jusqu'à sa date de naissance où l'on avait inscrit un très inhabituel *NC* (non communiqué). Nina ne se rappelait pas avoir déjà consulté un fichier aussi lacunaire, si ce n'est lorsqu'elle bossait aux stups à Paris et naviguait dans le milieu des réfugiés. Et encore, ils avaient généralement une demande d'asile avec des informations bidon pour brouiller les pistes. Et puis il y avait également une mention étrange en référence de dossier, *15891/45*, ne correspondant à rien de ce qu'elle connaissait. La seule chose exploitable était sa dernière adresse avant son installation dans le Vercors : *40, rue Marius-Berliet. Lyon*.

— Ça te dit quelque chose ça ? demanda-t-elle à Charlie qui avait enfin réussi à venir à bout de ses fadettes.

— 15891/45... Rien du tout. Jamais vu ça.

Nina souffla en tapant l'adresse sur son navigateur Internet.

— C'est une blague ?! lâcha-t-elle en voyant le résultat. 40, rue Marius-Berliet... c'est le siège de la PJ de Lyon !

— Fais voir, répondit Charlie en consultant le dossier. Ça me donne une idée... Ça pourrait être une domiciliation de témoin dans une brigade de police. En fait, ça ressemble pas mal à une procédure de protection...

— Tu veux dire qu'il serait impliqué dans une enquête en cours ?

— En cours ou pas. Ça peut être un procès d'assises aussi. Avec la date de naissance manquante, ça tient la route. Et puis je vais te dire, si ça se trouve même son nom est faux !

— Génial !

La protection de témoin, c'était un truc auquel Nina n'avait jamais été confrontée. Et pour cause, tout le monde savait qu'en France, les programmes étaient bidon et la procédure incomplète. On pouvait faire disparaître une adresse ou prendre un témoignage sous X, mais dans certaines affaires les risques étaient si élevés que ça ne suffisait pas. Les « repentis » et leurs familles se retrouvaient souvent en première ligne par manque de moyens pour leur fournir une nouvelle identité comme ça se pratiquait aux États-Unis ou dans d'autres pays européens. Quoi qu'il en soit, Élie Martins, simple guide des hauts plateaux du Vercors, n'était plus seulement suspect pour son instinct et son analyse visionnaire de la scène de crime. Il était forcément impliqué dans une procédure judiciaire et il devenait urgent pour Nina de comprendre à quel titre.

— À mon avis la meilleure chance que tu as d'en savoir plus c'est d'appeler les Lyonnais et d'essayer de récupérer le dossier.

— Sans blague, conclut-elle en se dirigeant vers la table où se trouvaient leur vieille bouilloire et un bon stock de café et de sachets de thé.

Le bureau de leur groupe se situait au troisième étage de l'hôtel de police et possédait une grande verrière sur la rue. Nina jeta un œil morne à la neige qui n'en finissait pas de tomber. La tempête qu'ils traversaient depuis quelques jours portait le joli petit sobriquet de Coralie et elle se demanda quel imbécile choisissait systématiquement des noms féminins pour baptiser toutes les calamités de ce monde. C'est alors qu'une image lui traversa l'esprit. Elle se tenait la main posée sur la poignée de son ancien bureau du 36, rue du Bastion, contemplant le corps de son équipier qui pendait à l'armoire. Il avait utilisé une chaîne de vélo pour ne pas se rater et s'était arraché une bonne partie du cou avant de réussir à se briser les cervicales. C'était Nina qui l'avait découvert. C'était elle qui s'était jetée sur lui pour tenter, en vain, de le sauver. Elle se souvenait du sang sur sa chemise et du contact glacé de sa peau. Jamais elle ne pourrait oublier ça...

Elle sentit une douleur sur sa cuisse alors qu'un liquide brûlant traversait le tissu de son jean.

— Ça va ? interrogea Charlie en la voyant prostrée, sa tasse de thé brisée sur le sol.

Nina ne répondit pas. Elle se pencha pour ramasser les morceaux et les mettre à la poubelle avant de retourner à son bureau. Comme d'habitude, elle ferait semblant que tout allait bien.

En empruntant la route départementale 103, on longeait un petit cours d'eau appelé la Vernaison. Les gens de la vallée le qualifiaient de fleuve, mais c'était plutôt une rivière. Née sous la montagne de Beure, elle cheminait paisiblement dans une étroite gouttière bordée de hêtres et de frênes, irriguant le pays jusqu'à s'en échapper. Vive à certains endroits, totalement asséchée à d'autres, c'était une existence en pointillé soumise aux conditions du gruyère calcaire qui était la norme dans la région. Juste avant d'arriver au village de Saint-Agnan, un petit pont de pierre qu'on aurait dit oublié par le temps la surplombait. C'est là qu'Élie attendait son camarade en observant la route montant sur l'étroite crête. Depuis la découverte du corps, il était incapable de penser à autre chose. Cette femme pendue à l'arbre avait tout changé. Pour la première fois depuis douze ans, Élie sentait une chaleur particulière lui parcourir le crâne, comme si cette découverte réveillait quelque chose. Ce n'était pas simplement une sensation psychique, elle s'incarnait par une sorte de picotement partant de sa cicatrice et rayonnant sur tout son front, à tel point qu'il ne supportait plus le contact de son bonnet en laine.

Il aurait dû se réjouir de cette soudaine activité dans une zone morte, mais cette évolution se traduisait plutôt par une immense angoisse s'infiltrant dans ses entrailles toujours plus profondément. La porte qu'il avait tant de fois tenté de forcer s'était ouverte d'un coup. Il avait peur de ce qui se trouvait derrière, et par-dessus tout, de celui qui lui avait fourni la clé. Le cadavre gelé aux traits familiers était là pour lui, il le savait dans chaque cellule de son corps.

Une lumière jaunâtre apparut à une centaine de mètres sur la départementale. Élie reconnut le 4 × 4 de Chef Réda alors que celui-ci effectuait une rapide manœuvre pour se garer sur le bord de la route. Son imposante silhouette se dressa et lutta contre le rideau de neige qui continuait

à inonder la vallée. Réda et lui se connaissaient depuis longtemps, depuis toujours même si l'on considérait que sa vie actuelle ne datait que d'une dizaine d'années. Le Chef avait été là pour l'aider à s'installer dans la région, il lui avait présenté sa famille, ses amis, il l'avait guidé dans la forêt et dans les montagnes. Élie lui devait beaucoup... presque tout en fait, jusqu'à la maison qu'il louait avec son modeste salaire de gardien puisque c'était celle de Réda avant son ménage avec Mauricette. Le vieil Indien avançait avec précaution, évitant de glisser sur une plaque de verglas dissimulée par la neige. Il soufflait dans ses mains pour se réchauffer et Élie aperçut deux longues plumes blanches qui pendaient de ses oreilles. C'était vrai qu'il ressemblait à un Mohawk. Par quel mimétisme de la nature son visage s'était-il ainsi transformé ? Ses traits étaient devenus rugueux, son nez busqué rappelait le bec d'un aigle et, à bien y regarder, on devinait les rives du fleuve Saint-Laurent dans ses yeux noirs. Il dégageait une force brute, comme les montagnes qu'il aimait tant.

— À mon avis, va pas falloir tarder à fermer le col, lança Réda en rejoignant son ami. Y a au moins dix centimètres de neige sur la route...

Élie acquiesça en fixant les épais boisements des Rancs de la Coche qui tentaient, en vain, d'assombrir la blancheur de la vallée.

— Dis donc t'as une sale tête, grogna Réda en attendant une réaction qui ne vint jamais.

Il n'insista pas, ça ne servait à rien d'essayer de chercher des poux à un crâne de pioche, particulièrement à celui d'Élie.

— Je suis passé chez Fernand et il m'a parlé d'une voiture, une Kangoo, qui aurait traîné dans le coin y a deux jours.

— Il a vu le conducteur ? questionna Élie soudain intéressé.

— Non... et je suis passé à l'*Auberge du Tétra-Lyre* et au musée... Ils n'ont vu personne, à part cette bagnole.

— Tu vas le dire aux gendarmes ?

— Je pense que c'est mieux. Au cas où elle serait encore dans le coin.

Élie hocha la tête positivement. Il savait parfaitement qu'il avait exigé un gros effort de son camarade en lui demandant de ne rien dire de son passé. Il savait également que Réda avait les épaules suffisamment larges pour garder

un secret. Même aussi lourd que le sien. Il y eut une vibration dans la poche de Réda et celui-ci retira ses gants pour prendre son téléphone portable.

— Ouais... Attends, répète... Où ça ?

Le visage de Réda changea soudain d'expression. Ses traits semblèrent se creuser et les sillons de sa peau devinrent des crevasses.

— Bouge pas... j'arrive. Et touche à rien !

Il raccrocha en fixant Élie avec des yeux plus sombres que jamais.

— C'est Piotr... Ils ont trouvé quelque chose...

La Grande Cabane se situait en lisière de forêt, dans un espace ouvert dominé par la masse imposante du Grand Veymont. Elle ressemblait à une ferme avec ses deux bâtiments à étages reliés par une cour clôturée et complétés par un abri sous auvent et un petit hangar. Contrairement aux autres cabanes des hauts plateaux, elle n'était pas destinée aux randonneurs, mais réservée à l'usage exclusif des éleveurs qui estivaient ici leurs troupeaux. Les portes étaient donc fermées à clé et l'accès impossible sauf en escaladant un étroit muret. Piotr était justement occupé à se hisser sur les pierres, avec une certaine grâce, sous le regard inquiet d'Élie et Réda. Il leur avait fallu deux bonnes heures pour rejoindre ce coin reculé en empruntant le tracé du GR91, repérable aux quelques cairns qui, pointant par-ci par-là, bravaient courageusement la neige. Jacques patientait appuyé contre un mur, la tête dressée face au vent, les yeux clos. Élie savait que malgré son infirmité, il sentait parfaitement la tension de leur équipée sauvage. Peut-être même avait-elle une couleur.

— Ça va, Jacques ? questionna Réda en s'approchant du vieux berger.

— Je me gèle les arpions dans ce trou.

— Vous devriez descendre dans la vallée pendant la tempête, les cabanes pourront bien attendre quelques jours sans vous voir.

— Qu'est-ce qu'on irait faire en bas avec les paysans qui s'ennuient ? Y a pas pire compagnie qu'un paysan qui s'ennuie ! Autant rester à se les cailler ici.

Réda hocha la tête. Inutile de tenter de raisonner le vieux Jacques, des générations s'y étaient déjà épuisées en vain.

Piotr passa sa grande face de Slave au-dessus du muret et leur fit signe de le suivre. Prenant appui sur une pierre, Élie lança une jambe par-dessus

l'obstacle comme un sauteur de haies. Pour Réda ce fut un peu moins simple, les Mohawks n'étaient pas spécialistes du saut d'obstacles et son mal de dos n'aidait pas. Ils se retrouvèrent bientôt tous les trois de l'autre côté du mur, laissant le bon Jacques ruminer ses idées noires dans un vent de flocons aussi épais qu'une soupe de pois. Dans la cour, la neige était vierge de pas, ce qui ne signifiait pas grand-chose, car elle tombait en abondance depuis le matin. Piotr avait le visage blanc comme un linge et son nez coulait goutte à goutte. Il tendit un doigt vers le fond de la cour, en direction de l'abri où les bergers stockaient leur bois, balbutiant quelques mots à travers le passe-montagne qu'il ne fit pas l'effort de retirer. Élie comprit qu'ils avaient fait une découverte et que Jacques les avait amenés là à cause du « fantôme indigo ». Réda l'avait questionné sur ce fantôme sans obtenir plus de précisions, ils verraient plus tard.

Pour l'heure, Piotr continuait de pointer l'abri, grelottant de tout son grand corps. La cabane était dans un recoin et surplombée d'un toit en zinc si bien qu'il y régnait une pénombre où auraient pu grouiller tous les reptiles de la création. Élie fut le premier à oser s'approcher, enfonçant ses chaussures dans la poudreuse immaculée. La bordure du bûcher était couverte d'aiguilles de pin gelées et la terre sombre du sol paraissait aussi dure qu'un roc. On pouvait entrer en courbant un peu le dos et avancer sur deux bons mètres avant de rejoindre le fond. Mais il s'arrêta dès que ses yeux s'habituerent à l'obscurité et resta planté là sans bouger. Il y avait du sang dans cet abri. Du sang sur le sol, du sang sur les murs, du sang sur la tôle du toit. Cela ressemblait à un abattoir, bien qu'aucune carcasse n'y subsistât. Élie se rappela la traque qu'il avait faite dans la plaine et le corps congelé qui pendait à l'arbre. Quelque chose d'horrible s'était déroulé dans ce lieu, ça suintait dans l'air froid. Il y eut un bruit sourd lorsque Réda se cogna la tête contre la tôle en entrant à son tour, et puis un long silence lorsqu'il comprit lui aussi ce qu'ils venaient de découvrir. On avait massacré quelqu'un dans cet abri, pas besoin d'être gendarme ou flic pour le savoir. Élie sentit la douleur monter dans son crâne et lutta pour repousser les images de son propre massacre intérieur. Non, il ne fallait pas craquer, pas ici, pas maintenant.

— Putain..., finit par lâcher Réda en contractant les mâchoires. Y en a partout.

Sur un côté du bûcher, une hachette rouillée pendait à un clou. Il y avait aussi une scie perdue au milieu d'un épais tapis de branchages et d'aiguilles de pin. Ces outils faisaient naître les pires images, et Élie bouscula son camarade pour aller vomir dans la cour. Réda resta seul, s'imprégnant de l'atmosphère malsaine des lieux. Il ouvrit sa parka et saisit un objet qu'il portait en médaillon, récitant quelques mots inaudibles. Puis ils passèrent à nouveau le muret pour rejoindre Jacques à l'abri du faîtage de la bâtisse principale.

— C'est quoi cette histoire de fantôme indigo ? questionna Réda d'une voix tremblotante.

— La couleur de la mort, répondit Jacques sans plus de précisions.

Et sur le chemin du retour, personne ne prononça une parole, même si tous pensaient à la même chose.

— J’y crois pas ! laissa échapper Nina tout en inspirant la vapeur humide de sa cigarette électronique.

En suivant la piste du 15891/45, elle avait fini par découvrir qu’il s’agissait d’une référence à un dossier médical qui se trouvait encore à l’institut médico-légal de Lyon. Et quel dossier ! Celui que les légistes avaient surnommé le Miraculé de Noël revenait de loin. Admis pour une autopsie le soir du réveillon, Élie Martins s’était brusquement animé sous le scalpel des médecins. C’était il y a douze ans, mais vu la nature de ses lésions et l’étrangeté de l’événement, les gars se le rappelaient parfaitement. Nina avait donc obtenu le numéro du neurochirurgien l’ayant opéré lorsqu’il était arrivé aux urgences et elle discutait avec lui depuis une dizaine de minutes.

— En réalité les coups de feu à la tête sont mortels dans 90 % des cas, mais le cerveau n’est pas un organe comme les autres, il suffit parfois de quelques millimètres pour changer un destin.

— Et la balle est sortie ? interrogea Nina en posant sa vapoteuse pour prendre des notes.

— Non... Étant donné l’endroit où elle se situait, nous avons préféré la laisser. On risquait l’infection, mais finalement les tissus ont bien cicatrisé et elle s’est immobilisée à l’intérieur.

Elle n’en revenait pas. Élie Martins vivait avec une ogive en tungstène dans le crâne ! Ça lui paraissait impossible.

— Le cerveau est un organe tellement complexe qu’il est difficile de prédire les ravages d’un traumatisme aussi important. Parfois une petite lésion peut provoquer des dégâts considérables. A contrario, une région peut présenter des lésions majeures sans conséquences apparentes. Ça dépend de l’arme, de l’angle du coup et de la vitesse de la balle. Dans le cas de ce

monsieur, nous avons réussi à faire baisser la pression en retirant une partie des os du crâne et ça a parfaitement fonctionné.

— Mais il n'a eu aucune séquelle ?

— Au niveau moteur non. Mais il me semble qu'il a perdu définitivement la mémoire. Pas celle des apprentissages, mais tout ce qui concerne son passé.

— Et c'est tout ?

— Tout ce dont je me souviens. Vous savez, un profond traumatisme crânien peut aussi affecter la personnalité. Et ce type de conséquence se déclare sur le long terme... Il y a eu un cas célèbre au XIX^e siècle... Mais je ne suis pas certain que ça vous intéresse...

— Au contraire docteur, je vous écoute.

— C'était un contremaître de vingt ans qui travaillait sur les chemins de fer dans le Vermont aux États-Unis. Suite à une explosion accidentelle, la barre à mine qu'il tenait dans les mains lui a traversé la joue pour ressortir par le haut de son crâne. Vous imaginez le massacre ! Eh bien, à part une paralysie faciale gauche, il s'en est tiré quasi indemne physiquement et intellectuellement. Par contre il n'a plus jamais été le même...

— C'est-à-dire ?

— Son comportement a profondément changé. Il a commencé à devenir irascible, instable, impulsif... Il semblait avoir perdu toute notion du bien et du mal. Il a vu des psychiatres, des médecins, mais personne n'a réussi à guérir son psychisme. Il est mort une dizaine d'années plus tard d'une crise d'épilepsie. C'est un effet secondaire classique chez les personnes souffrant de traumatismes crâniens.

— Et vous avez revu M. Martins depuis ?

— Non... même si je n'ai jamais oublié cette journée. J'espère qu'il va bien...

Il a l'air, pensa Nina en terminant son appel. En moins de quarante-huit heures, elle se retrouvait avec une femme pendue à un arbre et un miraculé comme témoin principal. Élie Martins centralisait ses soupçons alors qu'elle aurait dû se focaliser sur la victime. Pourtant il y avait trop de zones d'ombre autour de lui. Ça pouvait être un hasard, mais ça pouvait également être une piste sérieuse. Lorsqu'elle avait contacté la PJ de Lyon, on lui avait fourni le

nom d'un commandant parti à la retraite depuis cinq bonnes années. Le gars habitait encore dans la région, mais d'après ses collègues, il était un peu ours, ce qui expliquait sans doute qu'il tardait à la rappeler. 9 mm dans le crâne ! Comment était-il possible de vivre avec ça ? On portait tous nos cicatrices. Certaines plus voyantes que d'autres.

Il était bientôt 18 heures et Charlie avait quitté le bureau pour rentrer chez lui plus tôt. Il avait fui son regard toute la journée, et elle s'en voulait de ne pas avoir pris le temps de lui parler. Après tout elle n'était pas si mal avec lui et ce soir, elle aurait besoin de la présence d'un homme à ses côtés. Son téléphone commença à vibrer et elle souffla de fatigue en décrochant. C'était la gendarmerie de La Chapelle-en-Vercors.

— Ça peut attendre demain ?

— À vous de juger lieutenant. On pense avoir localisé l'endroit où la pendue a été torturée.

Et Nina sentit un froid glacial l'envahir à l'idée de retourner dans les montagnes.

Il ne neigeait presque plus, mais le ciel bas, sous lequel suintait une lueur blême, restait lourd.

Nina avait mis deux heures à rejoindre la gendarmerie de La Chapelle-en-Vercors. Les locaux tout neufs du poste principal se dressaient le long d'une petite rue proche du centre-ville et ressemblaient à un immense chalet au soubassement en pierre alignant trois étages identiques de volets vert pomme. On y accédait en passant un portail que les gendarmes avaient laissé ouvert de peur que les gonds ne gèlent. Il fallait grimper un escalier pour rejoindre l'accueil surchauffé où l'attendait l'adjudant Kauffman. Il lui avait expliqué la découverte des traces de sang au lieu-dit la Grande Cabane signalée par un agent de l'ONF. Ses hommes avaient eu le temps de monter prendre quelques photos, mais la nuit rendait impossible tout déplacement d'une équipe scientifique.

Nina parcourut la dizaine de clichés en interrogeant l'adjudant sur la préservation de la scène, mais l'abri avait été visité par au moins trois gars du coin, ce qui laissait planer le doute sur une éventuelle contamination. Elle demanda à lire le rapport et se retrouva avec un feuillet impeccablement renseigné sur lequel figurait le nom des personnes présentes sur les lieux. Parmi ceux-ci, celui d'Élie Martins clignotait désormais avec une lumière particulièrement alarmante.

— Martins... C'est bien le gardien qui a découvert le corps...

— Oui c'est lui, répondit l'adjudant d'un ton sec. C'est votre chauffeur.

— Qu'est-ce qu'il faisait là-haut ?

— Il est monté à la demande de Jacques Lavandier et de son apprenti...

Ces gars, ce sont un peu les seuls à se balader dans la réserve par ce temps. D'ailleurs Jacques y vit toute l'année ou presque.

— Mais vous le connaissez bien, Élie Martins ?

Le gendarme fronça les sourcils comme s'il trouvait cette question déplacée.

— Ça fait dix ans qu'il travaille sur les plateaux... Vous ne pensez quand même pas que...

— Je ne pense rien du tout. Je dis juste qu'il est toujours au bon endroit, au bon moment, et je m'interroge sur le pourquoi. C'est mon job.

L'homme hocha la tête, visiblement convaincu par les arguments de Nina. Il avait beau être gendarme et elle flic, ils partageaient la même passion : celle des affaires résolues.

— Martins est un gars droit dans ses bottes. Je n'ai aucune infraction, aucune plainte, aucune rumeur à son sujet. Et par-dessus tout, c'est un type qui aime son travail. Si j'étais vous, je chercherais ailleurs.

Il n'y avait rien de plus à tirer de l'adjudant. Elle le salua en lui demandant de faire suivre le dossier à l'hôtel de police. Il lui assura qu'il se chargerait personnellement de superviser le boulot des techniciens et que les résultats des prélèvements lui seraient envoyés dès que possible. Un mec efficace, ce Kauffman.

Nina hésita avant de passer le perron pour retrouver le froid glacial qui soufflait par vagues. Il était presque 21 h 30 et elle avait peu de chances de rentrer chez elle avant minuit. Les nuages s'étaient accumulés, masquant la lune de manière qu'un noir intense recouvrait la vallée. À peine devinait-on la présence des montagnes qui entouraient la ville. En biais sur la gauche, elle distinguait un grand complexe bétonné éclairé par une rangée de lampadaires. Sans doute le collège Sport Nature dont Mauricette lui avait parlé. Elle se dirigea vers sa voiture, prenant garde d'éviter les plaques de verglas formées au milieu du parking. De l'autre côté de la rue, une longue silhouette portant une sorte de toque en fourrure sur la tête la fixait, immobile. Il y eut comme un moment d'assoupissement figeant le temps, et les hurlements du vent prirent possession du monde. L'homme était toujours là, un abîme insondable à la place du visage. Son instinct de flic en alerte, Nina fit glisser le Zip de son blouson pour libérer la crosse de son arme de service. En une fraction de seconde, elle changea de trajectoire pour se diriger vers lui.

— Monsieur...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il se retourna et partit en courant vers la ville.

— Hé ! Arrêtez-vous !

Inutile de beugler, l'inconnu avait déjà pris une bonne dizaine de mètres d'avance lorsque Nina décida de le poursuivre. Ils remontèrent la rue Belle-Bâtie pour atteindre l'entrée du village. Nina sentait ses pieds geler dans ses baskets alors qu'elle luttait pour conserver l'équilibre en accélérant de toutes ses forces. En dépit de l'allure de sprinteuse de Nina, le fugitif continuait à prendre de l'avance, risquant même par moments un regard derrière lui. Ils arrivèrent au niveau du mur des Fusillés et grimpèrent sur le trottoir à toute vitesse. Ils avaient déjà parcouru un bon cent mètres dans la neige et elle sentait son souffle diminuer à mesure que l'air froid lui remplissait les poumons. L'homme ralentit son rythme alors qu'il passait devant le bureau de poste. Elle profita de la lumière d'un réverbère pour détailler sa silhouette élancée, la couleur bleue de sa parka et l'étrange toque solidement ancrée sur son crâne. Son arme lui tirait la hanche et elle accéléra encore pour ne pas se faire semer. Il s'engagea sur une rampe et disparut de son champ de vision.

Elle sortit son Sig Sauer, braquant les alentours au cas où le rôdeur se serait finalement décidé à la surprendre. Face à elle, une vaste étendue de neige se terminant par un petit bâtiment plat percé d'une série de portes multicolores. Des cabines de bain ! Elle se trouvait à la lisière de ce qui semblait être une piscine municipale d'extérieur. Autour d'elle le béton de la rampe, en bas, une haie grillagée et ensuite rien. Où pouvait-il se planquer ? L'adrénaline lui faisait oublier le froid et décuplait ses sens. Elle avança lentement, scrutant le moindre mouvement, le moindre son. La silhouette avait disparu, volatilisée dans cette nuit glacée. Il y eut un bruit de moteur plus haut sur l'avenue, mais Nina ne put pas voir la camionnette blanche qui dévalait vers la vallée.

À l'extérieur, les bourrasques heurtaient les parois de pierre, le vent s'infiltrant dans la moindre anfractuosité pour siffler sa plainte lugubre. Chef Réda ne dormait pas. Il se tenait les yeux ouverts, fixant l'obscurité entre les poutres du plafond. La respiration profonde de son épouse ne suffisait pas à l'apaiser et à faire disparaître le sang sur les murs de sa mémoire. Mais ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était cette femme pendue à l'arbre. La police s'occupait du corps et finirait bien par résoudre cette enquête, mais qu'en était-il de son âme ? Pour les Indiens mohawks, l'homme possède deux âmes. L'une est libre de toute attache et peut quitter le corps pendant le sommeil ou la maladie. L'autre se trouve irrémédiablement chevillée à son vaisseau de chair. Après la mort, la première âme gagne immédiatement le monde immatériel et rejoint Wakan Tanka, le Grand Esprit. Mais la seconde âme, celle du corps, subit le même sort que son hôte et lui reste attachée tant qu'on ne lui a pas rendu honneur, subsistant parmi les vivants pour les hanter.

Cette pauvre femme avait souffert d'atroces supplices avant qu'on la pende à l'arbre taillé et Réda ne pouvait s'empêcher de penser qu'on avait délibérément voulu la condamner à la damnation éternelle. Et puis il y avait son ami, Élie, et ses terribles secrets. Un lien invisible le reliait à cette fille, il pouvait le sentir par-delà la logique humaine. Un lien malsain.

Une violente rafale décrocha une tuile du toit qui glissa dans un raclement sourd puis chuta sans aucun bruit dans la neige. La nature elle-même était en colère. Réda était bien entendu habitué aux hivers rudes du Vercors, mais celui-ci avait quelque chose de particulier. Il était gonflé d'une agressivité nocive. Il pivota la tête sur le côté pour vérifier qu'il n'avait pas réveillé Mauricette et se redressa lentement en tournant sur lui-même. Ses pieds nus trouvèrent instinctivement leur place dans des chaussons molletonnés, il attrapa son peignoir et sortit de la chambre. Mis à part la tempête qui

grondait, tout était parfaitement silencieux à l'intérieur de son sanctuaire. Cheyenne dormait depuis belle lurette, il était même venu l'embrasser – elle détestait ça – avant d'aller se coucher.

Sa fille c'était son trésor, son talisman de vie dans un monde qu'il avait toujours considéré comme terriblement violent. Un souvenir de son enfance au sanatorium remonta brusquement et il se vit gamin, observant les montagnes depuis le balcon de sa chambre en attendant son traitement. Leur présence immuable lui avait donné la force de se dresser et de devenir l'homme qu'il désirait être. C'étaient elles qui avaient servi de rite de passage pour le métamorphoser en guerrier. Aujourd'hui, ces mêmes montagnes lui semblaient incapables de protéger sa famille du mal. Cette femme en était la preuve. Quel démon s'amusait à détruire l'équilibre du monde de cette manière ? Le sanatorium disparut de sa tête, remplacé par le tronc noueux de l'arbre et le corps se balançant au rythme du vent. Et puis le visage du cadavre se transforma en celui de sa fille et un frisson lui parcourut l'échine. Non, il fallait chasser ces pensées, ne pas attirer le mauvais œil sur sa maison. La seconde âme errait quelque part sur les hauts plateaux, et elle ne devait pas l'étreindre de sa lugubre mélancolie.

Réda descendit avec précaution l'escalier en bois qui menait au salon et se dirigea vers la cuisine. Il fouilla dans un placard pour sortir une boîte de gros sel dont il prit une poignée avant de rejoindre l'entrée. Tout en le déposant en une ligne bien droite le long de la porte il se dit que Mauricette se moquerait bien de lui si elle le voyait faire. Le sel pour éloigner les esprits, ce n'était pas vraiment mohawk, mais ça ne pouvait pas faire de mal. Dans le salon se trouvait un petit coin bureau où il avait accumulé ses souvenirs dans une série d'albums photo. Il saisit l'un d'eux et replongea dans son voyage d'adolescent sur la terre de son peuple d'adoption. L'une des photos le montrait, crâne rasé hormis une crête anarchique, peau maquillée en rouge vif jusqu'au nez. C'était le jour où le chaman lui avait révélé son nom mohawk, sa seconde naissance. L'émotion lui fit monter les larmes aux yeux et il referma l'album pour le ranger dans sa bibliothèque personnelle. Plusieurs volumes traitaient des rites et coutumes amérindiens, et il se dit qu'ils devaient forcément contenir un rituel capable d'apaiser la situation qu'il pressentait. Il commença la lecture de l'imposant *Rites secrets des Indiens sioux* mais sentit la fatigue le terrasser au bout de trois pages. En grimant à

l'étage, il vérifia que l'attrape-rêves – un grigri qui datait de son voyage au Québec – se trouvait bien à sa place et qu'il était libre d'exercer sa fonction protectrice. Réda savait qu'ils en auraient besoin.

*Les vierges, s'adressant à elle avec
des paroles douces, la persuadèrent
habilement d'enlever sans retard pour
elles les verrous des portes. Et
aussitôt, les battants s'ouvrirent au
large, en faisant rouler dans leurs
écrous leurs gonds d'airain fixés au
bois de la porte par des barres et des
chevilles. Par cette ouverture, les
vierges lancèrent à l'aise le char et les
coursiers.*

Quelques poussières de neige voltigeaient autour d'Élie. Le jour était sombre, aux lisières de la nuit, et il régnait un calme absolu comme celui qui précède de lourdes averses. Aussi loin que ses yeux pouvaient porter, il n'apercevait que des vallons cotonneux dont l'aspect lui paraissait parfaitement étranger. Et puis il remarqua que la Grande Cabane se trouvait dans son dos, à peine à une dizaine de pas. Le sol se déroba sous ses pieds alors qu'il tentait de progresser vers le muret qu'il connaissait si bien. Un grésil dur comme la pierre commença à heurter le tissu de sa capuche, recouvrant ses traces à mesure qu'il avançait. Il franchit l'obstacle sans encombre et se glissa comme un chat dans la cour de la ferme. Du coin de l'œil, il aperçut, bien haut sur le mur de la bâtisse principale, une étroite fenêtre bouchée par un sac de paille ressemblant à une silhouette humaine. On l'observait, c'était certain. Quelqu'un ou quelque chose désirait qu'il revienne ici aux faveurs de la nuit. Mais pourquoi ? Élie ne prit pas le temps d'y réfléchir, il voulait continuer son pèlerinage jusqu'à l'abri, c'était sa destination finale.

À l'intérieur, l'obscurité masquait les traces du supplice de la femme indigo. Tout se mélangeait dans sa tête. L'attaque du loup dans la bergerie, les pas ensanglantés dans la neige, l'arbre taillé, la couleur du diable envahissant le monde mental de Jacques. Élie ne comprenait pas ce qu'il avait à jouer dans cette étrange partition qui semblait écrite pour lui. Les notes ne cessaient de résonner dans ses oreilles, pourtant il était incapable de percevoir la mélodie. Sur une poutre du bûcher pendaient toutes sortes d'outils rouillés. L'un d'entre eux avait une lame courbe et bien large au tranchant affûté. C'était un ciseau à bois, de ceux utilisés par les ébénistes pour travailler la matière brute, et il était couvert de sang et de lambeaux de chair humaine. Élie frissonna en se demandant pour quelle raison les

gendarmes ne l'avaient pas embarqué comme pièce à conviction. Malgré son esprit qui luttait pour l'empêcher d'agir, il quitta ses gants et saisit le manche à pleine main. Une sensation de chaleur rassurante pulsa dans ses avant-bras et le remplit en un éclair. Alors il remarqua les larges taches de sang recouvrant le tissu de sa parka. Une soudaine aurore boréale illumina le ciel d'un vert indéfinissable. La ferme prit une teinte bleu sombre comme on en voit seulement en mer dans les grands fonds. Le sac de paille avait disparu et une lueur rousse dansait à travers la vitre. Élie se retourna et aperçut le corps de la femme couché sur son tapis de branchages. Des aiguilles de pin s'étaient emmêlées dans les boucles de ses cheveux. Son dos était encore chaud des profondes incisions qu'il venait de lui faire avec son outil. *Alètheia...* La vérité, c'était tout ce qui comptait désormais. Un bruit sourd gronda dans le ciel comme un éclair de haine. Une silhouette se tenait à côté de lui, posant la main sur la sienne pour le rassurer. Élie fut pris d'une peur primale et hurla de toutes ses forces. L'univers entier disparut d'un coup, aspiré dans le bleu étrange et lugubre des cieux.

En ouvrant les yeux, il sentit la morsure du froid lui glacer la peau. Il était étendu de tout son long dans la neige, à peine habillé. Au-dessus de lui, la lune était bien haute et les nuages défilaient à toute vitesse, poussés par un vent rageur. Les flocons qui tombaient dru avaient recouvert son corps d'une couche qui commençait à fondre, imbibant le tissu de ses vêtements. Il se redressa en soufflant dans ses mains et aperçut les contours de sa maison de Rousset. La porte était ouverte et une lumière d'un jaune électrique découpait les ombres de son perron. Après s'être relevé avec difficulté, il quitta son jardin pour rentrer se mettre au chaud. Il n'avait aucun souvenir d'être sorti de son lit et n'était pas coutumier de ce genre de crises de somnambulisme. Alors qu'il se déshabillait pour prendre une douche brûlante, il remarqua que la cicatrice dans son dos avait un aspect étrange. Sa peau avait blanchi au contact de la neige et les tissus atrophiés s'étaient gonflés de sang teinté d'un bleu intense. Un bleu qu'il ne connaissait que trop bien.

Éric Toscani, c'était le nom de l'ancien commandant en charge de l'affaire Élie Martins. Il n'avait répondu à aucun de ses appels et Nina s'était décidée à aller lui rendre visite directement chez lui dans les environs de Die. Elle avait à peine réussi à dormir quelques heures cette nuit, revivant en boucle sa course-poursuite dans les rues de La Chapelle-en-Vercors. Qui pouvait être ce fugitif posté en pleine tempête face à la gendarmerie ? Un timbré du coin flippant d'être interpellé par la police ? Pourtant, elle était certaine qu'il n'y avait pas de hasard dans cette rencontre. Difficile d'expliquer comment, mais son instinct de flic la trompait rarement dans ce genre de situation. À ses débuts aux stups, on la surnommait même Radar parce qu'elle était capable de repérer un dealer au milieu de la foule. Nina se fiait toujours à son intuition et, dans ce cas précis, elle lui disait que la silhouette élancée et agile – en tout cas suffisamment pour se volatiliser dans une impasse – cachait quelque chose. Quelque chose qui avait un rapport avec ses propres interrogations.

Elle enfonça la pédale de frein alors que le pare-chocs arrière d'un camion s'approchait dangereusement de ses phares. Trois heures de sommeil, putain ! Elle avait intérêt à ouvrir l'œil pour éviter de se retrouver encastrée dans l'acier de sa voiture. Et puis elle en avait plein le dos de ces déplacements. Si l'enquête s'éternisait – et il n'y avait aucune raison pour que ça se passe autrement –, il allait falloir trouver un point de chute plus proche de ce foutu Vercors.

Une demi-heure plus tard, elle quitta l'autoroute A51 pour prendre une petite départementale dans les environs de Clelles. La route se rétrécit progressivement, se transformant en une allée qui montait entre une poignée de collines arborées et couvertes de neige. Sur la droite, elle apercevait la silhouette imposante des hauts plateaux dont les falaises tombaient à pic,

comme les murs d'une forteresse. Elle vérifia l'adresse sur son GPS et vira dans un chemin de terre slalomant entre plusieurs touffes d'arbres gelés. Les roues de sa voiture commencèrent à patiner. Mieux valait s'arrêter là et continuer à pied pour faire les cent mètres restants. Lors de son dernier passage dans son appartement, elle avait relégué ses baskets au placard et s'était munie d'une confortable paire de chaussures de randonnée estampillée Gore-Tex.

Il faisait un froid abyssal dans ce petit bout de forêt paumé dans la campagne drômoise. Elle avança comme elle put, jurant lorsque la neige lui recouvrit les pieds, trempant le tissu de son jean. Au bout du chemin, un vieux chalet en bois tout droit sorti d'un conte de fées semblait paisiblement endormi dans le paysage. On n'y voyait aucune lumière et pas une once de fumée ne s'échappait de la cheminée. Pas non plus de véhicule garé dans les environs, si bien que Nina se dit que le commandant s'était absenté. Peut-être même était-il parti depuis longtemps pour des contrées où il faisait plus chaud. Elle se rapprocha de l'entrée et jeta un coup d'œil par une fenêtre donnant sur ce qui ressemblait à un salon. Rien ne bougeait à l'intérieur, aucune lumière allumée, aucun son particulier. Pourtant les volets étaient ouverts, ce qui ne collait pas avec l'hypothèse d'un départ de longue date. *Le gars est simplement sorti faire une course*, se dit-elle en rejoignant la maison. Alors qu'elle allait appuyer sur le bouton de la sonnette, elle remarqua que la porte était ouverte. Une main sur la hanche au niveau de la crosse de son arme, elle tira le battant vers elle, prête à toute éventualité. Il y eut du mouvement sur le sol et un gros chat roux bondit dans sa direction avant de s'asseoir en face d'elle. Il se léchait les pattes en la regardant avec des yeux étonnés.

C'est alors qu'elle sentit le canon d'un fusil se poser entre ses omoplates.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? gronda une voix de ténor juste derrière elle.

L'Ours se tenait assis face à Nina, son fusil de chasse posé en travers des genoux. Il n'avait pas sourcillé lorsqu'elle avait sorti sa carte de flic pour la lui planter au milieu du visage, pas plus quand elle avait prononcé le nom d'Élie Martins. Il s'était contenté de lui passer devant pour rentrer chez lui sans même l'inviter à le suivre. Après un laïus sur son accueil et le fait qu'il se balade avec une arme dans son jardin, il avait fini par lui dire que ses années à la PJ ne lui avaient pas attiré que des admirateurs et qu'il valait mieux être prudent.

Éric Toscani n'était pas vraiment grand, mais ses épaules de rugbyman et l'épaisseur de son buste lui donnaient une envergure impressionnante. Ajoutez à ça une grosse barbe grise ainsi qu'une tignasse hirsute, et son surnom devenait une évidence. À la question « qu'est-ce que vous foutez là ? », Nina avait répondu qu'elle s'intéressait à une ancienne enquête qu'il avait menée presque douze années plus tôt.

— Une enquête sur quoi ? avait-il aboyé.

C'est là que le nom d'Élie Martins n'avait rien donné au grand désespoir de Nina. Une fois à l'intérieur, l'Ours s'était consciencieusement déchaussé avant de se diriger vers le salon pour mettre un peu de bois sec dans l'âtre. Il lui avait fait signe d'entrer et elle s'était retrouvée dans un vieux canapé élimé face à lui assis sur un tabouret.

Il s'amusait à caresser le canon de son arme comme le museau d'un lévrier et Nina se demandait s'il allait finir par la poser, ce qu'il fit quelques minutes plus tard quand le feu commença à prendre.

— Je vous offre rien à boire, vous êtes en service, lui annonça-t-il en se levant pour rejoindre le meuble en bois qui devait être son bar.

Lui se servit un verre de rhum ambré et tira d'une vieille boîte un long cigare qu'il assura provenir de la Barbade.

Ce ne fut qu'une fois correctement installé près du feu crépitant, rince-bouche en main et volutes de fumée grise dans l'atmosphère que l'Ours se décida à desserrer ses mâchoires.

— Élie Martins, bien entendu... Le Miraculé de Noël... À l'époque il avait quoi ? Vingt ou vingt-et-un ans. Un gamin retrouvé dans une casse, un sac sur la tête et une balle dans le crâne.

— C'est suffisamment rare pour s'en souvenir, je pense, tenta Nina en essayant de respirer en dépit de la brume de tabac qui commençait à lui agacer les poumons.

— Oui, c'est rare... Et c'est aussi la dernière victime d'une longue série de meurtres commis par celui qu'on avait appelé le Philosophe.

— Le Philosophe ?

— Oui... Une sacrée affaire... De celles qu'on n'oublie pas dans une carrière de flic. D'autant plus que le salopard court toujours.

Nina trépignait d'impatience, pourtant le vieux briscard soignait ses effets. Il n'avait plus d'auditoire depuis longtemps et elle sentait qu'il se délectait de cette petite jeunette qui débarquait chez lui.

— Entre novembre 2002 et cette fameuse nuit de Noël 2008, il nous a fait sept belles victimes. Six n'ont pas survécu... et puis il y a eu Élie, sa dernière. D'ailleurs vous êtes au courant que c'est pas son vrai nom Élie Martins ?

— Non pas du tout ! Les collègues ont refusé de me mettre au jus. Ils m'ont dit de vous appeler...

— Ouais... Un autre miracle du programme de protection des témoins. Non seulement on a réussi à le planquer, mais étant donné l'état de sa mémoire, on lui a aussi donné une nouvelle identité.

Nina comprenait mieux pour quelle raison elle avait eu autant de mal à trouver des informations sur lui.

— Donc six victimes, dont quatre femmes. Toutes ont été étouffées, la tête dans un sac en plastique, et abandonnées dans des décharges. Le périmètre était assez vaste, bien que toujours en périphérie de Lyon. Pas de témoins, pas d'ADN, pas d'empreintes. Rien pour le retrouver... jusqu'à Élie.

Pourquoi lui a-t-il collé une balle dans le crâne plutôt que de le laisser suffoquer ? Il devait lui en vouloir, mais d'une certaine manière c'est ça qui l'a sauvé. Le sac était percé, il a pu respirer suffisamment pour survivre et une cloche l'a repéré. Le souci c'est qu'il était K-O. Effacé, bousillé, nada ! Aucun moyen d'en tirer quoi que ce soit d'exploitable.

— Mais l'enquête auprès de ses proches ?

— Pas de proches. Gamin adopté par des bourgeois décédés quelques années plus tôt dans un accident de voiture. Aucune famille à contacter. Il a perdu sa vie en même temps que sa mémoire. Vous comprenez mieux pourquoi je vous disais que c'est le genre d'enquête dont on se souvient. On a bossé six ans pour coincer ce salopard de Philosophe et on s'est pris un mur avec sa dernière victime. Après ça, il n'a jamais recommencé. Peut-être qu'il a eu chaud, qu'il s'est dit qu'il était grillé. Peut-être qu'il est mort. J'en sais rien et je m'en fous.

— Mais vous vous baladez avec un fusil, au cas où.

— Ça, c'est rapport à d'autres dossiers. Le monde n'appartient pas aux bonnes âmes, vous le savez comme moi.

Nina acquiesça en le regardant s'envoyer une bouffée de tabac dans les bronches. Elle se demandait si elle allait terminer comme lui : parano et alcoolique, grillant ses dernières cartouches dans un chalet enterré sous la neige.

— Et pourquoi le Philosophe au fait ?

— Ah ça... À cause de sa passion pour le grec ancien. Il laissait une marque dans le dos de ses victimes, un mot gravé avec une lame. Des lettres en fait, en grec...

— *Alètheia*..., chuchota Nina alors qu'une boule d'angoisse la faisait soudainement frissonner.

— C'est ça... Vous avez lu le dossier ?

— Non..., répondit-elle en tentant de garder son sang-froid. Votre Philosophe, je pense qu'il a repris du service.

Jacques Lavandier attendait, les yeux mi-clos, le visage tourné vers le poêle dont la chaleur dessinait une vague jaune orangé semblable à la peau d'un abricot. Il se trouvait dans le deuxième monde, celui qu'il n'avait pas eu besoin de fabriquer, car il existait déjà en lui depuis toujours. Ses yeux du dedans attentifs aux incessants mouvements de la vie ne perdaient pas une miette de la richesse qui l'entourait. Piotr avait quitté le refuge pour faire ce qu'il appelait « sa tournée d'inspection ». Depuis leur macabre découverte dans la Grande Cabane, son apprenti avait abandonné sa joie de vivre. Le bleu de son aura s'était assombri et tirait vers un noir qui s'étalait autour de lui pour se déposer sur les objets longtemps après son passage. Jacques aurait eu bien du mal à expliquer ce phénomène à un esprit rationnel, mais pour lui les émotions humaines continuaient d'exister au-delà de leurs hôtes. Il en restait des bribes, des traces aussi réelles que peuvent l'être des pas dans la neige.

Cela faisait une bonne heure que Piotr parcourait les alentours et c'était bien long pour quelqu'un qui connaissait les moindres recoins de la forêt. Le vent poursuivait son œuvre et la toiture craquait, grondait et même se balançait comme un navire en haute mer. Un liseré vert acide se répandait dans la pièce par l'unique fenêtre orientée au nord. Jacques maîtrisait parfaitement la signification de cette couleur dans les parages et en plein hiver. Cela indiquait un renforcement du temps par le nord, ce qui ne présageait rien de bon. Il y eut un bruit sourd lorsque la porte du refuge s'ouvrit d'un coup. Jacques ne tourna pas la tête. Pourquoi l'aurait-il fait ? Il savait déjà à quoi s'attendre. Un immense nuage indigo avait pénétré toute couleur. Même le jaune orangé du poêle cédait du terrain face à cette présence fascinante. L'inconnu qui se tenait derrière lui dans le refuge ne ressemblait à rien de ce qu'il avait rencontré. Son bleu indigo pulsait comme

un feu vigoureux dans l'âtre. Mais il ne répandait pas ses émotions au-delà de son enveloppe. En fouillant bien, l'aveugle aurait pu lui attribuer une silhouette fixe et sans variations. Il avait du mal à comprendre ce que cela voulait dire, mais aucune vie ne semblait émaner de son visiteur. Il était juste là, posé au milieu du monde, pompant les couleurs alentour sans en restituer une once.

Jacques se rappelait certaines discussions en été, autour du feu, sous les étoiles avec les autres bergers. On lui avait parlé des trous noirs capables d'aspirer des galaxies entières pour les recracher dans le néant. C'était un trou noir, mais aussi un être de chair qui se déplaçait dans l'unique pièce du refuge comme une bête sauvage inspectant son territoire. Jacques appuya sa main sur le banc et se releva pour lui faire face. La présence se trouvait à une distance raisonnable, mais il pouvait presque sentir sa respiration. Il chercha sa canne et se dit qu'il serait toujours temps de se défendre. On était fait de ce pain-là dans la région, on ne cédait pas à l'ennemi facilement.

— Qui est là ? interrogea-t-il en scrutant la lueur qui semblait se désintéresser de lui.

Il n'y eut aucune réponse, ce qui rendit la situation encore plus angoissante. Jacques s'avança dans la pièce, brassant l'air de sa canne pour tenter d'accrocher quelque chose. À l'extérieur le vent continuait à pulser.

— Vous êtes qui ?! hurla-t-il sans grand espoir.

C'est alors que la couleur indigo se rapprocha de lui jusqu'à se tenir à la limite de sa propre aura. Il tendit le bras et ses doigts heurtèrent le tissu de ce qui devait être une parka imbibée de neige. Puis il sentit une main gantée prendre la sienne et y déposer un objet en laine. Le contact lui sembla d'une froideur irréaliste malgré le gant qui séparait leurs peaux. Le visiteur prit ses distances et se précipita à l'extérieur sans fermer la porte. Il disparut dans la fureur du vent, ne laissant aucune trace de lui. Jacques fixa la main où se trouvait le présent. Elle suintait un bleu sombre comme la nuit.

Et une larme coula de ses yeux morts lorsqu'il reconnut le cache-nez de Piotr.

Sur le chemin du retour, Nina n'avait cessé de penser à ce que lui avait révélé Éric Toscani. L'affaire venait soudainement de prendre une dimension apocalyptique avec ces six victimes supplémentaires et l'éventualité qu'un tueur se réveille après douze années d'hibernation. Et puis il y avait le mystère Élie Martins qui se retrouvait dans l'œil du cyclone et ça ne pouvait plus être un hasard. D'ailleurs, pour quelle raison lui avait-il caché la balafre dans son dos ? Était-ce par peur d'être impliqué ? Ou les 9 mm dans son crâne lui avaient-ils grillé le psychisme au point de lui faire reproduire le crime dont il avait été lui-même victime ? Cette hypothèse expliquait bien des choses. Il connaissait parfaitement les lieux, avait l'autorisation de circuler librement sur les hauts plateaux et, de surcroît, il était le premier à avoir découvert le corps.

En prolongeant la conversation avec l'Ours, elle avait appris que les victimes n'avaient apparemment aucun point commun. Âge, sexe, critères physiques, statut social, niveau de vie, antécédents judiciaires, loisirs, emploi du temps, rien ne coïncidait, et cela dressait le portrait d'un prédateur frappant aléatoirement au gré de ses pulsions. Pourtant, les lacerations rituelles et identiques sur la totalité des corps décrivaient plutôt un tueur méthodique, préparant ses crimes avec soin en vue de laisser sa marque, son message et d'accomplir un schéma criminel précis. Il y avait forcément un lien entre toutes ces personnes, mais Toscani n'avait pas réussi à le faire émerger. Alors il s'était rabattu sur les lettres grecques pour tenter d'en percer le secret. À travers ses recherches il avait compris que le mot *alètheia* signifiait plus « non oublié » que « vérité ». Certains philosophes du monde antique jugeaient que la vérité se définissait à partir des choses que nous n'arrivions pas à oublier. Le concept d'*alètheia* pouvait donc être imaginé comme une transmutation qui arrachait l'âme à l'oubli, une révélation. Nina

avait noté une phrase particulièrement inspirante : *Il n'y a pas de passé qui ne surgisse et ne provoque une sensation de joie. La joie tragique d'avoir retrouvé le perdu.*

Toscani en avait déduit que le tueur essayait de recomposer une vérité, sa vérité à travers ses crimes. Peut-être qu'il s'agissait de réparer ou de reproduire quelque chose du passé ? Mais au-delà de ces considérations métaphysiques – qui avaient valu au meurtrier le surnom de Philosophe –, cette piste n'avait, elle non plus, rien donné. Nina était donc partie avec une clé USB chargée de procédures numérisées et un épais dossier de photocopies des pièces qui n'avaient pas pu l'être. Six ans de boulot, autant dire un énorme fatras qu'elle savait déjà ne pas avoir les moyens d'explorer.

Lorsqu'elle arriva au bureau, Charlie l'attrapa à la porte pour lui annoncer que la gendarmerie de La Chapelle-en-Vercors avait envoyé les résultats du labo sur les prélèvements de la grange. Le sang était bien celui de la femme de l'arbre taillé et ils n'avaient trouvé aucune empreinte, aucun ADN supplémentaire. Pas même sur la hachette et la scie qui n'avaient visiblement pas été utilisées pour supplicier la victime. Ce qui corroborait d'ailleurs les conclusions du légiste, qui penchait plus pour un outil à lame courbe et suffisamment large pour avoir raclé en un seul mouvement une grande quantité de tissus. Nina débriéfa sa visite matinale à Charlie qui resta bouche bée devant l'ampleur que prenait l'affaire.

— On est mal barrés, déclara-t-il en parcourant le dossier papier de Toscani.

— En tout cas une chose est sûre, c'est qu'il faut que je parle à Martins, et le plus rapidement possible.

— Tu veux qu'on le convoque ici ? On n'a pas assez de matos pour une GAV.

— De toute façon si on le met en GAV on est morts. C'est beaucoup trop tôt. Non... Il faut que j'aille sur place l'interroger, que j'essaie de recomposer son emploi du temps. Par contre il faudrait qu'on perquisitionne chez lui rapidement pour vérifier si on ne trouve pas quelque chose en rapport avec la victime. Dans sa voiture aussi... Si c'est lui, il a dû forcément la trimballer dans la vallée avant de monter sur les hauts plateaux. Et s'il sent que j'ai des doutes, il va faire disparaître les preuves.

— Tu veux que je demande aux gendarmes ?

— Non, on va le faire nous-mêmes. C'est un gars du cru, faut que ça aille vite. Et si possible qu'il ne soit pas au courant qu'on fait la perquise pour éviter de le braquer.

— Ah ouais ? répondit Charlie en fronçant les sourcils. Et tu comptes t'y prendre comment ?

— Je vais monter là-haut et lui demander de m'emmener sur la scène de crime. Ça te laissera le temps d'organiser tout ça discrètement.

— OK... Je me charge du procureur.

— Je vais avoir besoin de m'installer sur place quelques jours... Les allers-retours c'est plus possible.

Charlie acquiesça et elle crut apercevoir une pointe d'admiration dans son regard.

— Si c'est lui, on va le coincer, dit-il avec sa voix chaude et rassurante.

Mais Nina ne pouvait pas chasser de sa mémoire la silhouette qu'elle avait poursuivie dans la neige et qui ne collait absolument pas avec le gabarit de Martins.

— Si c'est lui...

En remontant vers Rousset-en-Vercors, le paysage semblait s'obscurcir de colère. Les crêtes roulant les unes vers les autres formaient un vallon noir, étroit comme la peste. Installé entre la route et la Vernaison, le village était si petit que la campagne y entraît directement. C'étaient à peine quelques maisons alignées bien serrées pour se tenir chaud face à l'église Saint-Alexis. Le 22 janvier 1944, la plus grande partie des habitations avait été incendiée par les Allemands en représailles à des actions menées par les résistants de la région. Il ne subsistait presque aucun vestige si ce n'est une antique chapelle visible de la départementale et quelques vieilles pierres de la forteresse médiévale de Rieusec, depuis longtemps recouvertes par la neige.

Réda avait vécu ici quelques années avant de s'installer à Saint-Agnan et il avait décidé de rendre visite à Élie qui occupait son ancienne maison. Depuis sa nuit d'insomnie, il ne cessait de penser à l'esprit qui devait rôder sur les hauts plateaux. Ses lectures lui avaient confirmé la gravité de la situation et la nécessité absolue de mener un rituel de purification pour permettre à cette femme de trouver le repos. Il savait également qu'Élie était connecté à cet esprit par un lien invisible et que, d'une manière ou d'une autre, il lui fallait participer au rituel. En se garant en face de la maison, il remarqua qu'aucune lumière ne semblait allumée bien que la voiture d'Élie fût stationnée à sa place habituelle. Réda frappa la porte du poing et, n'obtenant aucune réponse, se résigna à appuyer sur la poignée qui tourna sans offrir de résistance.

Le rez-de-chaussée tout entier était plongé dans le noir et Réda y découvrit un capharnaüm indescriptible. On aurait pu croire à un cambriolage. La plupart des objets étaient renversés et l'unique bibliothèque étalait ses rayonnages sur le sol sous un fatras de livres répandus à travers la pièce. Réda marcha sur des éclats de verre appartenant à des cadres brisés et il commença à se demander s'il n'allait pas faire demi-tour pour alerter la

gendarmerie. Mais le son rauque d'une respiration difficile lui fit poursuivre son chemin. Élie était couché sur le canapé, une main sur le visage. Il était presque nu à l'exception de son caleçon et sa peau très pâle semblait luire dans la pénombre du salon. Son ventre se gonflait par intermittence et un sifflement aigu sortait de ses poumons à chaque expiration. Réda força le pas pour le rejoindre et s'accroupit à côté de son ami qui masquait son regard comme pour se protéger d'une lumière pourtant disparue depuis longtemps.

— Qu'est-ce qui se passe ? questionna Réda en lui touchant le front. Tu es brûlant !

Élie ne répondit rien, mais il écarta sa main quelques secondes, dévoilant deux yeux injectés de sang.

— Je... j'ai fait un malaise... J'ai mal à la tête.

— Je vais t'emmener à l'hôpital.

— NON ! Élie s'était relevé d'un coup, projetant les mots comme une supplication. Non, je veux rester ici... Tout va bien. Il me faut juste mon médicament.

Et il fit un signe vers une table basse où se trouvait une boîte en carton sur laquelle Réda put lire *Trileptal*. Élie la lui arracha des mains et absorba un comprimé qu'il avala tout rond.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai fait une crise... je suis épileptique. Tu le savais non ?

Il y avait quelque chose dans la voix d'Élie, comme une menace. Réda ne l'avait jamais entendu lui parler de cette manière.

— Oui... mais je ne savais pas que c'était à ce point-là. Je vais t'aider à ranger tout ça.

— NON ! Rentre chez toi, laisse-moi tranquille.

Cette fois du désespoir pointait derrière sa supplication. Réda ne put s'empêcher de penser à l'esprit qui rôdait dans la montagne. Était-il déjà ici ?

— Écoute camarade, je sais que les derniers jours ont été difficiles, et je sais qu'il se passe quelque chose de pas normal, mais...

— TU NE SAIS RIEN, coupa Élie d'une voix gutturale qui fit frissonner Réda. PERSONNE NE SAIT RIEN...

Une envie de déguerpir de cette maison commença à lui monter aux tripes, mais Réda n'était pas du genre à abandonner ses amis, encore moins

lorsqu'ils étaient dans un tel état de faiblesse.

— Ce que je sais, Élie, c'est que tu as besoin d'aide. Et je peux t'aider. J'ai lu – il hésita une seconde – un livre un peu particulier... un livre de rituels. Je pense que je pourrais faire quelque chose de bien si tu m'aides. Je n'ai besoin que d'une seule chose de ta part : une mèche de cheveux.

Élie le fixa avec ses yeux rouges et chancela en se levant du canapé. Il se prit la tête à deux mains comme si une douleur lui traversait les tympans et se retourna vers le vieil Indien qui était resté assis sur l'accoudoir.

— Je me fous de tes conneries mohawks.

— C'est pas des conneries, garçon... Tu es un Heyoka, un homme qui marche à l'envers. Je peux t'aider à retrouver ta route.

— ARRÊTE !!! Maintenant tu vas sortir de chez moi, dit Élie sans la moindre émotion dans la voix.

— Mais ça va t'aider, crois-moi ! protesta Réda.

— SORS DE CHEZ MOI ! hurla-t-il, et Réda décida de battre en retraite vers la porte.

Bien malgré lui, il quitta la maison de son ami. Et sur le chemin du retour, il ne put s'empêcher de penser qu'il était sans doute arrivé trop tard.

La sueur coulait sur son visage alors que Jacques luttait contre le vent pour ne pas perdre sa piste. Les taches bleu noir de Piotr disparaissaient progressivement de la périphérie de sa vision et il avait de plus en plus de mal à les dissocier des flots grisâtres qui pulsaient aux quatre coins de son monde intérieur. Après la venue du visiteur indigo, Jacques s'était concentré sur l'aura de son camarade, cherchant à la retrouver partout où il avait laissé un morceau de sa présence bienveillante. À la sortie du refuge, il avait erré entre les pins de la Tête de la Graille avant de piquer au nord vers Bonneveau et son relief accidenté. Il sentait la morsure de la brume lui dévorer la peau, il avait plusieurs fois manqué de chuter lorsque le dénivelé changeait brusquement et qu'il ne prenait pas le temps de se fier à ses pas. Chaque seconde comptait pour ne pas perdre le fil étroit le reliant encore à son ami et cette urgence lui faisait prendre tous les risques.

Depuis toujours il parcourait les hauts plateaux, communiant avec la nature. L'air et le silence de ce sanctuaire nourrissaient son âme et le bruit des villes lui semblait un maléfice brouillant sa vision et effaçant ses souvenirs. Ici, il n'y avait rien pour empêcher la montée de ses véritables richesses intérieures. Celles que tout homme abritait sans le soupçonner. Pourtant, les éléments ne lui avaient jamais paru si hostiles et il sentait partout autour de lui le danger à l'affût. Il y avait un combat avec la montagne, mais c'était toujours elle qui avait le dernier mot, Jacques n'était qu'un visiteur qu'on tolérait et il le savait parfaitement. Ici, au sommet des hauts plateaux, en plein milieu de la forêt, l'homme n'avait pas eu le temps d'imprégner la terre de son poison. En bas dans la vallée, la fureur et la guerre pouvaient transformer les villes en champs de ruines, mais cet endroit resterait ce qu'il était, car la vie humaine ne lui était pas nécessaire.

Une pointe de couleur perça le manteau opaque qui l'entourait et Jacques comprit que son ami était passé par là. Il s'appuya sur sa canne, sentit la terre ferme sous une fine couche de neige. Il avait dévié vers l'est et il ne devait pas se trouver très loin du massif des Aiguillettes. En levant la tête, il perçut la masse imposante du Grand Veymont, comme un dieu mythologique et vengeur se dressant au-dessus des nuages. Le dénivelé du terrain s'accrut à mesure qu'il se rapprochait de la falaise et la pointe de son bâton se coinça entre deux pierres aux arêtes coupantes. Jacques tira d'un coup ferme et se sentit partir en arrière. Il cambra son dos de toutes ses forces pour retrouver son équilibre, mais trébucha sur la roche et roula sur le côté. Sa tête heurta le sol et son monde intérieur se transforma en un dégradé de rouges pulsant au rythme de ses synapses. Ses mains cherchèrent son visage, il éprouva la chaleur du sang qui coulait sur son front. Une minute encore, il pensa à se redresser pour reprendre sa traque, mais ses jambes ne semblaient pas vouloir lui répondre. Les flocons lui recouvraient les yeux. C'était donc ainsi qu'il allait écrire la fin de son histoire ? Seul au milieu du grand vide qui lui avait tant donné. *Après tout pourquoi pas ?* se dit-il en souriant.

Tout au bout de la route qui s'enfonçait dans la vallée, on atteignait un cul-de-sac étroit où se nichait la station du Col de Rousset. Bordée par la montagne de Beure – sur les pentes de laquelle s'étiraient la plupart de ses pistes –, elle regroupait quelques commerces et restaurants et deux résidences locatives dont l'une abritait la caisse et le bureau des moniteurs de ski. La tempête Coralie arrivait par le nord et annonçait encore plus de gros temps dans les jours à venir, ce qui expliquait la fermeture totale de la station, hormis le café bien nommé *Le Rustique* qui servait de refuge pendant la journée aux quelques professionnels toujours en activité pour entretenir les remontées mécaniques.

Nina était partie de Grenoble en fin de matinée et, après un crochet chez Decathlon pour s'équiper et éviter de se retrouver en combinaison rose à pompons dans la montagne, elle s'était directement rendue au col de Rousset. Il lui avait fallu presque trois heures, dont une étape « installation de chaînes », pour atteindre la résidence où Charlie lui avait loué un appartement. Le chalet bétonné s'élevait à l'entrée de la station qui se composait d'un bloc de trois immeubles de huit étages. En arrière-plan on voyait un vallon boisé et un chemin grim pant vers les hauteurs. Aucun véhicule n'était garé sur l'immense parking et Nina hésita quelques instants à s'arrêter quand elle prit conscience de la situation. Elle était seule dans la résidence, seule dans la station et seule dans ce coin de vallée. La neige continuait à tomber en gros flocons baveux sur son pare-brise quand elle se pencha pour observer le toit en ardoises et les volets fermés sur des balcons de bois sombre. *Au moins tu seras tranquille*, se dit-elle pour se donner du courage.

Dix minutes plus tard, elle récupérait les clés dans une lock-box et poussait la porte de la résidence. Premier constat, il faisait un froid glacial et l'éclairage ne fonctionnait pas dans les parties communes si bien qu'elle fut

obligée d'avancer dans une semi-obscurité pour rejoindre l'escalier principal et grimper au troisième étage où se situait son appartement. De longs couloirs aux murs en crépi et une moquette rouge sombre lui rappelèrent une séquence de *Shining* qu'elle lutta pour chasser de sa mémoire. Ce n'était clairement pas le moment de psychoter. Certes, elle était seule dans cet immeuble, perdue au milieu d'une forteresse de pierre où courait un tueur psychopathe. Certes, elle avait rendez-vous avec un guide passablement bizarre et potentiellement dangereux et s'apprêtait à partir en expédition polaire avec lui sur les lieux d'un crime sinistre. Mais c'était son métier et, surtout, son instinct lui disait qu'il fallait qu'elle s'immerge complètement pour comprendre ce qui se tramait. Et son instinct ne s'était encore jamais trompé.

Elle poussa donc la porte et découvrit un petit appartement tout en boiseries façon chalet montagnard dans lequel régnait une forte odeur de chaussures mouillées. L'ensemble devait faire une vingtaine de mètres carrés et une fois les volets ouverts sur le balcon, il y régnait une ambiance plutôt chaleureuse. Elle posa la main sur un radiateur et fut agréablement surprise de constater qu'il fonctionnait parfaitement, tout comme l'installation électrique. Le frigo était vide – mais elle avait apporté quelques trucs de chez elle –, et elle commença à défaire son sac en pliant soigneusement ses affaires dans l'armoire de l'entrée. Près de la baie vitrée se trouvait une petite table servant de support à la télé qu'elle souleva pour la poser sur le sol. Puis elle déplaça la table face à la montagne et se dit que c'était un endroit idéal pour y installer son bureau. Son téléphone portable sonna à plusieurs reprises à mesure que Charlie l'informait de l'avancée des opérations qu'il organisait depuis Grenoble. Au bout du troisième appel, il finit par lui avouer qu'il s'inquiétait aussi un peu pour elle et qu'il hésitait à tout annuler.

— T'es au courant que ce n'est pas ma première opération de ce genre hein ? lui dit-elle en observant la neige tomber sur le balcon.

— Tu veux dire que t'es déjà partie dans la montagne en pleine tempête avec un tueur potentiel ? répondit-il avec une pointe de panique.

— Non mais j'ai déjà joué les toxicos, planquée dans un squat paumé du 93... Je te promets qu'à part le froid ça se vaut niveau tension. Et puis on en a besoin de cette perquise...

Il y eut un long silence avant que Charlie ne reprenne la parole.

— Tu feras gaffe ?

— T'inquiète pas pour moi, je suis une grande fille, je peux me défendre.

— À la moindre merde, tu nous préviens.

— Promis, conclut-elle en trouvant son angoisse plutôt touchante.

Ils se dirent au revoir et elle lui promit une nouvelle fois de donner des nouvelles dès que possible. Puis la nuit tomba et la forme blanche de la montagne se transforma en une silhouette inquiétante avant de se fondre complètement dans l'obscurité. Nina rejoignit les draps glacés de son lit en s'emmitouflant dans une épaisse couverture de laine. Il était temps de se coucher pour trouver le sommeil malgré les hurlements du vent.

— On en a pour une dizaine de minutes, dit Élie en démarrant le moteur de son 4 × 4.

La flic hocha la tête sans lui répondre et s'installa sur le siège passager. Elle l'avait appelé la veille pour le prévenir qu'elle souhaitait retourner à l'arbre taillé et lui avait donné rendez-vous ce matin au pied de sa résidence. Élie s'était étonné qu'elle ne demande pas aux gendarmes de l'accompagner, mais elle s'était expliquée par un laconique « vos théories m'intéressent ». Cette petite expédition sur les hauts plateaux aurait plu à Élie en temps normal, sauf qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis deux nuits. D'abord il y avait eu cette crise de somnambulisme qui avait failli lui coûter un orteil et puis ce moment d'absence pendant lequel il avait détruit une bonne partie de son salon. Élie avait mis ça sur le compte de l'épilepsie, mais il n'avait jamais connu d'épisode aussi violent et, surtout, il n'en conservait aucun souvenir. Quelque chose déraillait dans son cerveau depuis la découverte du corps et désormais il se sentait vivre au jour le jour, sans emprise sur les événements. Et puis il avait envoyé bouler Chef Réda avec une fureur inhabituelle et ce brusque changement dans sa propre personnalité lui faisait peur.

La route avançait en ligne droite sur une colline pentue et couverte d'épicéas avant de se transformer en une succession de lacets grimpants pour rejoindre une combe creusée par un discret ruisseau. Sa passagère regardait par la fenêtre, plongée dans ses pensées. Elle avait une longue chevelure brune et bouclée, le visage carré et un nez imposant lui donnant l'air d'une déesse de la mythologie : Athéna la guerrière ou peut-être Artémis la chasseresse. *Notre course était dirigée par des vierges, par des filles du soleil, qui avaient abandonné les demeures de la nuit pour celles de la lumière...* Ces mots lui traversèrent l'esprit sans qu'il puisse se rappeler où il avait pu les lire ou les entendre. La route déboucha sur un parking situé au

cœur de la montagne de Beure par lequel les vacanciers accédaient au télési et à un sentier forestier dit de « découverte » des hauts plateaux. Tout était blanc, aucune trace ne trahissait la présence d'un quelconque visiteur. Élie gara sa voiture et sortit du coffre deux sacs à dos qu'il avait préparés pour leur expédition.

— On ne prend pas les motoneiges ? interrogea Nina avec une pointe d'inquiétude.

— Non... C'est trop tombé ces derniers jours et y a pas mal d'arbres en travers du sentier. On est obligés d'y aller en raquettes.

Il joignit le geste à la parole et empoigna deux paires de raquettes et des bâtons télescopiques qu'il commença à régler. Les raquettes s'adaptaient à tout type de chaussures et, une fois bien fixées, il fallait y accrocher des guêtres pour éviter que la neige s'infilte. Nina se contorsionna pour caler la pointe de ses pieds et son talon et il l'aida à terminer l'opération avant de lui passer son sac à dos sur les épaules.

— Je vous ai pris deux duvets, ça va cailler là-haut. On risque d'avoir pas loin de – 20 degrés pendant la nuit.

— On va dormir dans la montagne ?

— A priori non, mais la météo est mauvaise. Ça veut dire qu'on peut être surpris à tout moment par la brume et dans ce cas, il vaut mieux être prêt à tout. J'ai aussi emporté de quoi boire, manger et s'éclairer. Y a une cabane pas loin avec un bon poêle... En montagne, on ne sait jamais.

Elle souffla un nuage d'air chaud d'exaspération et son visage se ferma comme si une soudaine inquiétude – qu'il pouvait comprendre – traversait son esprit. Après avoir vérifié qu'il n'avait rien oublié, il se harnacha à son tour en récupérant la carte IGN qu'il avait glissée dans une pochette plastifiée.

— On en a pour combien de temps ? demanda la flic en passant les lacets de ses bâtons autour de ses poignets.

— Avec cette météo, minimum trois heures. Après ça va dépendre de ce qu'on découvre sur le chemin et aussi de votre rythme. Vous avez déjà fait de la raquette ?

— Jamais.

— C’est facile, marchez naturellement, écartez juste un peu plus vos pieds et vous allez trouver votre manière.

Elle hocha la tête et avança de quelques pas pour tester ses recommandations. Élie verrouilla sa voiture et lui fit signe de le suivre vers le bout du parking où se trouvait le départ de leur expédition. Alors qu’il vérifiait ses fixations, il ne vit pas Nina se retourner discrètement pour envoyer un message à son coéquipier.

Le sentier de découverte était en fait un chemin scabreux dont la pente slalomait entre les fayards, d'immenses hêtres aux troncs massifs plantés dans une terre aussi dure que la roche. Une armée de résineux et d'épais bosquets de buis, transformés en sentinelles silencieuses par la neige, se dressaient par contingents pour baliser la sente. Rapidement accoutumée à la marche en raquettes, Nina se concentrait sur les nombreuses ornières masquées par le grésil qui risquaient à tout moment de l'envoyer valdinguer au sol. Élie progressait devant elle d'un pas assuré et elle avait compris qu'il valait mieux ne pas le perdre pour éviter de se retrouver seule au milieu de cette forêt. Quelques poussières de givre continuaient de voltiger, trouvant leur chemin entre les ramures des hêtres, et la pente se raidit d'un coup alors qu'ils croisaient un chalet isolé dont le toit semblait prêt à rompre sous le poids de la neige. Nina sentait déjà une chaleur intense lui parcourir le corps alors que la transpiration commençait à imbiber la première couche de ses vêtements.

— Ce qui est compliqué en montagne, c'est de réguler sa température, lui avait expliqué son guide. Quand on marche, on est généralement trop couvert et on transpire. Par contre quand on s'arrête, on gèle vite sur place. À vous de trouver un équilibre.

Facile à dire ! Elle opta pour la solution la plus simple et baissa sa capuche pour retirer son bonnet. Un air glacé lui enserra aussitôt le crâne et la sensation apaisante d'un surplus de chaleur s'échappant par la tête se transforma rapidement en morsure lui frigorifiant les tempes. Quelques centaines de mètres plus tard, ils sortirent du bois pour pénétrer dans une prairie aussi blanche que tout le reste du paysage. Élie fit une pause, lui apprenant qu'ils avaient atteint leur porte d'entrée pour les hauts plateaux. Il

s'agissait maintenant de gravir ce plan incliné rejoignant le tracé du GR93 qu'ils s'efforceraient de suivre jusqu'à leur destination.

— Comment vous faites pour vous repérer dans tout ce blanc ? questionna Nina.

Élie tendit un doigt vers la gauche, désignant une petite butte grise pointant à peine sous la neige de ce vaste désert glacé.

— Vous voyez ce monticule... C'est un cairn. Il y en a des comme ça tout le long du chemin. Depuis la dernière fois ils ont presque disparu mais c'est notre principal point de repère si on veut éviter de tourner en rond.

Nina hocha la tête en remettant sa capuche – ses oreilles commençaient à geler –, et ils reprirent leur route pour grimper le long du vallon. Elle observait son guide en se demandant comment un gars aussi gentil pouvait affoler à ce point son instinct. Elle avait suffisamment de métier pour savoir que les apparences étaient souvent trompeuses, pourtant Élie Martins ne ressemblait à aucun des criminels croisés dans sa carrière. C'était peut-être simplement une victime, se dit-elle en forçant sur ses cuisses pour garder le rythme. Peut-être, mais alors d'où venait cette sensation de malaise qu'elle ressentait en sa présence ?

— Nous y sommes, dit-il alors qu'ils atteignaient le sommet.

Élie ouvrit grand les bras avant de reprendre sur un ton réjouï.

— Face à nous se trouve la réserve des hauts plateaux du Vercors. La vue est assez bouchée, mais vous voyez la grande masse perdue dans les nuages tout au fond ?

Nina acquiesça d'un signe de tête en essayant de suivre son regard.

— C'est la silhouette du Grand Veymont, le sommet le plus haut du massif, avec derrière d'immenses à-pics qui tombent sur la vallée.

Nina reprit son souffle avant de contempler le paysage. Ce qui frappait d'abord était que les « plateaux » n'avaient rien de plat ! C'était plutôt un relief très tourmenté alternant vallées, combes et failles jusqu'à perte de vue. La neige écrasait le panorama mais elle crut apercevoir çà et là des taches sombres s'extirpant par îlots comme des pelotes de laine. Malgré le vent qui redoublait d'efforts pour lui piquer le visage, elle retira à nouveau sa capuche et prit une immense respiration. Une sensation d'enchantement presque enfantin envahit tout son être.

— Vous aussi vous le sentez, lui dit Élie en faisant de même. Le Vercors ce n'est pas une montagne qu'on aborde par défi. C'est un endroit où on doit se laisser bercer par ses émotions. Ce sont les bergers qui m'ont appris ça. Quelque chose d'essentiel se joue ici depuis toujours et sous les yeux de tous.

Leur souffle retrouvé, ils quittèrent la prairie pour une sente plus étroite tracée entre les pins à crochets qui étaient devenus la norme depuis leur entrée sur le plateau. Arrivé en contrebas de cette zone boisée, Élie s'arrêta près d'un panneau dont le sommet émergeait encore de la neige. Nina put y lire : *Pas des Écondus, altitude 1 546 m. Pré Peyret 2,9 km 45 mn*. Elle apprit que ce pré était leur destination finale et qu'étant donné les conditions météo, ils mettraient deux bonnes heures à l'atteindre.

Commença alors une partie éprouvante. Le relief s'inclina dangereusement, brûlant les muscles de ses cuisses et provoquant une telle montée de chaleur dans son organisme que Nina sentit la sueur ruisseler sous ses vêtements. La combe Male portait bien son nom et leur rythme se ralentit nettement, si bien qu'elle fut obligée de mendier plusieurs pauses pour pouvoir continuer à avancer. La voyant en difficulté, Élie proposa de lui prendre son sac à dos, mais elle refusa net dans un excès de fierté – et s'en voulut quelques mètres plus haut. Ils réussirent tant bien que mal à passer cette épreuve et Nina fut heureuse de constater que la prairie suivante descendait en pente douce. Plaisir de courte durée lorsqu'elle comprit que la marche en raquettes serait plus pénible dans ce type de relief incliné où il fallait équilibrer son poids vers l'avant pour éviter de déchausser. Ils croisèrent quelques îlots d'arbres aux branches écrasées par la neige et franchirent avec précaution le lit d'une rivière pour se retrouver sur une butte surplombant une immense prairie. Dans le lointain se dressait un petit carré noir.

— La cabane de Pré Peyret. Nous y sommes presque, dit Élie en pointant son doigt vers la tache sombre.

Et Nina eut envie de pleurer de joie.

La cabane de Pré Peyret, c'était quatre murs de béton recouverts d'enduit jaune pisseux, un toit en plaques de tôle supportant presque un mètre de neige et un petit bûcher vide de combustible jonché de branchages et d'épines de pin gelés. On accédait à l'intérieur par une double porte du genre de celles qu'on trouve dans les étables et l'unique fenêtre du rez-de-chaussée était si sale qu'elle filtrait presque toute la lumière pour ne former qu'une pénombre lugubre. Cela dit, une fois les yeux habitués à cette ambiance, il n'y avait pas grand-chose à voir. Une solide structure de lits superposés permettait d'accueillir six voyageurs dans des conditions spartiates, une table en bois couverte d'inscriptions gravées au couteau et deux bancs épais laissaient envisager un repas proche du petit poêle en fonte à côté duquel un vieux panier contenait encore quelques bûchettes. Dans le fond, un escalier sous pente montait à l'étage, vaste espace vide dans lequel devaient s'agglutiner les randonneurs au gros de la saison touristique.

À l'extérieur, la brume s'était levée, mangeant le paysage au point que Nina n'apercevait pratiquement plus la colline qu'ils avaient dévalée pour atteindre le refuge. Il était à peine 16 heures, il leur restait une bonne heure de soleil, mais Élie lui expliqua qu'il ne fallait pas tenter le diable pour rejoindre l'arbre taillé, car ils risquaient sérieusement de se perdre si l'obscurité se mélangeait au brouillard. Il lui raconta comment, lors d'une simple randonnée, il avait égaré ses camarades et s'était retrouvé isolé dans la brume sans aucun moyen de s'orienter. Dans ces cas extrêmes, il ne reste que ses propres traces à suivre. Après des heures d'errance, elles avaient fini par le sauver en le menant jusqu'au bivouac, mais il avait eu de la chance. Nina acquiesça, de toute façon qu'aurait-elle pu faire d'autre, perdue au milieu de cette immensité d'un blanc opaque ? Ils commencèrent donc à s'installer pour la nuit. Élie posa un tapis de sol à même le sommier de l'étage supérieur des

lits en mezzanine. Puis il déroula deux duvets d'hiver et lui expliqua qu'elle allait devoir entrer dans le premier, puis s'emmitoufler à l'intérieur du second.

— Mais le poêle ne va pas chauffer la maison ? demanda-t-elle naïvement.

— Il va à peine nous chauffer pendant le repas, si on s'en rapproche suffisamment et que je trouve du bois pour l'alimenter. Mais cette nuit la température va descendre très bas. Moins dix, peut-être moins quinze... Avec ces sarcophages vous ne risquez rien.

Et il sortit en récupérant une hachette dans le bûcher pour aller couper du bois. Nina le regarda s'éloigner dans le brouillard. Allait-il l'abandonner là ? Ou revenir dans la nuit pour la découper en morceaux ? Quelle connerie d'être partie avec ce type dans la montagne. Instinct ou pas, elle s'était foutue dans une merde noire.

De retour à l'intérieur de la cabane, elle vérifia l'état de son arme et la posa à portée de main au cas où. Son téléphone ne captait aucun réseau et la batterie commençait sérieusement à baisser, encore un truc auquel elle aurait dû penser. Sur le rebord de la fenêtre, traînaient un bol avec de vieilles bougies à moitié consumées, quelques antiques sachets de thé vert et une bouteille de vin transformée en chandelier et couverte de cire. S'y trouvait également un livre de poche tout fripé, *Un roi sans divertissement* de Jean Giono. Elle se rappelait l'avoir lu au lycée. Une histoire de meurtre dans la montagne... Le temps tournait au ralenti si bien qu'elle eut l'impression qu'Élie était parti des heures lorsqu'il réapparut, les mains chargées de branches.

Nina se remémora soudain les photos des sacs de pièces à conviction ramassées par les gendarmes sur la scène de torture. Il y avait une machette et une scie, du genre de celles qui pendaient en ce moment même dans le bûcher. L'angoisse de se trouver avec un prédateur lui serra les entrailles, mais elle lutta pour ne pas se laisser déborder.

Élie entreprit de sortir une série de boîtes dans lesquelles il avait consciencieusement rangé son nécessaire de cuisine. Il avait aussi une lanterne dont les ampoules LED deviendraient rapidement la seule source d'éclairage avec l'âtre orangé du poêle. Élie avait raison, en dépit du feu, aucune chaleur ne semblait s'échapper de la fonte et il fallait presque coller ses mains dessus pour la sentir. Il installa un petit réchaud portatif et une

casserole qu'il avait bourrée de neige. Quand elle se mit à bouillir, il y versa une soupe lyophilisée, une chorba marocaine bien épaisse dont la couleur marronnasse n'inspirait pas confiance à première vue. Mais la situation n'avait rien d'habituel et Nina salivait autant de ce repas que de la chaleur qui s'en dégageait. Élie ouvrit un Tupperware contenant des fruits secs et remplit deux gobelets en aluminium d'eau fraîche de sa gourde. Plus aucune lumière ne filtrait par la fenêtre et Nina se sentit hors de l'espace et du temps, perdue dans une boîte noire au milieu du néant.

— Ça va ? Vous n'êtes pas trop fatiguée ? demanda son guide avec une voix douce.

— Mes cuisses me font un mal de chien, répondit-elle en rapprochant ses mains de la casserole bouillante.

— Demain matin on va se réveiller tôt pour rejoindre l'arbre, en espérant que la brume se sera levée suffisamment.

— Sinon ?

— On attend. C'est comme ça la montagne, c'est elle qui choisit.

Nina ne dit rien et ils restèrent silencieux pendant tout le repas. Cette chorba lui sembla le meilleur gueuleton de sa vie et elle reprit deux bols en se freinant pour ne pas tout engloutir trop vite. Élie la regardait manger, chargeant parfois le poêle pour conserver une flambée suffisante. À la fin du dîner, il sortit une petite flasque qu'il lui tendit.

— C'est quoi ?

— Goûtez, vous allez voir.

Nina hésita quelques secondes. Comment ne pas imaginer qu'il allait la droguer puis l'emmener au bûcher avant de lui tracer des lettres dans le dos ? Sa vérité inscrite par l'acier dans la chair et puis la corde autour du cou. Élie reprit la flasque et s'envoya une rasade en souriant. Avait-il lu dans ses pensées ? Nina la récupéra et sentit l'alcool – un rhum sans doute – lui parcourir le gosier. La sensation était magnifiquement brûlante, mais trompeuse. Combien d'ivrognes voyait-elle l'hiver dans les rues de Grenoble victimes d'hypothermie pour avoir cru au doux chant des sirènes éthyliques ?

Leur repas ainsi conclu, Élie lui conseilla de sortir faire « ses besoins » avant de rentrer dans son sarcophage pour éviter de se retrouver le cul gelé en pleine nuit. Elle écouta son conseil et avança seule sous le ciel noir des hauts

plateaux. La brume était totale et la lumière blafarde de la lampe frontale prêtée par Élie ne réussissait pas à la percer sur plus d'un mètre. Elle s'isola dans un coin, baissa son pantalon et s'accroupit en inspectant les alentours. Quelques minutes plus tard, elle était de retour et rapidement dans son double sac de couchage. Elle avait conservé son collant, une polaire et son bonnet tellement la température était déjà basse. Allongé à l'étage inférieur, Élie semblait endormi. Nina rentra sa tête à l'intérieur de son sac et tenta de trouver le sommeil. Dehors, le vent frôlait la porte comme une main inconnue. Elle ne respira plus et écouta au point qu'elle aurait pu entendre pousser ses cheveux. Le moindre bruit était suspect : un gémissement lointain, un sifflotement, le craquement rassurant du bois qui se consume dans l'âtre, la plainte des murs, un souffle sous elle et le silence. Nina serrait son arme contre sa poitrine. C'était dangereux, suicidaire même, de dormir avec son flingue, mais c'était essentiel, car dans ce lieu perdu de tous, elle n'avait plus que lui. Il se passa de longues secondes qui lui parurent des heures, puis des minutes qui semblèrent des jours avant que son esprit ne coupe le courant et qu'elle ne plonge dans le sommeil.

Il y a une zone au-delà du froid qui ressemble aux fosses de l'enfer. La douleur y est si mordante qu'on oublie jusqu'à l'existence de sa propre chair pour se fondre dans un magma dont l'issue ne peut être que la mort. Jacques avait renoncé depuis longtemps à reconnecter ses synapses au reste de son être. Il n'avait plus ni membres, ni organes, ni tissus musculaires. Son enveloppe s'était éteinte et il avait beaucoup de mal à se l'imaginer. À mesure que son cortex cérébral refroidissait, les souvenirs de sa vie commençaient à s'estomper pour disparaître dans le néant. Il ne demeurait rien de son enfance, pas plus que de la voix ou du contact des mains calleuses de son père. Même les couleurs s'étaient effacées de son univers intérieur, en le laissant aussi nu qu'un nouveau-né. C'était donc ça mourir. Il n'avait pas vraiment peur, mais un sentiment de solitude atroce émergea dans les derniers recoins de ce qui lui restait de vie. Depuis combien de temps était-il allongé dans la neige ? Une heure, un jour... ça n'avait plus vraiment d'importance. On retrouverait sa carcasse au printemps quand la montagne et ses habitants auraient terminé de le consommer. C'était une belle mort, celle qu'il s'était toujours souhaitée à lui-même.

Une pulsation lumineuse progressait à un endroit imprécis de ses perceptions. Petit à petit elle prit de l'ampleur et les abysses se percèrent d'un rayon à la forme sphérique. Puis il se passa quelque chose d'extraordinaire. En une fraction de seconde, Jacques vit précisément le visage de ses parents, de ses amis et celui de Piotr qui le regardait en souriant. Ce n'était pas une vision de couleurs, non, c'était quelque chose de beaucoup plus plat. Il y devinait la texture de la peau, la forme des yeux, la pâleur des traits. Jacques se dit qu'il était bien cruel de lui rendre la vue à sa mort, pourtant c'était exactement ce qui se passait. Il comprit que ses visiteurs lui faisaient signe d'approcher alors que la lumière s'intensifiait encore. Il plongea son regard

vers lui-même et se découvrit comme dans un miroir. Ses cheveux et sa barbe grisonnante, son front ridé comme l'écorce d'un arbre. Il était à la fois en lui et à l'extérieur de lui, si bien que toute chose lui paraissait accessible. L'angoisse se transforma en une joie extrême et le halo lumineux commença à le réchauffer. Voilà, il allait enfin rejoindre ses visiteurs qui continuaient à l'appeler en lui souriant. Que ce soit l'enfer ou le paradis, il était prêt !

Il pensa faire un bond vers l'avant et son corps fut projeté comme s'il n'avait plus besoin de muscles pour le piloter. Et puis, d'un coup, la lumière s'estompa et les formes disparurent dans l'obscurité. Il y eut une sensation humide quand son esprit reprit sa place dans le vaisseau de chair qui gisait sous la neige. Cette sensation se transforma en chaleur puis en froid intense. Jacques ouvrit les yeux et son monde de couleurs recommença à vivre. Partout autour de lui le gris de la neige recouvrait le moindre espace. Partout sauf au milieu de son univers, dans ce qui devait être le centre de son champ de vision. Une masse rouge vif s'agitait sur sa tête et cette impression humide reprit de plus belle. Alors que la vie s'accrochait à nouveau à lui, il ne put apercevoir le loup qui le déterraient lentement de la neige en lui léchant le visage.

Il devait être à peine 7 heures du matin et la neige commençait à prendre cette couleur verte des premières heures du jour. La brume qui n'avait pas disparu semblait naviguer par couches si bien qu'on distinguait parfois la lisière noire des bois. Élie s'était levé en silence. Après un passage à l'extérieur pour récolter quelques flocons avec sa casserole, il avait allumé le réchaud et préparé deux tasses de café brûlant. Nina venait d'enchaîner dix heures de sommeil sans interruption et, exception faite du mal de dos causé par son sommier en bois, elle se sentait en meilleure forme que jamais. C'était même sa nuit la plus agréable depuis longtemps. Ils avaient grignoté quelques biscuits en serrant leurs mains autour des tasses et Élie lui avait expliqué qu'ils allaient se diriger vers la Tête de la Graille pour rejoindre la plaine de la Queyrie puis finalement l'arbre taillé. Les conditions météo n'étaient pas excellentes, mais suffisamment bonnes pour tenter l'expédition qui ne devait de toute façon pas excéder une ou deux heures. Après, ils pourraient faire demi-tour et rentrer pour la fin d'après-midi.

Nina l'écoutait parler en pensant aux angoisses qui lui avaient traversé l'esprit depuis leur départ. Ce gars faisait tout son possible pour l'aider, mais elle n'arrivait pas à le considérer comme un bon Samaritain. Malgré les efforts qu'il déployait, quelque chose dans ses yeux la mettait mal à l'aise. Ils chaussèrent leurs raquettes et quittèrent le refuge dans les lueurs de l'aube. Le chemin qui les attendait était beaucoup plus vallonné que celui de la veille. Une étroite bande de neige serpentait entre des collines où affleuraient d'imposantes pierres grises. La pente était douce mais constante, et Nina sentit rapidement ses courbatures lui tirailler les mollets. Élie ouvrait la piste, s'arrêtant souvent pour vérifier leur position sur sa carte. Il bifurqua le long d'un monticule et ils furent obligés de marcher dans la pente – ce qui avec

des raquettes était une nouvelle difficulté. Nina trébucha plusieurs fois avant de trouver la technique en forçant son appui sur ses bâtons.

Au bout de cette difficile ascension, ils découvrirent une vaste plaine et elle comprit qu'ils arrivaient enfin. L'arbre taillé était en partie effacé par la brume, mais on voyait son tronc énorme émerger au milieu du paysage. Ce n'était pas pour rien qu'il servait de repère depuis plusieurs siècles. Le rejoindre fut plus long que prévu, ils furent obligés de contourner bon nombre de reliefs si bien que ce labyrinthe invisible leur grignota une demi-heure supplémentaire. Mais au bout de leur périple se dressait l'immense pin à la tête perdue dans la brume. À hauteur d'homme le tronc se divisait en deux branches dont l'une, plus épaisse, grimpait à la verticale et s'écartait pour former un nœud assez large se segmentant à nouveau en trois. Il régnait en ce lieu un silence d'église lugubre et Nina commençait à se demander ce qu'elle était venue faire ici. Elle se retourna vers Élie et l'aperçut un genou à terre, le corps plié en avant.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Il y a des traces de raquettes. Et elles sont fraîches, dit-il alors que Nina venait le rejoindre.

Deux sillons étaient profondément creusés dans la neige. L'un semblait se rapprocher de l'arbre tandis que l'autre s'en éloignait dans une direction parallèle.

— Quelqu'un est venu jusqu'ici avant de repartir. Vu la tombée qu'on a eue hier, je dirais que ça date de cette nuit.

— Une seule personne ?

— Oui, regardez, dit-il en pointant l'empreinte. C'est exactement le même enfoncement et la même inclinaison. Une seule personne, c'est sûr.

Ça pourrait être lui, grogna la voix intérieure de Nina. Il a pu sortir en pleine nuit, il connaît la région. Et puis ce sommeil profond était-il vraiment naturel ? Elle avait partagé sa flasque après tout, il aurait pu la droguer. Mais pourquoi cette mise en scène ? Pour se dédouaner ? Pour la placer sur une fausse piste ?

— Qu'est-ce qu'un voyageur isolé serait venu faire ici ? questionna Nina en scrutant les environs.

Elle retourna vers l'arbre et commença méticuleusement à en faire le tour. C'est là qu'elle aperçut une marque, à près d'un mètre du sol. On avait planté dans le pin un gros clou de charpentier qui dépassait de l'écorce sur une bonne dizaine de centimètres. À bien y regarder ce n'était pas un, mais plusieurs clous qui étaient plantés à hauteurs successives, formant un escalier le long de la branche principale. Nina n'hésita pas une seconde. Elle retira ses gants et commença son ascension en s'agrippant du mieux qu'elle pouvait. Elle monta et monta encore, sentant la brume se refermer autour d'elle. La branche s'épaissit soudain en une petite plateforme sous les ramures. Un coup d'œil vers le bas : la terre avait disparu dans un voile blanchâtre qui lui donna l'impression de rêver. C'est alors que ses doigts accrochèrent la surface lisse d'un sac en plastique abandonné là par le mystérieux visiteur. Elle chercha son équilibre et s'appuya des coudes contre le tronc pour libérer ses mains. À l'intérieur se trouvaient une carte soigneusement pliée et un morceau de chair congelée ressemblant à une oreille humaine...

Nina était revenue au pied de l'arbre, le sac dans les mains. Elle pouvait encore sentir le contact de la chair morte entre ses doigts. Qui d'autre que le tueur avait pu revenir jusqu'ici pour y déposer ce message morbide ? Car elle ne doutait pas que c'en était un. Le rapport d'autopsie de la jeune femme ne mentionnait aucune forme de mutilation à la tête et cette oreille n'était donc pas la sienne, ce qui suggérait le pire.

— Venez voir, interrompit Élie en pointant son doigt vers la carte qu'elle avait découverte dans l'arbre.

C'était une édition classique non plastifiée dont le papier commençait déjà à s'imbiber d'humidité. Une croix y était inscrite au marqueur rouge.

— Ça correspond à quoi ? questionna Nina.

— C'est un point au milieu de la plaine de Gerland... Ça ne correspond à rien de particulier.

— C'est loin d'ici ?

— Pas vraiment. Il faut couper par la Graille, dépasser la Grande Cabane et s'enfoncer au nord... Je dirais deux heures.

— Et pour le retour ?

— Si on part tout de suite et qu'on fait demi-tour en traçant directement par la combe Male, c'est possible d'être rentrés ce soir. Mais il va falloir marcher d'un bon pas.

— On y va.

Et c'est ainsi qu'ils reprirent leur route dans l'immensité glacée des hauts plateaux. La première heure fut la plus pénible, car ils devaient grimper le long d'une zone escarpée en s'équilibrant sans cesse sur leurs bâtons pour éviter de se tordre les chevilles. Élie lui avait expliqué que dans ce coin subsistaient d'antiques carrières romaines qui avaient permis de façonner des

colonnes et des portiques pour les villas de la Dea Augusta, pourtant située à dix-huit kilomètres de distance et plus de mille quatre cents mètres de dénivelé. On y apercevait encore des blocs herculéens en cours d'extraction. Nina l'écoutait religieusement, mais son esprit restait focalisé sur la croix rouge et ce qu'elle pouvait signifier. Le tueur les invitait à suivre son jeu de piste et, au mépris du danger, ils pourraient peut-être rattraper leur retard en se rendant immédiatement sur place.

Une fois la Tête de la Graille franchie, ils descendirent un vallon plus doux et atteignirent la Grande Cabane. Nina en profita pour jeter un œil à la scène de crime qu'elle n'avait vue qu'en photo. Les gendarmes avaient entouré la zone de rubalise qu'elle écarta pour escalader le muret. La neige avait fait disparaître les pas des techniciens si bien que la scène semblait à nouveau vierge. Il n'y avait plus ni la machette ni la scie, mais les taches de sang subsistaient sur les murs et le sol de l'abri. Elle eut un frisson en repensant à ce qu'elle venait de découvrir dans l'arbre. Existait-il d'autres abattoirs de ce genre dans le coin ? La zone était si vaste qu'il leur faudrait des semaines pour l'explorer. De retour auprès de son guide, elle grignota le peu de provisions qui leur restait.

— À partir de maintenant vous marchez *exactement* dans mes traces, lui dit Élie d'un ton grave.

— Pourquoi ?

— On va entrer dans un vallon où il y a de nombreux scialets. Ce sont des gouffres qui tombent dans la montagne... Parfois sur des centaines de mètres.

— Y a pas un moyen de les éviter ?

— On les connaît, la plupart sont répertoriés sur les cartes. Mais avec la neige il est très difficile de les situer précisément. Alors vous me suivez bien.

Nina hocha la tête devant cette bonne nouvelle et ils se mirent en route vers le nord. Les haltes se firent plus nombreuses alors qu'Élie vérifiait leur position sur la carte, cherchant parfois la cime du Grand Veymont qui glissait tranquillement sur leur droite. D'après lui, ils étaient à moins d'un kilomètre de la croix, mais la brume l'empêchait d'en être certain. Il était presque 14 heures lorsqu'ils s'immobilisèrent dans un val étriqué et recouvert d'arbres dont certains s'étaient affalés sous le poids de la neige. Nina en profita pour reposer ses mollets qui commençaient à la faire terriblement souffrir.

— C'est ici, en bas, au milieu des arbres, dit-il en rangeant la carte dans sa

poche plastifiée.

— C'est sûr ?

— Sûr.

— J'y vais, répondit Nina.

— Non attendez... Y a un scialet dans le coin. Il est noté à cinquante mètres, mais on ne sait pas où on est exactement. Je passe devant.

Élie entama la descente au ralenti. Pas après pas, il se dirigeait vers les premiers troncs, s'assurant que la neige restait bien stable. Nina le suivait de près, plaquant ses raquettes dans ses traces. Arrivé au niveau d'un pin décharné dont le tronc gisait perpendiculairement aux autres, il stoppa net. Juste devant eux se trouvait un petit amas de pierres que la poudreuse n'avait pas réussi à recouvrir à cause de la pelote de branchages qui le surplombait. Au milieu de ces pierres, Nina aperçut un large trou tombant à pic dans la roche.

— Le voilà, confirma Élie en décrochant ses raquettes. À l'endroit exact où on a tracé la croix.

— On peut s'approcher ?

— Oui, en faisant attention. Celui-là ne fait pas plus de cinq mètres et le trou s'élargit à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous les deux sur le rebord, le visage scrutant l'obscurité alors que des éclats de neige glissaient de leurs combinaisons pour disparaître à l'intérieur du gouffre. Élie fouilla dans son sac et en sortit une lampe torche qu'il braqua au centre de cet abîme. Le rayon était suffisamment puissant pour accrocher les parois et trouver le fond. Un faisceau jaune illumina la roche puis buta sur une forme d'abord imprécise. Et puis il n'y eut plus aucun doute. Un corps humain gisait sous leurs pieds.

Le corps de Piotr avait la couleur grise des mollusques. On l'avait entaillé partout avec une frénésie malsaine. La plupart des incisions n'étaient pas franches, formant des zigzags et des arcs de cercle. Certaines superficielles, d'autres très profondes au point d'atteindre l'os. Son visage avait été épargné, hormis l'oreille gauche qui manquait. Accroupie près du corps, Nina luttait contre l'envie de vomir qui lui tenaillait l'estomac. Élie lui avait montré la voie pour descendre dans ce gouffre en prenant appui sur les rochers affleurant à la paroi. Ils étaient maintenant à côté du jeune berger dont les vêtements roulés en boule gisaient dans un coin de la grotte. Élie n'avait pas dit un mot en découvrant son camarade, mais son regard s'était voilé et il avait pris position dos à la roche pour se tenir immobile.

— Vous pouvez m'aider ? questionna Nina en reprenant son souffle.

Elle attrapa le corps de Piotr pour le faire pivoter sur le côté et Élie se rapprocha pour lui prêter main-forte.

Le berger se retrouva couché sur le torse, la peau de son dos paraissant un peu moins glacée que l'autre face. Le tueur s'en était là aussi donné à cœur joie, traçant à même le derme des motifs en serpentins. Une telle quantité de sang s'était écoulée qu'on ne distinguait rien dans les copeaux de chair réduits en charpie. Nina rampa sur le côté de la grotte jusqu'à un petit tas de neige qui s'était infiltré le long d'une paroi. Elle en prit une poignée et frotta sur la peau, la nettoyant pour observer les incisions. Alors que la neige se transformait en bouillie sanguinolente, le mot *MENTEUR* apparut clairement au milieu du chaos. Ils échangèrent un regard inquiet en comprenant que le tueur les avait menés jusqu'ici pour délivrer ce message. « Menteur » ? Cela semblait s'adresser à quelqu'un en particulier. Était-ce la victime ? Ou bien peut-être que le tueur se parlait à lui-même ?

— Il faut partir d'ici, dit Élie d'une voix lugubre.

Nina vérifia son portable : batterie à plat.

— Allez, on rentre.

L'ascension de la paroi présentait plus de difficultés que l'opération inverse, car ils devaient trouver suffisamment de bonnes prises pour se hisser hors du gouffre. Nina n'était pas une pro de l'escalade, mais elle avait fait un peu de varappe en salle lorsqu'elle bossait en région parisienne.

— Vous grimpez jusqu'à mi-hauteur, et je vous récupère pour vous aider à sortir.

Élie s'extirpa du trou avec une facilité déconcertante et s'allongea sur le sol, éclairant la roche avec sa lampe torche pour lui faciliter la tâche. Nina jeta un coup d'œil à la dépouille de Piotr avant de contracter ses cuisses pour prendre appui sur une pierre. Ses doigts trouvèrent une prise solide et elle avala les deux premiers mètres en un rien de temps. Il s'agissait maintenant de changer sa posture dès que ses doigts auraient accroché une aspérité fiable. Elle agrippa un angle saillant, puis lança son corps vers le haut, les yeux braqués vers la lumière du jour. C'est alors que son pied se posa sur un bout de roche qu'elle sentit vaciller, entraînant son appui vers le vide. En un instant ses doigts s'écorchèrent jusqu'au sang et elle glissa vers le fond du gouffre. Après une chute brève, il y eut d'abord le choc, en partie amorti par le corps du berger, puis elle vit la pierre descellée du mur tomber lourdement et venir lui écraser la jambe en lui arrachant un hurlement de douleur.

— Vous allez bien ?! hurla Élie depuis l'extérieur.

— Je ne sais pas..., réussit-elle à gémir malgré la douleur.

Élie fit le chemin inverse et l'aida à ramper jusqu'à un coin de la grotte pour l'éloigner du cadavre de Piotr.

— Bordel de merde ! grogna Nina.

Son tibia lui faisait un mal de chien. Elle se redressa en s'appuyant contre la paroi et rugit de plus belle au moment où elle essaya de poser son pied à terre.

— Putain, je me suis pété la jambe !

Élie s'accroupit et retira sa guêtre pour remonter le tissu du pantalon.

— Je ne pense pas que vous ayez de fracture, mais je vois déjà l'hématome. Ça va être compliqué de grimper avec la jambe dans cet état. Il va falloir que je vous hisse.

— Vous pouvez faire ça ?

Élie réfléchit quelques instants puis consulta sa montre avant de lui répondre.

— En utilisant mon sac, je peux essayer de vous charger sur mon dos. Ça ne sera pas très agréable, mais je pense pouvoir le faire.

— Super... On part d'ici tout de suite alors.

— Le problème c'est qu'il est déjà 16 heures. Dans une heure la nuit tombe et avec cette blessure, on va mettre au minimum quatre bonnes heures pour rentrer. Et pas question de retourner au refuge d'hier soir, le terrain est beaucoup trop accidenté.

— Ça veut dire quoi ? interrogea Nina la peur au ventre.

— Ça veut dire qu'on n'a pas le choix... On va passer la nuit dans ce trou.

Élie était remonté chercher leurs sacs à dos et ramasser d'épais branchages qu'il avait disposés au sommet du gouffre pour former un toit provisoire. La température à l'intérieur de la montagne devait être la même que dans leur gîte de la veille, mais la sensation d'humidité pénétrait leurs vêtements et les glaçait jusqu'aux os. Le corps de Piotr se trouvait dans un coin, Nina l'avait recouvert du mieux possible avec la housse de son sac pour masquer son visage. Ils avaient installé leurs couchages à l'opposé et Élie tentait de redémarrer son réchaud en y vissant une vieille bonbonne de secours à moitié vide. La flamme bleue apparut d'un coup, illuminant leur grotte d'une lueur rassurante. La neige fondait tranquillement dans la gamelle tandis que Nina déplaçait ses sacs en essayant de ne pas s'appuyer sur sa jambe abîmée.

Ils se recroquevillèrent au coin du feu, observant les lumières qui dansaient sur les parois, incapables de prononcer le moindre mot. Il régnait dans ce refuge chthonien une atmosphère hors du temps. Nina se sentait comme à côté de son corps, témoin passif d'une situation tellement lugubre qu'elle refusait d'y croire. Elle qui n'avait jamais quitté la ville se retrouvait à dormir dans les entrailles d'une montagne antédiluvienne en compagnie d'un cadavre fraîchement découpé par un tueur atroce. Le pire étant qu'elle suspectait la seule personne capable de la sortir de cette situation d'être le coupable ! Pourtant quelque chose avait changé dans sa relation avec Élie. Son instinct continuait à la titiller, mais c'était beaucoup plus flou. S'il était bien le psychopathe qu'elle recherchait, pour quelle raison voudrait-il la sauver de ce piège dans lequel elle s'était elle-même jetée ? Il suffisait de la laisser là et le froid se chargerait du reste. L'eau commença à bouillir et Élie la versa dans les tasses en y rajoutant deux sachets de tisane Les 2 Marmottes.

— Désolé, mais je n'ai plus rien à manger en stock. Ça ira ?

Nina attrapa son gobelet et la chaleur lui procura une profonde sensation de bien-être. *C'est au fond du trou qu'on se rend compte des choses essentielles*, se dit-elle en rapprochant son visage du liquide brûlant.

— Je crois que de toute façon j'aurais eu du mal à manger quoi que ce soit, répondit Nina.

En face d'eux, le cadavre de Piotr était appuyé contre la paroi. Elle voyait ses mains aux longs doigts fins – *des mains de musicien*. Élie fixait la flamme avec cette brume étrange qu'elle avait déjà remarquée dans ses yeux.

— Vous pensez qu'on est ici par hasard ? questionna-t-il d'une voix mal assurée.

— Je ne sais pas... J'imagine qu'on est là où le tueur a voulu nous amener.

— Non, je veux dire, dans la vie en général. Est-ce que vous pensez qu'on est libre ou que tout est écrit pour nous ?

— Vous me demandez si je suis croyante ? Non... Je suis flic vous savez, j'ai vu trop de trucs dégueulasses sur la nature humaine pour croire à quoi que ce soit.

Élie posait sur elle un regard intense et, pour la première fois, elle ne sentit pas le malaise se diffuser de ses yeux sombres. Au contraire, son visage dégageait une beauté étrange malgré la cicatrice sur son front.

Il avait hoché la tête en buvant une gorgée de tisane avant de reprendre.

— Mais lorsque vous êtes seule, quand vous n'êtes plus flic et que vous retrouvez le silence. Il n'y a vraiment rien ?

Bien sûr qu'il y avait quelque chose ! Nina avait quitté Paris, sa famille et ses amis pour une raison bien simple : la culpabilité d'une mort dont elle était, au moins en partie, responsable. Ça n'avait rien de mystique, ce n'était ni un spectre revenu de l'au-delà ni une force divine, c'était son foutu cerveau qui lui balançait l'image de ce corps pendu à sa corde. Comme un mauvais spot publicitaire chargé de lui rappeler : *Hey chérie, il serait temps de voir les choses en face, c'est toi qui as tué ce type ! C'était ton coéquipier et c'est toi qui l'as tué en le dénonçant. Ça avait beau être un gros ripou, ça ne change rien ! Et tu sais quoi ma belle ? Il avait une famille. Une femme et trois mioches qui te détestent pour le restant de leur vie ! Et tu ne peux RIEN y faire ! Alors chérie, tu t'en sors comment toi ?*

— Non... il n'y a rien du tout, répondit-elle en serrant les dents.

Élie hocha la tête sans insister, il avait dû sentir que la question la déstabilisait. La flamme du réchaud commença à faiblir et ils se dépêchèrent de terminer leurs tasses avant de s'emmitoufler dans leurs sacs de couchage. À l'intérieur de la toile, une moiteur froide continua à lui glacer le sang. Est-ce qu'elle survivrait à cette nuit au cœur de la montagne ? Nina n'en savait rien, désormais tout lui semblait possible. Elle sentit l'acier de son arme contre son flanc et un long picotement lui parcourut le tibia à l'endroit où elle s'était blessée. Elle chercha à réduire la douleur en se contorsionnant sur son matelas et finit par se retrouver contre Élie qui dormait tout près d'elle. La chaleur de son corps traversait le sac et la réchauffait. Cela l'apaisa tellement qu'elle ne bougea plus du tout. Instinct ou pas, ils étaient tous les deux prisonniers de cette journée sans fin et sa présence lui faisait du bien. Elle ferma les yeux et sombra dans un profond sommeil.

Le voyage du retour fut beaucoup moins laborieux que prévu. Nina avait réussi à grimper la paroi en s'accrochant au sac à dos d'Élie et même si son tibia continuait à la faire souffrir, sa cheville tint le coup. Il avait porté ses affaires pour la laisser la plus légère possible et ils avaient bénéficié d'une courte accalmie météo en traversant le petit bois pour rejoindre la combe Male et descendre jusqu'à la plaine d'où partait le chemin du parking. Élie veillait à ce qu'elle s'hydrate souvent et lui venait en aide à la moindre difficulté. Cette épreuve les avait rapprochés et la méfiance instinctive de Nina s'était transformée en une sorte de curiosité pour la personnalité atypique de son guide. Le sentier descendait en pente douce et ils dépassèrent bientôt l'abri de l'Ours situé à moins de dix minutes de l'arrivée.

Partout autour d'eux la forêt était silencieuse et, malgré la douleur, Nina se sentait bien. Ce voyage n'avait pas répondu à ses questions – loin de là –, mais ces deux jours d'efforts intenses l'avaient amenée dans une zone intérieure qu'elle ne connaissait pas. En repoussant ses limites, Nina avait découvert une force précieuse que, d'une certaine manière, elle devait à son guide. Au bout du chemin, ils apercevaient déjà le plateau immaculé du parking. Leur voiture était toujours à sa place – couverte d'au moins trente centimètres de neige –, mais elle avait été rejointe par un grand fourgon de la gendarmerie nationale autour duquel plusieurs silhouettes en uniforme s'agitaient. L'une d'entre elles pointa un doigt dans leur direction. Un homme émergea alors du fourgon et courut à leur rencontre – c'était Charlie.

— Mais qu'est-ce que t'as foutu ?! hurla-t-il en la prenant dans ses bras. Tu ne réponds jamais à tes appels ?!

— Doucement, je me suis amoché la jambe.

Charlie tourna la tête vers Élie et lui lança un regard sombre.

— Où est-ce que vous étiez ?

— On a eu quelques complications, dit Nina. D’abord la météo et puis on a trouvé ça sur l’arbre taillé.

Elle lui tendit le sac en plastique avec à l’intérieur l’oreille encore congelée et la carte.

— Il y avait une marque sur la carte, on a décidé de s’y rendre et on a découvert un autre corps.

— Putain, mais c’est pas vrai !

— Si, et cette fois on sait de qui il s’agit. Il faut envoyer une équipe le récupérer. Élie va vous indiquer l’emplacement.

— Mais ça fait deux jours que t’as disparu ! J’ai déjà envoyé une équipe à votre recherche hier. Vous étiez où ?

— On a bifurqué de la plaine de la Queyrie pour s’enfoncer sur le plateau, commenta Élie.

— Mais vous avez dormi où ?

— Ah ça... c’est toute une histoire, conclut Nina en jetant un regard de connivence à Élie.

Ils avancèrent vers le fourgon et Nina reconnut l’adjudant Kauffman. En la voyant boiter, Charlie demanda qu’un médecin vienne l’ausculter dès leur retour à Grenoble. Ils se trouvaient à moins de deux mètres du véhicule lorsque deux gendarmes se positionnèrent de manière à encadrer Élie.

— Pas de grabuge Martins, dit l’adjudant en faisant signe à ses hommes de lui passer les menottes. Va falloir que tu nous suives au poste.

Élie ne prononça pas un mot, il était figé, comme écrasé par la soudaineté de cette arrestation. Il lâcha le sac de Nina sur le sol alors qu’un des gendarmes posait une main sur son épaule.

— Qu’est-ce que vous foutez ? protesta Nina.

— Viens avec moi, répondit Charlie en la tirant sur le côté.

Ils se réfugièrent à l’autre bout du fourgon de manière qu’Élie ne puisse pas les entendre.

— Alors, quoi ? Pourquoi ils l’arrêtent ? La perquise ? Vous avez trouvé quelque chose chez lui ?

— Rien dans sa maison, mais on a étendu les recherches aux dépendances de son terrain. Un vieux poulailler et une grange à moitié effondrée.

— Et ?!

Charlie mit une main dans la poche de son blouson et sortit un sac en plastique avec un liseré rouge caractéristique des scellés judiciaires.

— On a découvert ça planqué sous un établi.

Nina observa l'objet qui ressemblait à une pince en acier dont la lame courbe se terminait par une arête. Une substance noire était encore collée sur toute la surface de la lame et sur le manche. Du sang coagulé.

— Putain, ça peut correspondre à ce que disait le légiste ?

— « L'objet utilisé pour pratiquer les lésions pourrait être une lame courbe et épaisse présentant un tranchant non affûté », répondit Charlie du tac au tac. C'est un ciseau à bois, exactement le genre d'outil qui pourrait être l'arme du crime.

— Et le sang ?

— J'ai profité de la journée d'hier pour l'envoyer au labo. C'est celui de la fille pendue à l'arbre. Tu piges mieux pourquoi je flippais pour toi.

Nina perçut comme un bourdonnement dans ses oreilles alors qu'elle revivait en accéléré tous les événements des dernières vingt-quatre heures. Se pouvait-il qu'elle ait échappé à la mort de justesse ? Si Élie était le tueur, pourquoi l'avoir épargnée ? Alors que Charlie la conduisait à l'intérieur du fourgon, elle aperçut le jeune homme, les menottes aux poignets. Son visage blanc n'exprimait plus aucune émotion, il avait l'air de s'être vidé de sa substance, comme un meurtrier prêt à passer aux aveux. L'espace d'une seconde, Nina l'imagina penché au-dessus du corps de l'inconnue, raclant son dos au ciseau, faisant jaillir le sang sur ses mains. Et elle se sentit profondément triste.

La douleur n'avait pas quitté Élie depuis leur départ du Vercors. Le flic de Grenoble voulait le transférer avec ses affaires de montagne, histoire qu'il marine dans sa crasse, mais Nina avait insisté pour qu'on le laisse rentrer se changer chez lui – sous surveillance. Il avait récupéré quelques vêtements et un tube d'antiépileptiques. Dans la voiture qui le conduisait vers l'hôtel de police, il s'était penché pour apercevoir la silhouette massive des falaises s'éloigner dans la pénombre et son cœur s'était serré. Que s'était-il réellement passé dans la montagne ? Les flics le suspectaient du meurtre de la fille, mais aussi de celui de Piotr. Ils avaient forcément découvert quelque chose pour l'embarquer comme ça. Pourtant il n'y était pour rien... en tout cas il ne s'en souvenait pas.

Depuis son cauchemar et le réveil dans la neige, Élie ne se fiait plus à ses souvenirs. Il vivait dans un état de conscience altéré et les absences causées par son épilepsie cérébrale se multipliaient. D'ailleurs, la douleur ne partait pas, en dépit de la dose massive de codéine qu'il s'était envoyée. Il avait l'impression que la balle bougeait à l'intérieur de son crâne, comme si tout son corps luttait pour l'expulser.

Il frotta sa cicatrice machinalement et Nina le fixa avec des yeux ronds. Il ne savait pas quoi penser de cette fille. Elle lui avait paru froide au début, mais il avait aussi entendu la détresse qui traçait son chemin à l'intérieur de son cœur et de son âme. C'était cette détresse encore qui l'avait réchauffé pendant la nuit passée au fond du trou. *Tu ne peux pas faire confiance aux flics. Ils sont tous taillés dans le même bois. Un bois dur comme le vieux chêne. Un bois froid aussi sur lequel on s'accroche la peau des doigts et de tout le reste. Elle se jouera de toi, elle te dépècera comme un vautour sur une carcasse.* Sa voix intérieure n'aimait pas Nina, pourtant elle était aussi la

déesse mythologique de ses rêves, celle qui parcourait les étoiles sur son char de feu, illuminant son abîme de la couleur de l'espoir.

Une fois à l'hôtel de police, on avait pris ses empreintes, on l'avait photographié, d'autres flics lui avaient fait signer des papiers avant de lui stipuler sa mise en garde à vue. Ils l'avaient alors conduit dans une pièce borgne avec seulement deux chaises et une tablette en bois. Une caméra fixée à un angle clignotait en permanence, prouvant qu'on le filmait. Il avait attendu longtemps, bien deux heures avant que le flic qui l'avait arrêté ne vienne lui poser des questions. Où était-il le jour du meurtre de la fille ? Dans la montagne à la recherche d'un loup. Sans témoins, sans preuve, sans alibi. Où était-il le soir de la mort de Piotr ? Dans la montagne avec sa partenaire. Était-il sorti pendant la nuit ? Non. Il lui avait montré un sac avec un outil en lui annonçant que c'était l'arme du crime, que le sang avait parlé et que cet outil se trouvait sur son terrain, soigneusement dissimulé.

Élie n'avait rien répondu. Il était resté hébété, à juste titre. D'abord parce qu'il avait déjà vu cette lame courbe et large dans son cauchemar. Ensuite, parce qu'il prenait conscience que l'expédition montée par Nina n'était qu'une diversion pour le piéger. Depuis le début, la déesse le trompait. Son silence fut capté par l'œil avide de la caméra et l'instinct du flic qui lui souriait à pleines dents. Il le croyait coupable, les derniers doutes s'étaient envolés, il ne ressortirait jamais d'ici.

Et puis le flic était parti, laissant la place à Nina. Sans sa combinaison et son bonnet, il fut encore plus frappé par son visage. Elle était d'une beauté parfaite. Dans d'autres lieux, un autre temps, il aurait pu l'aimer. Mais dans cette vie, elle était là pour le trahir et l'entraîner au-delà du fleuve Léthé dans les feux éternels des Enfers. Elle lui posa les mêmes questions et obtint les mêmes réponses. Elle suggéra qu'il avait très bien pu sortir se débarrasser de Piotr pendant la première nuit passée au refuge. Que ce petit jeu de piste avait pu être une simple mise en scène visant à l'aiguiller sur une fausse piste tout en se dédouanant par la même occasion. Élie ne sut pas quoi dire. Il aurait pu, oui, il avait les jambes pour le faire et la connaissance du terrain. Après tout, ce scialet n'était pas une découverte pour les gars de la région. Voyant qu'il ne contestait rien, elle avait concentré ses questions sur le ciseau à bois. Que faisait-il dans cette vieille étable ? Là-dessus, Élie avait un avis tranché : il n'était jamais allé dans cette ruine depuis son installation à Rousset et il

n'avait aucune idée de la manière dont cet objet avait pu se retrouver là. Son instinct de survie l'obligea à omettre de lui raconter la crise de somnambulisme et le rêve sanglant qui allait avec. Après tout, ce n'était qu'un rêve. À un moment, Nina s'était positionnée de manière que la caméra filme son dos et elle s'était penchée vers son visage. Elle lui avait chuchoté tout bas qu'elle ne pourrait rien pour lui s'il se prostrait dans le silence et refusait de coopérer. Que sa seule chance était de dire la vérité et de la lui dire maintenant. *Alètheia*... la vérité... Ce mot s'envola dans son crâne et fit écho quelque part au fond des abysses de sa mémoire. À cet instant il aurait voulu lui crier toute la vérité, mais il était incapable de la connaître.

— Je comprends pas ce qu'on attend ! grogna Charlie en mordillant le bout de son stylo.

Collée à la fenêtre, Nina regardait les flocons se répandre sur le bitume du boulevard en vagues ininterrompues.

— Il ne lâchera rien parce qu'il est timbré ce mec. Tu veux que je te dise un truc ? J'ai l'impression que lui-même ne sait pas s'il les a tués. Il est sûrement complètement schizo.

— Pourquoi est-ce qu'il m'aurait baladée comme ça dans la montagne alors ? répondit Nina en se retournant.

— Parce que t'es vernie. T'as eu la chance de tomber sur la bonne face, mais si ça se trouve, un jour plus tard, à cause de la lune ou de je ne sais quelle connerie, il t'aurait pendue à l'arbre comme un bout de viande.

Charlie avait raison. Elle avait beau essayer de recoller les morceaux, toutes les pièces du puzzle menaient vers Élie Martins et son passé brisé au 9 mm.

— Et puis franchement... Le gars se balade toute l'année dans la zone, il en connaît le moindre recoin et on retrouve l'arme du crime planquée dans sa grange... Même Kauffman avait l'air d'y croire et pourtant il l'aime bien. Pour moi c'est plié.

— Ça serait mieux si on avait ses aveux.

— Des aveux, des aveux... Tu sais bien qu'on n'en a pas tout le temps. Le mec ne dit rien, il ne se défend pas.

— Il a quand même juré qu'il n'avait jamais vu l'arme.

— Encore heureux ! Autant se mettre les menottes tout de suite sinon. J'ai compris pas pourquoi tu doutes. La GAV se termine dans dix heures. Le proc est déjà OK pour la détention provisoire le temps de récupérer le corps

de ce pauvre type dans son trou et de voir ce que ça donne. Y a rien à ajouter, si ?

Nina hocha la tête pour confirmer. Non, il n'y avait effectivement rien à ajouter. Élie était très certainement un putain d'assassin et son instinct de flic ne l'avait pas trompée. Pourtant une sensation désagréable d'inachèvement la prenait aux tripes. Elle refusait de mettre ça sur le compte de cette nuit passée avec un cadavre au fond du gouffre. Sans Élie, elle ne serait peut-être jamais sortie de là et son corps croupirait à côté de celui du berger. Mais c'était sans doute exactement ce qu'il désirait : la placer de son côté, s'en faire une alliée. Ou alors il y avait autre chose qu'elle ne comprenait pas encore.

— Et ta jambe, ça va ?

— Ouais...

Le médecin l'avait auscultée de retour à Grenoble. Pas de fracture sur les radios, elle s'en tirait avec une grosse contusion et un bleu mémorable qui n'en finissait pas de s'étendre. Pas vraiment le moment de se mettre en bikini à la plage, de toute façon ce n'était pas dans ses plans à court terme.

— Bon ça fait une heure qu'il gamberge, je retourne le cuisiner.

Elle le regarda sortir du bureau. Les images de son périple montagnard ne cessaient de défiler dans son esprit. *Est-ce que vous pensez qu'on est libre ou que tout est écrit pour nous ?* Les mots d'Élie prirent la forme d'une pièce de puzzle qu'elle avait le sentiment de ne pas savoir où insérer. Il y eut une vibration dans sa poche et elle décrocha son téléphone pour entendre une voix grave lui gronder à l'oreille.

— Mellinsky, c'est vous ?

— Qui est-ce ?

— Éric Toscani, vous me remettez ? Vous êtes venue me faire chier dans mon chalet y a deux jours. Et vous avez laissé un message sur mon répondeur ce matin.

— Oui, excusez-moi commandant... J'ai la tête dans le guidon.

— Ouais... ça ne m'étonne pas. Bon... vous m'avez demandé de vous donner l'identité et l'adresse initiale de Martins avant qu'il se fasse plomber la tronche. Vous savez que tout est dans le dossier que je vous ai filé...

— Je sais oui... mais je n'ai pas accès au dossier dans l'immédiat. Disons qu'il y a eu du mouvement.

— Vous avez du nouveau ? Faut me tenir au courant hein.

— Pour l’instant je ne peux rien vous dire... Martins est en GAV...

Elle entendit la respiration rauque de l’Ours avant qu’il reprenne.

— OK, filez-moi votre mail, je vais vous envoyer ce que j’ai. Je vous ai expliqué que Martins était un enfant adopté non ?

— Exact. Et où habitait-il ?

— Chichilianne, ça vous dit quelque chose ?

— Oui... c’est un petit village, ça. Pas très loin de chez vous...

— C’est ça. Vous croyez que j’ai acheté cette maison par hasard, lieutenant ? Cette affaire, je vous l’ai dit, c’était plus que du boulot. J’y ai consacré dix ans de ma vie. Alors, si vous voulez visiter le manoir Saint-André, retrouvez-moi là-bas cet après-midi, les coordonnées GPS sont dans le mail.

Et il raccrocha en la laissant seule face à son bureau. Charlie continuait l’interrogatoire et, dans quelques heures, Élie Martins serait déféré devant un juge pour que sa détention provisoire lui soit notifiée. Elle aurait dû consacrer le temps restant à aider son coéquipier en rédigeant la procédure. Pourtant elle s’apprêtait à prendre sa voiture pour se lancer sur les traces d’un fantôme. *Et merde !* se dit-elle en attrapant sa parka pour quitter l’hôtel de police. Non, Nina voulait croire qu’Élie avait une chance que son destin ne soit pas gravé dans la pierre. Il allait très probablement se retrouver en détention, mais ça ne changeait rien à l’énigme de ces corps abandonnés dans la neige. La vérité, c’était tout ce qui importait et elle se chargerait de la faire émerger quoi qu’il en coûte.

Réda était monté sur le vallon surplombant le hameau de La Britière. Depuis l'endroit où il se situait, il aurait pu apercevoir la chapelle consacrée à Notre-Dame-de-la-Salette et une volée de toits en ardoises recouverts de neige. Mais Réda avait les yeux fixés sur la lisière des bois tapissant les Rancs des Pourêts jusqu'à rejoindre les hauts plateaux. Il savait que, quelque part dans cette direction, les gendarmes se chargeaient de récupérer le corps de Piotr. Ce gamin, Réda l'avait vu débarquer dans la montagne sans diplômes ni argent, avec uniquement l'espoir de trouver une famille d'âme. Et il en avait trouvé une belle avec le vieux Jacques. Sa rencontre avec le berger avait transformé Piotr au point de lui faire oublier ses démons. Combien de soirées avaient-ils passées ensemble à l'écouter chanter lorsqu'il prenait son violon ? Et il était doué le bougre, sacrément doué même, au point qu'on le suspectait d'avoir fait le conservatoire dans ce pays qu'il avait fui. Jamais il ne parlait de son enfance ni des blessures sur son corps. La montagne lui avait offert ce qu'il souhaitait : l'oubli.

Réda ramassa quelques pierres et les traîna dans la pente jusqu'à un antique hêtre dont la silhouette décharnée se dressait seule au milieu du champ. C'est ici qu'il avait vu Piotr pour la première fois, alors qu'il rassemblait le troupeau pour traverser les bois. Jacques aimait la lumière du coin et ne manquait jamais une occasion de partager sa passion. Jour vert, pointe de bise, petit vent glacé donc neige franche, nuages noirs du nord annonçant un gros temps... C'est à cet endroit que l'Ukrainien avait appris les signes et les codes avec son vieux maître. Bientôt il aurait su lire les pentes et les crêtes comme les lignes d'une phrase, et la montagne serait devenue le livre de sa vie. Mais cette vie, quelqu'un la lui avait volée et visiblement en le charcutant méchamment au passage. Réda s'accroupit au pied du hêtre et commença à empiler les pierres. Le tas prit rapidement forme

et il s'éloigna un peu pour le regarder. Ce cairn serait la tombe mystique de Piotr, c'est ici que son âme pourrait venir se reposer si, comme Réda le craignait, elle errait encore sur les plateaux. À la différence de la femme pendue dans l'arbre, il connaissait bien Piotr et pouvait prononcer les mots qui apaiseraient son âme. Il avait déjà brûlé l'encens, tracé quelques signes sur une feuille qu'il avait roulée en boule dans un sachet et enfouie dans la terre. Il avait effectué les rites et les prières pour accompagner son ami dans sa nouvelle vie. Le cairn était parfait. Pas trop grand pour éviter que les paysans ne le détruisent, pas trop petit pour ne pas se perdre dans la boue lorsque le temps s'adoucirait. Les ramures du hêtre le protégeraient et empêcheraient les esprits néfastes de l'approcher en les prenant à leurs branches griffues.

Alors l'image de Piotr commença à disparaître de ses pensées et Réda se dressa pour observer la forêt. Jacques manquait à l'appel depuis deux jours. Réda s'était rendu au refuge et l'avait trouvé vide de ses occupants, le poêle éteint et les lits défaits. Jacques connaissait les plateaux comme sa poche. Les vallons, les cols, les crêtes et les pistes les plus isolées n'avaient aucun secret pour lui. C'était son héritage familial et, malgré sa cécité, il était le plus doué des bergers et également le plus sage. Après la découverte du corps de Piotr, tout le monde pensait que lui aussi devait être quelque part au fond d'un gouffre. On le retrouverait au printemps, si on avait de la chance et que le hasard faisait son affaire. Pourtant Réda n'y croyait pas. Il ne pouvait pas vraiment l'expliquer, mais quelque chose dans l'air disait le contraire. Jacques était là, toujours vivant. Son aura englobait encore la vallée dont il était devenu un élément inaltérable.

Une soudaine rafale de neige le força à baisser la tête. Le monde face à lui était un dégradé de blancs tombant en gros flocons et se perdant dans le gris à mesure que le regard portait. Tout au fond, le noir intense de la forêt fermait ce tableau hivernal. Le froid lui avait gelé les mains et il sentit qu'il était temps de retourner à la chaleur du foyer. C'est alors qu'une masse sombre se détacha lentement de l'orée du bois. Quelque chose sortait, avançant péniblement dans la neige épaisse. Réda plissa les yeux, plaçant ses mains en couverture pour les protéger du vent, mais ce n'était qu'une ombre se faufilant sur le blanc immaculé du vallon. La silhouette s'immobilisa d'un coup et, même à cette distance, Réda eut l'impression qu'elle le fixait. Après

quelques secondes d'inertie où le silence sembla devenir plus profond que jamais, l'ombre retourna se mettre à l'abri dans la forêt. *Un loup ?!* se dit Réda. Était-ce vraiment un loup qu'il venait d'apercevoir ?

Une départementale enfouie sous la neige conduisait jusqu'au discret village de Chichilianne, endormi au pied du Mont-Aiguille dont la silhouette se détachait des falaises du Vercors. Il fallait ensuite rouler des kilomètres à travers une épaisse forêt dont les branches frottaient les capots puis éviter les nombreuses ornières pour trouver le chemin forestier correspondant aux coordonnées GPS transmises par l'Ours. Une vieille Volvo était garée à l'entrée de cette sente sauvage et Nina supposa qu'elle appartenait à Toscani. Elle ferma le Zip de sa parka, vérifia que son arme était bien à sa place et quitta sa voiture pour s'engager en boitillant dans la poudreuse, slalomant entre les sapins.

Au bout du chemin, se détachèrent progressivement la grille d'un parc, puis la silhouette massive d'un homme qui lui faisait signe de la main. Éric Toscani dressait son épaisse carcasse face à l'entrée de ce qui ressemblait à un manoir anglais. Un imposant corps de ferme à colombages grimpait sur deux étages, entouré de plusieurs dépendances disséminées en carré autour d'une cour. Deux immenses cheminées en briques rouges perçaient le tapis de neige accumulé sur le faîtage et une partie du bâtiment s'était effondrée, donnant à l'ensemble l'allure d'un cadavre croupissant. La plupart des constructions ayant perdu leur toiture, le gel grignotait les murs en d'épaisses fissures couvertes de lierre séché. Il se dégageait de ce lieu une atmosphère inquiétante et mystérieuse qui prenait aux tripes et donnait envie de déguerpir à toutes jambes.

- Bienvenue au manoir Richmond ! commenta Toscani en l'accueillant.
- Sympa. On dirait une maison hantée de film d'horreur.
- Ça pourrait bien être ça.

Et tandis qu'ils se faufilaient entre deux pans du grillage, Toscani lui expliqua comment il avait acheté sa ferme dans les environs pour pouvoir

venir régulièrement explorer cette ruine. C'est ici qu'Élie Martins – en réalité nommé Marcus Richmond – avait grandi après son arrivée en France. De ses parents adoptifs, il ne subsistait que le portrait dressé par les quelques amis les ayant connus avant leur tragique accident de voiture. C'était une famille anglaise, apparemment originaire de la région de Plymouth, ayant fait l'acquisition de ce domaine pour y prendre leur retraite après une longue carrière dans le milieu universitaire. Marcus devait avoir trois ans lorsque l'administration française avait validé la procédure d'adoption engagée auprès d'un orphelinat roumain. Les Richmond étaient donc des parents âgés et les témoignages parlaient aussi d'une grande culture et d'un sens de l'éducation un peu rigide à la façon dont les protestants peuvent parfois l'être. Mis à part ces informations, difficile de savoir quoi que ce soit sur les jeunes années de Marcus, d'autant plus que pour des raisons idéologiques, il n'avait été scolarisé dans aucune école de la région. Sa mère se chargeait de ses apprentissages en accord avec le rectorat.

Le 23 juillet 2002, une dépêche du quotidien local mentionnait un accident de la route sur la départementale 120. Les freins de l'antique Mercedes des Richmond auraient lâché, entraînant le véhicule dans une chute de plusieurs centaines de mètres. Marcus était alors âgé de tout juste quatorze ans et il avait échappé à la mort, car il se trouvait seul au domaine. Aucune mesure testamentaire n'avait été prise pour protéger leur fils adoptif qui s'était retrouvé ballotté jusqu'à sa majorité entre plusieurs foyers de l'Aide sociale à l'enfance avant de disparaître dans la nature. Jusqu'au soir de sa résurrection sur la table du légiste pour devenir le Miraculé du réveillon 2008 !

— Comment ça aucune trace ? Il était où entre 2002 et 2008 ? questionna Nina alors qu'ils pénétraient dans la cour du manoir.

— Dernière mention du jeune homme en janvier 2003 dans les archives du foyer des Grands-Champs, pas loin d'Albertville. Il aurait fait une tentative de fugue avortée. Mais après plus rien.

— Mais il a vécu comment pendant tout ce temps ?

— Comme des milliers de jeunes qui se barrent de chez eux, lieutenant. Il est sorti des radars et on n'a pas vraiment lutté pour le retrouver.

Ils se tenaient maintenant à l'entrée de la demeure principale. La porte était défoncée depuis longtemps et ne servait de toute façon à rien, vu qu'un pan de mur entier jonchait le sol pavé. Quelques tags et une montagne de canettes

de bière prouvaient le passage d'explorateurs urbains, et Toscani lui fit signe de prendre garde aux éclats de verre se dressant un peu partout sur leur chemin. À l'intérieur, régnait un capharnaüm indescriptible de débris, de meubles brisés en morceaux, de vieux objets tordus, étalés dans une eau croupissante, mais gelée. Il flottait une odeur de rance et de bois moisi qui prit Nina aux tripes.

— Ça n'a pas toujours été dans cet état, continua son guide. Après la mort des parents, la propriété est restée fermée presque dix ans sans trop de dégradations. Les murs tenaient bon, le toit aussi... Moi, j'y suis allé la première fois en 2009 quand j'ai commencé l'enquête. C'était quelque chose cette baraque... Vous sentez encore l'atmosphère, non ?

Et comment qu'elle la sentait ! Dans sa carrière de flic, particulièrement aux stup, elle s'était retrouvée de nombreuses fois dans des décharges, des squats, des ruines... Elle connaissait bien la sensation désagréable de progresser dans un cimetière de gravats. On avait l'impression qu'une vie subsistait encore, mais une vie inaccessible. Ici, ce n'étaient pas simplement les vieilles pierres qui criaient leur histoire, il y avait également comme une amertume malsaine qui mettait mal à l'aise.

— Je me souviens parfaitement de la première fois que je suis entré dans le manoir. J'ai tout de suite su que ce lieu me cachait quelque chose.

— Oui, je comprends, répondit-elle en observant le grand escalier en ruine qui devait mener à l'étage.

— C'est dangereux de monter là-haut. Vous voulez tenter le coup ? questionna Toscani.

— Il faut vraiment ? J'veux dire... qu'est-ce qu'on fout ici ?

L'Ours se retourna vers elle et la regarda avec un sourire carnassier avant de lui répondre :

— Si vous voulez le savoir, il va falloir me faire confiance et grimper...

Grimper le long de l'escalier fut un exercice moins périlleux qu'elle ne l'avait imaginé. La longue rampe en chêne tenait bon malgré la pourriture des marches et ils réussirent à se hisser sans trop de difficultés. Une fois à l'étage, ils se retrouvèrent dans un couloir jonché de débris de toutes sortes. De vieux vêtements déchirés, des livres, des vinyles brisés, des bouts de vaisselle, des cartons éventrés, toutes les affaires de la famille Richmond semblaient disséminées sur le sol sous une bonne couche de givre. En levant la tête, Nina aperçut le ciel par un des multiples trous rongéant la toiture dont la charpente était visible à travers les restes pourris d'un faux plafond. Des rayons de lumière découpaient la pénombre, ajoutant au lugubre de cette ruine aux allures de mausolée.

— Après ma retraite, j'ai décidé de venir explorer cet endroit régulièrement, marmonna l'Ours en poussant une ancienne valise qui lui barrait le chemin.

— Vous auriez été beaucoup mieux au soleil dans le Sud, non ?

Il eut un petit ricanement guttural avant de reprendre.

— Vous êtes jeune, lieutenant, vous ne savez pas ce que c'est que d'approcher de la sortie. J'ai bossé toute ma vie pour tenter de faire émerger la vérité du merdier alors cette affaire, comment vous dire ? Elle m'a retourné le bide. J'y pensais jour et nuit. Des putains d'insomnies à m'en tirer une balle dans le crâne... Venir ici ça me faisait du bien.

Toscani n'imaginait pas à quel point elle pouvait comprendre. La vérité, c'était tout ce qui importait au final. La vérité pour les autres et pour soi-même. La vérité pour effacer le visage des fantômes et apporter la lumière sans laquelle aucune vie ne pouvait se développer. Tous les deux, ils étaient faits du même bois, de la même chair de flic qui prenait le métier trop à cœur.

— Faites gaffe où vous mettez vos pieds et suivez-moi, dit-il sur un ton autoritaire.

Ils avancèrent le long d'un plancher dont il manquait la plupart des lattes pour rejoindre une porte presque défoncée, peut-être à la hache vu la forme des débris. C'était un petit bureau dont les murs étaient encore tapissés de bibliothèques où croupissaient quelques livres aux couvertures jaunies. Le sol empestait la décomposition et on y devinait les restes d'un épais kilim qui avait dû avoir son heure de gloire à une époque oubliée.

— C'est exactement ici que je l'ai trouvé, dit-il en pointant du doigt une des étagères. Ça remonte à cinq ans, j'avais déjà visité la maison de fond en comble et puis je suis tombé dessus par hasard.

— On parle de quoi là ? interrompit Nina qui commençait à en avoir marre des effets d'annonce de son guide.

Il fouilla dans la poche de sa parka et en sortit un livre épais à la couverture quasi illisible. On y distinguait vaguement une frise de motifs maritimes entrelacés ; le nom de l'éditeur et le titre de l'œuvre avaient disparu. Seules subsistaient quelques lettres désignant l'auteur : *HOMER*.

— C'est une ancienne édition anglaise de *L'Odyssée*, précisa l'Ours. Ça valait pas mal de thune... comme la plupart des bouquins qui devaient se trouver dans cette bibliothèque.

— Et ça peut avoir un rapport avec le mot laissé par le Philosophe sur le dos de ses victimes ? percuta instantanément Nina.

— Je n'en ai pas trouvé en tout cas. Par contre... j'ai découvert autre chose...

Il ouvrit le livre pour lui dévoiler l'intérieur. Quelqu'un avait méthodiquement découpé les pages au cutter formant un carré dans toute la profondeur du volume afin de le transformer en une cachette invisible.

— Et il y avait quoi à l'intérieur ? questionna Nina avec une pointe d'excitation.

— Voilà... vous aussi vous êtes harponnée par cette enquête, répondit-il amusé. Mais attendez de voir la suite.

Et il plongeait à nouveau la main dans sa poche pour en sortir une petite chaîne en métal argenté au bout de laquelle pendait une clé très étroite.

— Voilà ce qui se trouvait dans le livre.

— On dirait une clé de coffre...

— J'ai cherché partout dans la baraque, j'ai tout retourné sans succès. D'après un ami serrurier, ça pourrait correspondre à un coffret. En tout cas c'est un objet ancien, car la clé est ouvragée et elle a beaucoup de points de façonnage. Un modèle unique d'après lui.

— Un coffret... Il a pu être volé depuis le temps. J'imagine que la maison a été visitée des centaines de fois. Et quand bien même, en quoi ça nous avance ?

— Je n'en sais rien... Moi je ne suis qu'un vieux flic qui a foiré sa dernière enquête.

Et en lui disant ça, il lui colla la chaînette et la clé dans la paume de la main avec un geste un peu cérémonieux.

— Voilà lieutenant Mellinsky, maintenant c'est à vous de chercher les réponses. Moi je vais pouvoir essayer de retrouver le sommeil et de profiter tranquillement de ma retraite...

Et elle eut l'impression qu'en guise de transmission, c'était une malédiction qui pesait désormais sur ses épaules.

Il y avait des arbres à perte de vue et leurs feuillages s'embrasaient d'une couleur rouge sang qu'on ne connaissait nulle part ailleurs. Épinettes blanches et noires, sapins baumiers, pins gris, bouleaux à papier, peupliers faux-trembles, mélèzes laricins, saules, on ne comptait plus les essences que cette terre promise accueillait en son sein. Partout, la nature régnait en maître, et son cœur battait si fort qu'en posant son oreille sur l'humus, on pouvait entendre sa pulsation bienveillante. L'automne, tout particulièrement, emplissait cet univers végétal d'une magie qu'on croyait oubliée dans les limbes du monde moderne.

Chef Réda se trouvait au milieu d'une clairière, agenouillé dans l'herbe. Il était presque nu et des couleurs tracées en lignes et en points couvraient son corps. Son crâne rasé, intégralement peint en rouge vif, luisait sous le soleil. Il sentait la force brute de la forêt s'infiltrer dans sa peau et traverser les fibres de ses muscles pour rayonner jusqu'à son âme. Il devait avoir tout juste une vingtaine d'années et l'énergie bouillonnait en lui, éclairant ses angoisses, désintégrant ses peurs. L'esprit de la nature, la claire pensée, lui permettaient l'accès à toutes les connaissances, tous les savoirs, tous les possibles. En une seconde qui lui parut des heures, il était omniscient, un dieu microscopique capable d'embrasser d'un même regard passé, présent, futur. Le temps et l'espace n'existaient plus, il n'y avait que la respiration de l'univers et la lumière qu'il sentait sur sa peau aussi nettement qu'une caresse maternelle. *Réveille-toi*, murmura une voix lointaine. Il lutta pour rester dans sa clairière et ne pas perdre ce jeune homme plein d'espoir qu'il avait été, mais, déjà, son monde se décomposait et la forêt disparaissait par pans entiers.

Quand il n'y eut plus que le noir, Réda ouvrit les yeux. Il se trouvait dans son lit et la respiration saccadée de Mauricette le rappela à la réalité. Il prit

quelques minutes pour réfléchir à ce rêve qui lui avait fait tant de bien et pria pour retourner terminer la nuit dans son Québec onirique. C'est alors qu'il l'entendit... Une longue plainte qui montait des entrailles de la terre. Un hurlement primal qui lui dressa les poils des bras et le fit se lever d'un bond. *Le loup !* pensa-t-il en se rappelant la silhouette qu'il avait vue sortir de la lisière du bois. Il quitta son lit et descendit dans le salon, regardant par la fenêtre pour n'apercevoir qu'un monde d'obscurité sur lequel se répandaient d'innombrables points cotonneux. La neige n'en finissait pas de tomber et gommait le paysage chaque jour un peu plus. Le chant animal reprit, avec cette fois une touche mélancolique qui lui fit monter les larmes aux yeux. Ce loup ne pouvait pas être un hasard. Pas ici, pas cette nuit alors qu'il venait de retrouver en rêve les rites ancestraux qui avaient changé sa vie. Non, c'était autre chose, un message qui LUI était destiné. Un appel peut-être ?

Réda ne réfléchit pas plus. Il attrapa un jean dans le panier de linge sale, enfila son pull, sa parka de l'Office national, sa paire de bottes de neige et sortit dans les ténèbres. Il devait être 3 heures du matin et mis à part les loupiotes de l'église Saint-Agnan, le village était plongé dans l'obscurité la plus totale. Les flocons s'accumulaient sur sa capuche et une rafale de vent glacé le fit hésiter une seconde à rentrer retrouver son lit. Mais les hurlements reprirent et, cette fois, il réussit à les localiser. Cela venait des alpages au-dessus du village, dans le coin où il était allé se recueillir pour Piotr. L'idée de se rendre là-bas à cette heure de la nuit ne l'enchantait pas, mais il sentait que cet appel – car c'en était certainement un – ne lui laissait pas le choix.

Il mit presque trente minutes, en coupant à travers champs, pour rejoindre le vieux hêtre. La neige s'était infiltrée partout et trempait le tissu de ses vêtements, lui glaçant la peau. Alors qu'il approchait du sépulcre silencieux de son camarade, Réda crut apercevoir une ombre qui glissait sur la neige en direction de la forêt. Il stoppa sa course et, plantant ses jambes dans la poudreuse, hurla de toutes ses forces. Un son étrange sortit de sa gorge, la créature s'arrêta, tournant la tête dans sa direction avant de reprendre son chemin. C'était bien un loup, et un gros, il n'avait pas rêvé. La bête recroquevillait ses cuisses sur son ventre pour conserver un peu de chaleur dans cet abîme glacial. Elle disparut dans le noir de la forêt et Réda continua sa marche jusqu'au vieux tronc dont la silhouette se découpait sur la toile blanche du champ. Le cairn pointait fièrement vers le ciel, les pierres

n'avaient pas bougé et la neige échouait à conquérir cette citadelle protégée par les ramures du hêtre. Son regard se posa sur l'épais tapis formé aux abords de l'arbre et il remarqua qu'une masse sombre se détachait du blanc, grattant la neige pour se frayer un chemin vers lui. Alors seulement il reconnut la chevelure grisonnante et la veste en peau de lapin... Et il comprit pourquoi le loup l'avait appelé.

C'était une sphère en fer-blanc surplombée d'une tige se divisant en deux comme les dents d'une fourchette. La clé ne présentait ni marques ni signes distinctifs, mais il s'en dégagait quelque chose de désuet et archaïque. La chaîne qui la ceignait était suffisamment longue pour servir de collier et Nina s'interrogeait sur la personne qui avait pu la mettre autour de son cou.

— T'es avec moi ou pas ?

La voix de Charlie la sortit de ses pensées et elle rangea l'objet dans sa poche intérieure. Ils étaient tous les deux dans un couloir du CHU de Grenoble, aux urgences de l'hôpital Michallon. Un coup de téléphone matinal de l'adjudant Kauffman les avait prévenus que le dénommé Jacques Lavandier avait été retrouvé agonisant près du village de Saint-Agnan-en-Vercors. On l'avait rapatrié d'urgence à Grenoble étant donné la gravité de son état et il était depuis entre les mains des médecins. Des brancards disposés le long des murs du couloir attendaient qu'on vienne les prendre et quelques infirmières en blouse bleue papillonnaient de chambre en chambre alors que les deux flics piétinaient depuis une bonne heure.

— Oui je suis avec toi... Qu'est-ce que tu disais ?

— Est-ce que t'as eu le temps de lire le rapport d'autopsie du type avec lequel t'as passé ta nuit dans la montagne ?

— Bien sûr...

Difficile d'oublier l'inventaire barbare des sévices qu'avait dû endurer ce pauvre Piotr avant de rendre son dernier souffle. Le légiste avait dénombré vingt-sept incisions réalisées par une lame de couteau rien que sur son abdomen. Le mot « menteur » avait été buriné sur son dos avec le même type d'outil que pour l'inconnue de l'arbre et il y avait également des traces de

strangulation avec enfoncement partiel de la trachée ainsi que de multiples ecchymoses sur tous les membres.

— Alors t'en penses quoi ?

— Que c'est une vraie boucherie.

— Ouais... Mais je veux dire par rapport à Martins ?

— J'en sais rien. Le labo n'a trouvé aucune empreinte ni aucun ADN suspect sur le corps.

— Ça ne veut rien dire. Et puis vous avez contaminé la scène de crime de toute façon. C'est malin de sa part d'ailleurs... Imagine un peu s'il avait tout organisé d'avance. Il t'attire là-bas, t'oblige à passer la nuit avec lui à côté du corps, comme ça si on retrouve ses empreintes dessus, il pourra toujours se dédouaner.

— Sauf que je me suis plantée toute seule. On n'aurait jamais dû dormir là.

— Ouais, mais il t'a fait descendre au fond du trou, non ?

— C'est moi qui ai demandé.

— Forcément tu allais demander ! C'est un malin ce mec... Je ne pige pas pourquoi tu t'entêtes à le défendre.

— Je ne défends personne ! Je cherche juste la vérité.

— Et si elle était sous tes yeux ?

Nina sentit une pointe de colère dans le ton de son équipier. Après tout il avait peut-être raison. À quoi bon la clé et le coffret ? À quoi bon les ruines d'un passé oublié ? Son métier de flic lui avait démontré plus d'une fois que les solutions les plus simples étaient les meilleures. Élie Martins, l'homme aux 9 mm dans le crâne, avait perdu la raison en sombrant dans une folie meurtrière. *Alors pourquoi le mot « menteur » ?* suggéra sa voix intérieure. Le monde et les hommes l'avaient trahi ? Ou bien il se considérait comme un menteur lui-même. Aucune de ces hypothèses ne la satisfaisait.

Une porte s'ouvrit au fond du couloir et ils virent approcher un médecin en blouse blanche qui les salua de la main.

— C'est vous qui attendez pour M. Lavandier ?

Charlie confirma d'un signe de tête et, après avoir fait les présentations officielles, ils l'écoutèrent faire le résumé de la situation.

— Alors bon, pas très en forme M. Lavandier. On nous l'a déposé en hypothermie avec des engelures graves au niveau des mains. On a été obligés

de lui amputer trois doigts et il est probable qu'on ne sauvera pas les autres. Par contre c'est une vraie force de la nature, a priori on devrait le récupérer lorsqu'on le sortira du coma artificiel. Mais dans quel état ? Ça, c'est la loterie.

— On a une idée de ce qui lui est arrivé ?

— Au vu de son bilan, je dirais qu'il a passé plusieurs jours à l'extérieur, et avec le froid ça aurait dû lui être fatal. Sincèrement, je ne sais pas comment son cœur n'a pas lâché... ou ses poumons. Si j'étais croyant, je crierais au miracle.

Encore un ! pensa Nina en se remémorant l'histoire d'Élie Martins sous le scalpel du légiste.

— Mais il n'a rien dit ? Il n'a prononcé aucun mot ? questionna Charlie.

— Pas depuis qu'on s'occupe de lui aux urgences. Vous avez demandé aux gendarmes ?

— Oui, ils n'ont rien mentionné. D'après le rapport, il était inconscient lorsqu'ils l'ont pris en charge.

— Ça ne m'étonne pas.

Et ils n'apprirent rien de plus de cette visite. À leur retour dans la voiture, Charlie décréta qu'il était temps de statuer sur la garde à vue d'Élie Martins. Elle prenait fin dans la matinée et le procureur n'attendait qu'un appel pour l'envoyer derrière les barreaux en détention provisoire.

— Alors on fait quoi ? questionna Charlie tout en manœuvrant pour quitter le parking du CHU.

— Est-ce qu'on a le choix ?

Il sourit à Nina et posa affectueusement sa main sur son genou, comme s'ils étaient un couple officiel. Elle ne fit rien pour enlever cette main, bien au contraire, elle se sentit rassurée par ce contact inattendu. Finalement Charlie avait raison : elle n'était pas seule.

— Et on sait qui a trouvé le vieux ? demanda-t-elle en regardant la silhouette massive de l'hôpital disparaître sur le côté.

— Un mec de l'Office national des forêts, m'a dit Kauffman.

— Réda Bensaïd ? L'Indien ?

— Indien je ne sais pas... mais le nom je crois que c'est ça.

*La déesse m'accueillit favorablement,
et me prenant la main droite, elle me
parla ainsi : Jeune homme,
accompagné de conductrices
immortelles, toi que les coursiers
amènent dans ma demeure, réjouis-toi
car ce n'est pas un destin funeste qui
t'a poussé sur ce chemin si éloigné de
la route ordinaire des hommes, mais
bien la loi suprême et la justice.*

Tu vas crever... , dit la voix dans la tête d'Élie. Tu vas crever parce que tu es incapable de dire la vérité.

Une douleur insupportable lui percutait les tympans et il sentit la chaleur monter de son lobe frontal pour se répandre dans tout le cortex. Il était seul dans cette pièce sans fenêtre où les flics le laissaient végéter depuis des heures. Sa boîte de médocs se trouvait dans la poche de sa parka et, sans eux, la crise ne ferait qu'augmenter. Déjà la sueur commençait à imbiber sa chemise et il pouvait sentir un goût de fer lui titiller le palais. Son estomac se rétracta, provoquant un spasme qui lui fit régurgiter un jet de bile sur le tissu de son pantalon. *Aidez-moi !* Mais les mots ne franchirent pas le seuil de ses lèvres. Il sentait déjà ses doigts s'engourdir. En les passant sur son visage, il eut l'impression de toucher la face d'une statue de marbre. Son corps entier commençait à se figer à mesure que les muscles se contractaient. Dans moins d'une minute il tomberait au sol et serait pris d'une crise de tremblements. C'était comme si tout son être décidait de l'emprisonner en se transformant en une enveloppe de pierre.

Dans un ultime effort, Élie tenta de se lever de sa chaise mais il ne réussit qu'à s'écrouler sur le côté, sa tête heurtant violemment le carrelage. Il ne contrôlait plus aucun muscle, même ses cils s'étaient figés, l'obligeant à regarder les pieds de la table. Ses yeux commencèrent à le gratter et des larmes emplirent ses orbites, brouillant sa vision pour ne laisser qu'un flou étrange. Alors la lumière se coupa et il fut plongé dans les abysses, à peine conscient des tremblements qui forçaient sa tête à s'écraser davantage contre le sol. Puis la douleur se fit lointaine et il perçut le son de la pluie. Il était dans une casse – sa casse –, mais quelque chose avait changé. Il passa sa main sur son front et constata qu'il ne portait pas l'habituel sac en plastique de son calvaire. Non, cette fois c'était même lui qui tenait le pistolet dont le

canon s'était autrefois posé sur son crâne et lui avait injecté le poison qui le détruisait depuis douze ans. Autour de lui, un cortège de carcasses métalliques dressées comme des remparts. Au fond, il crut distinguer les montagnes et la silhouette du Mont-Aiguille perçant un ciel noir de cumulus. À quelques mètres se trouvaient cinq cadavres étendus sur le sol, le visage recouvert d'adhésif transparent déformant leurs traits pour ne laisser que des rictus monstrueux. Il compta quatre femmes et un homme. Quelqu'un se trouvait accroupi juste à ses pieds. L'homme portait une sorte de robe de chambre épaisse dont un pan ouvert laissait entrevoir un torse gris et velu. Il tenait un livre à la couverture faite d'un cuir rigide et pleurnichait en le serrant contre lui. Élie n'eut pas besoin de se rapprocher pour lire le titre car un mot se forma dans son esprit... *Parménide*...

Il y eut alors un bruit sourd dans son dos et il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Une présence se tenait à ses côtés, posant sa main sur la sienne, collant son corps à son dos. Il essaya de se retourner pour la voir mais ses yeux n'accrochèrent que le vide. Pourtant, la pression de ce corps invisible lui procurait une chaleur apaisante et il eut l'impression de retrouver une partie de sa vitalité, de combler un vide millénaire qu'il ne soupçonnait pas. L'essence augmenta son emprise et il se sentit bouger selon ses désirs. Sa volonté se confondait avec la sienne et il braqua le pistolet sur le front de l'homme au livre. Une décharge de haine contre cet inconnu le fit cracher un gros mollard sur la face déformée qui lui servait de visage et il pressa lentement la détente. La balle quitta le canon pour exploser à la surface du crâne emportant avec elle une partie de la tête qui s'ouvrit comme un fruit mûr. Il pouvait voir le sang couler de la plaie béante et des parcelles de cervelet éclabousser la couverture du livre, tachant le cuir en une multitude d'auréoles sombres. La présence lui injecta alors une dose de chaleur qui le fit frissonner de plaisir au point de le faire pleurer. Son esprit refusait de voir qu'il venait d'abattre un homme sans défense, il avait au contraire la sensation d'un travail accompli, un travail primordial. C'est alors qu'il remarqua que les cinq autres cadavres s'étaient levés pour se placer en demi-cercle autour du corps de l'homme. Cet étrange public le fixait avec sa multitude d'yeux déformés par le plastique et leurs corps ondulaient dans des angles dérangeants et contre-nature. Il fut secoué d'une violente palpitation et la présence le quitta soudainement pour laisser un vide béant par lequel

s'engouffra une vague de dégoût glacial. Il était toujours dans la casse mais les corps de ses victimes avaient disparu pour le laisser seul au milieu des épaves en acier. Les rayons de la lune découpèrent des ombres mornes qui le remplirent d'une mélancolie si forte qu'il posa le canon de l'arme sur sa propre tempe et, sans même une seconde d'hésitation, mit fin à cette vie incomplète en pressant la détente. Alors que la balle défonçait son crâne, il pensa une dernière fois au mot aperçu sur le livre... *Parménide*.

Depuis la découverte du vieux Jacques agonisant au pied de son cairn, Réda se sentait investi d'une mission. Il avait récité les prières, accompli les rituels et le loup était venu le chercher. Ça paraissait complètement dingue, mais il se pouvait que toute sa vie l'ait mené à vivre ces événements. Il se souvenait très bien des paroles que le chaman mohawk avait prononcées le jour de son départ de la communauté : *Accroche-toi à ce qui est bon, même si c'est une poignée de terre. Accroche-toi à ce que tu crois, même si c'est un arbre solitaire. Accroche-toi à ce que tu sens, même si tu dois partir loin d'ici...* Et Réda sentait aveuglément qu'il avait un rôle à jouer dans le drame en train de se nouer au cœur de ses montagnes.

Sur le chemin entre Saint-Agnan et le poste de gendarmerie, Jacques avait déliré à voix haute. « Le diable indigo, *je l'ai vu*, c'est lui qui a pris Piotr... » Cette phrase étrange, il l'avait répétée une bonne dizaine de fois allant jusqu'à hurler comme si la menace était toute proche. Alors Réda l'avait calmé du mieux possible, caressant son front brûlé par la neige, serrant son vieux corps contre le sien pour lui donner de la chaleur. Et dans les moments d'apaisement, Jacques s'était mis à réciter une litanie de mots. Des noms de chemins, de bois, de cols, de sentes, tous les hauts plateaux prenaient vie dans la bouche du berger. Enfin pas tous, en l'écoutant on entendait des doublons, des redites... Son étrange symphonie semblait avoir un refrain entêtant qu'il ne cessait de chuchoter. Sans savoir pourquoi, Réda avait noté ces noms sur un papier, comme les paroles d'un oracle lâché aux vents, dénué de sens avant de prendre sa signification réelle. Il avait abandonné son compagnon entre les mains des gendarmes et ça lui avait fendu le cœur de le voir empaqueté sur un brancard, prêt à partir pour la ville, lui qui n'avait connu que les pentes raides de sa montagne. On le guérirait sans doute, mais Réda était persuadé que Jacques lui avait transmis quelque chose de précieux. Il

avait donné toutes ses forces, peut-être ses dernières pour livrer ce testament avant de plonger dans le silence. Alors de retour chez lui, Réda avait observé la longue liste des noms et sorti toutes les cartes qu'il avait.

Tête de la Graille, Trou du Diable, Jasse de Peyre Rouge, roc Mazilier, pas de la Selle, rocher de Chamoux, Bois menu, col de l'Aupet, Chasel... Une fois remis dans l'ordre, les mots prirent un sens caché et Réda comprit qu'il s'agissait d'un itinéraire. Jacques lui avait donné une piste à suivre. Était-ce l'endroit où il avait rencontré son diable indigo ? Difficile à croire, car ce chemin traversait le massif pour descendre dans la vallée en contrebas jusqu'au pied du Mont-Aiguille, inaccessible depuis le début de l'hiver à cause de la neige. Alors quoi ? Le vieux berger était un enfant de la montagne, il avait été élevé la tête proche des étoiles et les pieds fermement ancrés dans la terre du Vercors et qu'il soit aveugle n'y changeait rien : ses mots avaient un sens et Réda était bien déterminé à en percer le mystère. Impossible de se rendre sur place à cause de la tempête, mais, en traçant l'itinéraire sur sa carte, il décida de prendre sa voiture pour atteindre son point le plus extrême. Pour cela, il fallait suivre la route de Saint-Michel-les-Portes, contourner tout le massif et rejoindre le lieu-dit la Richardière où un ultime parking offrait au randonneur un stationnement avant d'entamer l'ascension. Le trajet lui demanda deux bonnes heures et il ne croisa que quelques rares voitures luttant contre le vent et les congères qui s'accumulaient dangereusement.

Le parking n'était rien d'autre qu'un petit espace réservé entre les chênes et les épicéas aux branches encombrées de neige. Il n'y avait aucune voiture stationnée et aucun signe de vie aux alentours si bien que Réda commença à douter de cette expédition. Il se trouvait tout au bout du chemin mentionné par Jacques et c'était l'unique endroit auquel il pouvait accéder sans se risquer sur les sentiers, ce qu'il refusait de faire seul. Il gara son véhicule dans un coin abrité et prit son thermos de café pour verser le fond dans sa tasse qu'il décida de boire à l'extérieur. Le liquide était tiède, mais le froid tellement piquant qu'il se dégageait un épais nuage de vapeur alors qu'il scrutait les alentours. Son regard fut attiré par un sac en plastique noir abandonné sur le bord d'un talus. D'après la neige qui le recouvrait à moitié, il devait être là depuis une journée ou deux, pas plus. Réda s'approcha lentement des abords du parking, il pouvait voir le labyrinthe de troncs blancs

grimper vers les sommets à perte de vue. C'est alors qu'au bout du terre-plein, il aperçut des traces de pneu avançant dans la forêt pour se perdre dans un creux. Il posa sa tasse au sol et une soudaine angoisse lui dicta de faire demi-tour. Personne ne savait qu'il était là, s'il disparaissait, on ne le retrouverait jamais. Mais le visage brûlé du vieux Jacques lui emplit les yeux et il se rappela le loup et les paroles du chaman... *Accroche-toi à ce que tu sens...* C'est ce qu'il fit en s'engouffrant entre les sapins pour rejoindre le sommet d'un petit talus encaissé dans lequel se trouvait une camionnette blanche recouverte de neige...

Le périmètre du parking était entouré de rubalise et la zone grouillait de gendarmes lorsque Nina réussit enfin à atteindre la Richardière. Le véhicule suspect, une Renault Kangoo de couleur blanche, se trouvait dissimulé dans un bois et l'adjudant Kauffman lui avait déjà communiqué le résultat des recherches sur l'immatriculation. Il s'agissait d'une voiture de location signalée volée par une grande surface de la banlieue lyonnaise une semaine plus tôt et abandonnée dans ce trou perdu, visiblement depuis plusieurs jours. Lorsqu'elle avait demandé comment ils étaient tombés dessus et que Kauffman lui avait balancé le nom de Réda Bensaïd, son radar à embrouilles s'était immédiatement enclenché. Elle se tenait maintenant les bottes plantées dans la poudreuse, à se tracer un chemin jusqu'au talus permettant d'accéder dans le bois. L'adjudant avait les traits tirés et la mine sombre d'un type en manque de sommeil. Il faisait signe à ses hommes de fouiller les alentours quand elle vint le rejoindre pour le saluer.

— Alors ? Vous avez trouvé quelque chose ?

— Il vaut mieux que vous voyiez par vous-même..., répondit-il en pointant son doigt vers la zone où se trouvait le véhicule.

— Et le gars de l'Office des forêts... Réda Bensaïd... Il est ici ?

— Non, il est rentré chez lui. On lui doit une fière chandelle. Fallait la trouver cette voiture.

— Justement, j'allais vous demander comment il avait pu faire. Ce n'est pas tout près de chez lui...

— D'après ce qu'il nous a expliqué, c'est le vieux Jacques qui lui a donné l'info.

— Je croyais qu'il n'avait rien dit ?

— À nous il n’a rien dit, non. Comme c’est écrit dans le rapport, lieutenant.

Nina sentit le ton de l’adjudant se crispier. Il n’aimait pas trop qu’on remette en cause son travail.

— Il faudra que je le voie ce Bensaïd... Ça fait beaucoup de hasards.

— Vous savez où le trouver.

Sur ce, Kauffman la salua et prit la direction du parking pour rejoindre un de ses hommes qui lui faisait signe.

Nina observa la forêt dont les troncs innombrables grimpaient en pente douce vers les contreforts du Mont-Aiguille. Ici, l’impression était différente de ce qu’elle avait éprouvé sur les hauts plateaux. Elle se sentait oppressée, presque confinée malgré tout l’oxygène qui abreuvait ses poumons. C’était la présence de la montagne qui aspirait l’air, et les branches des sapins chargées jusqu’à la gueule de neige renforçaient ce sentiment d’écrasement. Elle inspira profondément et se dirigea vers le sommet de la butte où un technicien en surblouse blanche prenait des photos. Le serrurier avait ouvert les portes de la Kangoo et des hommes travaillaient dans le coffre. Elle descendit la pente en marchant dans les traces de ses collègues et vint rejoindre la petite bande qui s’occupait de faire les prélèvements sur les sièges avant.

— Vous avez trouvé quelque chose permettant d’identifier le conducteur ? demanda-t-elle en montrant sa carte de police.

— Rien du tout, répondit un technicien dont elle n’apercevait que les yeux sous ses lunettes de protection. Par contre vous devriez jeter un œil à l’arrière.

Nina hocha la tête et parcourut les quelques mètres qui la séparaient du coffre de l’utilitaire. Les deux portes étaient grandes ouvertes et donnaient sur un large espace vide hormis un sac-poubelle duquel un homme sortait précautionneusement un ensemble d’objets qu’il numérotait et rangeait dans des pochettes de scellés. Le reste de l’habitacle en plastique noir semblait vierge à l’exception d’un détail qui faisait toute la différence : une paire de menottes attachée à une longue chaîne elle-même fixée à la barre métallique de la structure.

— Putain ! lâcha Nina en comprenant que ce coffre avait dû servir de cachot.

Elle s'approcha des sacs de scellés et constata que plusieurs d'entre eux contenaient des vêtements : un sweat gris à capuche, un col roulé blanc, un survêtement, des sous-vêtements féminins, des chaussettes... Le technicien se tourna vers elle et lui montra un scellé rangé dans la pochette réservée aux documents. Il y avait un portefeuille en tissu et une carte d'identité qu'on avait isolés pour faciliter l'enquête. Nina passa une paire de gants et prit le sac pour étudier la carte sur laquelle le visage d'une femme aux longs cheveux blonds lui souriait avec un air triste. En l'espace d'une seconde, elle fut projetée au pied de l'arbre taillé et sentit le vent froid et les flocons lui brûler les yeux alors qu'elle tentait de reconnaître les traits de la carcasse pendue aux branches. C'était bien elle, impossible de se tromper... Isabelle Trémier. L'inconnue des hauts plateaux avait désormais un nom.

Un bruit de moteur perça le silence de la forêt et le bras d'une dépanneuse apparut au sommet de la butte. Dans quelques heures, la Kangoo quitterait ce parking paumé pour rejoindre le garage du labo. Elle serait désossée et la moindre parcelle analysée à la recherche d'empreintes génétiques. Nina avait du mal à se réjouir en pensant aux souffrances que cette femme avait dû endurer dans cette prison improvisée. C'était sans doute là qu'il l'avait obligée à se déshabiller avant de la conduire dans la montagne pour lui faire subir le pire des calvaires. Une sensation de dégoût commença à l'envahir et elle réussit à l'apaiser en se disant que les gars trouveraient forcément quelque chose. Quelle que soit l'identité du tueur, il venait de commettre sa première erreur...

Le visage légèrement ovale, la longue chevelure blonde et les yeux en amande d'Isabelle Trémier scintillaient sur l'écran d'ordinateur de Charlie. La photo avait fait le tour des services et en moins d'une heure on avait déjà une idée précise des circonstances de sa disparition. Âgée de trente-deux ans, elle était originaire de Vienne, une commune de l'Isère pas très éloignée de Lyon, et exerçait la profession d'infirmière dans un établissement privé. Son petit ami avait signalé son absence six jours plus tôt alors qu'elle n'était pas rentrée d'un footing matinal sur les berges du Rhône. Il y avait une enquête en cours pour « disparition inquiétante », mais les recherches n'avaient encore rien donné. Pourtant un témoignage de riverain faisait mention d'une « camionnette blanche » aperçue dans le secteur des berges la veille de la disparition alors qu'il promenait son chien à un horaire tardif.

— Il a dû préparer son coup depuis des mois, murmura Charlie en terminant de consulter un mail des collègues lyonnais.

Nina se tenait à son bureau, une sorte de vieille table qui avait dû servir à des générations de flics avant elle, vu la manière dont les pieds grinçaient chaque fois qu'elle s'appuyait sur le plateau. Elle y avait étalé toutes les photos prises à la Richardière, particulièrement celles des vêtements dont les prélèvements diraient bientôt s'ils avaient été portés par Isabelle Trémier.

— Ça matche parfaitement avec le vol de la Kangoo huit jours plus tôt.

Charlie quitta son écran des yeux et se leva pour aller se ravitailler en café – ça devait être sa dixième tasse de la matinée – avant de reprendre.

— Le mec pique la voiture et il se prend une journée pour l'équiper avec la chaîne et les menottes. La Kangoo est volée jeudi dans la journée, vendredi soir il est prêt et il va se poster sur les berges du Rhône, à l'endroit exact où il sait qu'Isabelle Trémier va faire son footing le lendemain matin.

— Ça suppose qu'il connaisse parfaitement son emploi du temps, réagit Nina sans le contredire.

— Oui... comme je le disais, c'est pas de l'improvisation. Le mec est déterminé, méticuleux, il ne laisse rien au hasard. Il se gare et passe la nuit dans sa voiture. Le samedi matin vers 7 h 30 la victime court le long de la berge, juste en contrebas de l'endroit où il se trouve. C'est là qu'il la chope et l'oblige à entrer dans le coffre.

— Il a fait comment ? Tu as vu le gabarit d'Isabelle Trémier, elle a certainement dû se débattre.

— Oui, mais le légiste a parlé d'ecchymoses un peu partout sur son corps. Ça veut dire qu'il a pu l'assommer ou la contraindre physiquement. On parle d'un type capable de traîner quelqu'un dans la montagne. C'est une force de la nature.

Nina eut un frisson en se rappelant la facilité avec laquelle Élie l'avait effectivement portée pour la sortir du scialet. S'il avait un petit gabarit, ses années de varappe sur les hauts plateaux l'avaient taillé dans le granite. « Une force de la nature », ça lui allait comme un gant.

— Donc, poursuivit Charlie, il quitte Vienne pour rejoindre le parking où on a retrouvé le véhicule. Vu la distance, ça lui prend quelques heures, on est samedi midi, y a personne dans le coin, c'est le début de l'avis de tempête, j'ai vérifié. Après l'avoir forcée à se déshabiller, c'est là que ça devient chaud pour lui.

Tout en buvant une gorgée de café, Charlie vint la rejoindre en récupérant une carte sur son bureau qu'il déplia en pointant une zone du doigt.

— Kauffman m'a fait un topo précis sur le coin. La Richardière c'est le point de départ des randos qui montent vers le Mont-Aiguille, mais pas seulement... Y a moyen de rejoindre l'arbre taillé en traversant par là (il posa son pouce sur une petite ligne rouge en pointillé lézardant entres les montagnes). Ici, c'est le col de l'Aupet permettant de récupérer le pas de la Selle et de tomber pile-poil dans la plaine où on a trouvé le corps ! Par contre y a six cents mètres de dénivelé avec une montée en lacets bien rude dans la forêt avant de se retrouver sur le pierrier. Personne n'emprunte ce chemin en hiver, il est fermé à cause des chutes de neige. D'après Kauffman, il faudrait une demi-journée à un montagnard bien entraîné pour atteindre l'arbre.

Nina le fixa avec de grands yeux étonnés.

— Mais comment il a pu faire ça avec Trémier ?

— Il l’a obligée à marcher... et il a dû la porter par moments. En tout cas, avec sa connaissance de la montagne, il a très bien pu arriver à l’arbre le samedi dans la nuit.

— Et le sang dans le bûcher de la Grande Cabane ?

— Il a dû la torturer là avant de retourner la pendre à l’arbre... Et quand est-ce qu’Élie Martins a découvert le corps ?

— Dimanche matin...

— Ça colle ! C’est forcément lui. On lui a demandé son emploi du temps des jours précédents pendant toute sa garde à vue et il n’a rien voulu dire. Le mec n’a aucun alibi et on découvre l’arme du crime chez lui... un cas d’école !

— OK... mais alors le mobile c’est quoi ?

— Le mobile ? Il n’a pas besoin de mobile. T’as vu ce mec ? Il est timbré.

— Mais tu as dit que ça ressemblait à un tueur organisé et méticuleux. Un coup pareil ça demande des semaines de préparation.

Charlie eut un sifflement d’exaspération en retournant à son bureau.

— Tu sais que des fois t’es énervante, Miss Sceptique.

Elle sourit intérieurement à cette réflexion. Combien de fois s’était-elle fait traiter de tête de mule par ses différents chefs de groupe ? Nina Mellinsky, la mule qui ne lâche rien – *même quand il s’agit d’enfoncer un collègue*, susurra la voix de sa culpabilité.

— Tu verras que dans moins d’une journée, ils trouveront l’ADN de Martins dans la voiture, et cette fois tu seras obligée de m’inviter à dîner pour te faire pardonner.

— On verra ça.

Elle rangea les photos dans son dossier en se disant que ce ne serait pas si mal d’en finir avec cette affaire et de prendre un peu de bon temps avec Charlie. Après tout elle l’avait bien mérité. Son portable vibra dans sa poche et elle aperçut un numéro de téléphone inconnu sur l’écran.

— Alors ça avance visiblement, lieutenant, grogna la voix de l’Ours à son oreille.

— On ne peut rien vous cacher, commandant, répondit Nina.

— Non effectivement. L'Ours est dans sa caverne, mais il continue de parler aux abeilles. Et les abeilles y en a plein dans votre service justement. Elles m'ont expliqué votre récente découverte... La victime s'appellerait donc Isabelle Trémier.

— C'est ça... mais c'est une information confidentielle. Il faudrait dire à vos abeilles de faire attention à leurs ailes.

— Ne vous occupez pas de ça. Isabelle Trémier, vous avez percuté ou pas ?

Nina fronça les sourcils et eut un moment de recul en se sentant prise en flagrant délit d'ignorance.

— De quoi vous me parlez, Toscani ?

— C'est pas bien de ne pas lire les petites lignes du contrat, lieutenant. Les seuls flics qui réussissent dans ce métier de con c'est les procéduriers.

— Épargnez-moi la leçon et crachez le morceau.

— Isabelle Trémier est dans le dossier que je vous ai remis sur Élie Martins... Je l'ai auditionnée il y a douze ans lorsqu'on l'a retrouvé dans sa casse.

— Mais c'est qui exactement ?

— Aujourd'hui je n'en sais rien, mais à l'époque c'était la seule personne qui a su me parler un peu d'Élie quand il s'appelait encore Marcus Richmond. Et pour cause, c'était sa petite amie...

La maison d'arrêt de Varcès se situait à proximité de Grenoble et regroupait une bonne partie des prévenus en détention provisoire. C'était une longue barre de béton décrépi construite en bas d'une colline boisée tristement célèbre pour avoir servi de surplomb à un sniper en 2008. L'homme avait abattu un détenu de cinq balles alors qu'il se trouvait dans la cour de promenade et on l'avait attrapé sur place, fusil de précision Remington en main et tenue de camouflage sur le dos. Malgré ses explications risibles – « J'étais allé cueillir des champignons » –, l'affaire s'était avérée être un épisode inédit de guerre des gangs. Nina se rappelait que Charlie lui avait raconté ça un soir d'été, alors qu'elle venait tout juste de débarquer de la capitale et qu'elle s'émerveillait encore devant le panorama des montagnes.

Chicago-sur-Isère n'était pas un mythe, elle allait apprendre à connaître les bandes des cités La Villeneuve et Fontaine et leurs affrontements à la kalachnikov, au calibre 11,43 mm et à la chevrotine pour la conquête du pactole, celui de la drogue. Aujourd'hui la colline était couverte de neige et le bloc de béton se perdait dans le paysage comme si la nature elle-même cherchait à l'effacer. Après le passage des différents niveaux de surveillance, on l'avait conduite dans une salle sans âme avec pour seul mobilier une table et deux chaises. Un gardien lui avait expliqué que les locaux habituellement utilisés pour les auditions étaient en rénovation à cause d'un incendie volontaire. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un centre de haute sécurité, il régnait entre les murs une ambiance explosive, car la plupart des « clients » se connaissaient au point de vouloir s'étriper sur place. Après dix minutes passées à fixer une brèche lézardant le long d'un mur en crépi, Nina entendit la lourde porte s'ouvrir. Élie Martins entra, en compagnie d'un surveillant qui

le conduisit à sa chaise avant de sortir. Il avait le visage fermé, les yeux vides et elle remarqua la rougeur extrême de sa cicatrice.

— Comment ça va ? demanda-t-elle d'une voix neutre.

Élie ne répondit pas, il observait la photo posée sur la table, bien proche de lui pour qu'il puisse distinguer tous les détails. C'était le visage d'Isabelle Trémier, mais pas celui de la femme pendue à l'arbre. Le cliché datait d'une dizaine d'années, elle devait avoir vingt ans. Elle avait les yeux sombres et d'épais sourcils incurvés. Sa bouche presque trop grosse pour l'ovale de son visage arborait une moue moqueuse lui donnant un air sensuel. Élie fixa longuement la photo sans réaction notable.

— Tu la reconnais ? lâcha Nina d'un ton plus sec.

Il leva la tête vers elle et planta son regard dans le sien.

— Non.

— Elle n'a pas tant changé que ça pourtant... Tu as dû voir son visage quand on l'a descendue...

— C'est la fille de l'arbre ?

— Oui... Sur cette photo elle était plus jeune, je me suis dit que ça te parlerait plus.

— Pourquoi ?

Élie avait répondu sans aucune hésitation. Se pouvait-il qu'il n'ait aucun souvenir d'Isabelle Trémier ? D'après ce que l'Ours lui avait expliqué, ils étaient très amoureux, avec des projets plein la tête dont celui de quitter la France pour s'installer aux États-Unis. Elle l'avait rencontré à une free party dans une friche industrielle des environs de Lyon. Elle savait qu'il traînait sans domicile fixe et l'avait plusieurs fois accueilli chez elle. Jusqu'à cette nuit où on l'avait retrouvé dans la casse. Trémier n'avait rien apporté de plus à l'enquête, mais leur relation semblait sincère et partagée. Tout ça avait donc disparu de son crâne ? Ou alors il jouait la comédie et c'était un putain d'acteur.

— Parce que c'était ta petite amie, il y a douze ans, juste avant la nuit où on t'a tiré dessus. Sa tête ne te dit *vraiment* rien ?

Il saisit la photo des deux mains pour la rapprocher de lui et une expression de profond désarroi traversa son visage.

— Vous ne comprenez pas...

Sa voix vibrait d'une émotion soudaine. Nina conserva le silence pour le laisser parler, elle savait qu'il ne fallait surtout pas interrompre un moment de sincérité.

— Quand je me suis réveillé à la clinique... je ne me souvenais de rien... Je ne savais plus qui étaient mes parents ni où j'habitais. Je ne savais même pas dans quel pays on était... Je n'avais rien à quoi me raccrocher. Alors je suis resté dans cette chambre et j'ai pleuré... J'ai pleuré pendant des jours, je ne savais pas quoi faire...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge et Nina sentit un malaise lui prendre les tripes. Elle le poussait dans ses retranchements, ça faisait partie du métier, mais Martins lui avait sauvé la vie dans la montagne. Ce conflit émotionnel lui rappelait celui qui l'avait conduite, des années auparavant, à dénoncer son partenaire... et ça faisait mal. Élie lâcha la photo et commença à gratter machinalement sa cicatrice avant de reprendre.

— Les médecins m'ont expliqué que mon amnésie serait définitive. D'habitude, ce genre de pathologie se guérit en travaillant à partir d'un élément fixe de son passé. Un frère, une sœur, un parent, quelqu'un qui vous sert de tuteur pour apprendre toutes les choses qui ont disparu de votre mémoire. Ça peut prendre des mois, des années, mais on finit par en savoir suffisamment pour reprendre le cours de sa vie... Dans mon cas il n'y avait personne ! Personne ne m'attendait à la sortie de la clinique... J'ai dû commencer une autre vie, un autre moi... Vous comprenez ce que ça signifie ?

Nina hocha la tête en silence. Elle aurait été bien incapable de dire quoi que ce soit de toute façon.

— C'est la montagne qui m'a sauvé... La montagne et les gens que j'y ai découverts. Je ne sais rien de ce qu'il y avait avant... Mais il y a ces rêves...

— Quels rêves ?

— Quand je fais une crise... je vois des images, des choses qui n'appartiennent pas à ma vie. Je pense que c'est tout ce qui me reste d'avant.

— Quel genre d'images exactement ?

Élie baissa les yeux sans répondre. Elle sentit qu'une vérité primordiale cherchait à tracer un chemin entre ses lèvres. Une vérité qu'il n'avait plus la force de retenir.

— Des images de mort... (Et il leva son regard sombre vers elle pour la fixer profondément.) C'est moi qui ai tué cette fille, j'en suis sûr. Elle et beaucoup d'autres si ces images sont justes. Et je ne vois pas comment j'aurais pu inventer une telle horreur...

L'air sembla se figer alors que Nina prenait conscience qu'elle venait d'obtenir des aveux. Charlie avait finalement raison, le coupable était sous son nez depuis le début.

— Tu serais prêt à ce que j'enregistre tout ça ?

Élie acquiesça et fouilla dans la poche de son pantalon.

— Je ne vous demande qu'une chose en échange. Pouvez-vous donner ça à Réda ?

Et il lui tendit une mèche de ses cheveux.

Nina n'arrivait pas à se rendormir. Elle pivota sur le côté, serrant son corps contre celui de Charlie pour que sa chaleur l'apaise. Le contact de sa peau la rassura et elle passa un bras autour de sa taille pour poser la main sur son torse. Il dormait profondément, elle pouvait sentir la lente et paisible pulsation de son cœur. Elle ferma les yeux et aperçut quelques taches blanches danser dans l'espace de ses paupières. Elle se rappelait cette nuit au refuge, emmitouflée dans ses sacs de couchage, serrant son arme contre elle. Avait-elle échappé à la mort ?

Charlie expira un long sifflement et lui caressa l'avant-bras dans son sommeil. En rentrant de la maison d'arrêt de Varcès, elle lui avait fait écouter l'enregistrement audio dans lequel Élie Martins s'accusait du meurtre d'Isabelle Trémier, mais aussi d'une demi-douzaine de victimes « inconnues » à laquelle le berger Piotr devait certainement appartenir. Elle avait cru que sa mâchoire allait se décrocher. Il lui avait sauté dans les bras en la félicitant. « T'as réussi ! T'es la meilleure ! » s'était-il enthousiasmé avant d'entamer avec elle la retranscription de l'audition. Deux heures plus tard, la signature de Martins siégeait au bas de quatre feuillets représentant des aveux sans aucune ambiguïté. Procédure carrée qu'ils avaient fait passer au juge, récoltant au passage un laconique « bon travail messieurs ». Elle avait ensuite envoyé les aveux par mail à Toscani pour le remercier de son aide et l'Ours l'avait rappelée dans la seconde. Il ne s'était pas trompé en lui transmettant l'affaire du Philosophe, car, pour lui, Nina venait de faire d'une pierre deux coups. Si Martins avait tué cette femme, il pouvait très bien être l'auteur des six meurtres précédents. Il se serait alors volontairement tiré une balle dans la tête pour en finir, mais malgré son amnésie, les démons de sa folie l'auraient rattrapé. Ça se tenait, même si pas mal de points restaient à élucider.

Ce jour de gloire s'était soldé par une invitation à dîner à la *Maison Aribert*, un excellent gastro que Charlie désirait absolument lui offrir. Une truite grise du Canada et deux bouteilles de Côtes-du-jura blanc plus tard, ils étaient rentrés chez elle pour se jeter sous les draps. Charlie s'était montré très doux et ils avaient fait l'amour plusieurs fois avant de sombrer dans le sommeil. Pourtant quelque chose empêchait Nina de dormir. Ce foutu instinct qui n'avait eu de cesse de lui mettre Élie Martins dans le collimateur luttait désormais pour lui dire qu'il manquait des pièces au puzzle.

Elle quitta son amant pour se tourner vers le bord du lit et récupérer le téléphone portable qui chargeait, posé sur une chaise. 6 h 32. Dans quelques minutes, ils devraient se lever pour entamer une nouvelle journée de cet interminable hiver. La tempête Coralie avait commencé à engloutir le département et la plupart des villages seraient bientôt difficiles d'accès. Nina pensa à tous ces gens qui habitaient dans les contreforts du Vercors et se préparaient à un isolement encore plus profond. Elle aurait adoré avoir leur goût pour la solitude, elle qui avait passé une partie de son existence à fuir le fantôme de sa culpabilité en quittant toutes ses attaches. Pourtant elle savait au fond d'elle que la vie ne valait pas d'être vécue sans être partagée. Qu'est-ce qui pouvait nous protéger de l'horreur du monde et des hommes si ce n'est l'amour ? Une soudaine chaleur lui parcourut le corps et la fit frissonner. Dans la matinée, ils clôtureraient l'enquête et elle tenterait d'oublier pour toujours le visage balafre d'Élie Martins et les yeux morts de ses victimes. Mais pour l'instant elle n'avait envie que d'une seule chose. Elle posa donc son téléphone sur le sol et se retourna vers Charlie pour l'embrasser dans le cou, repoussant l'hiver pour quelque temps encore.

C'était une boîte cubique en métal jauni par le temps. Les tranches étaient travaillées en motifs floraux dont les arabesques formaient une symétrie parfaite. La reproduction d'une peinture occupait tout le couvercle supérieur. Le labo de la police scientifique l'avait trouvée dans une cache située sous le siège conducteur. Quelqu'un s'était donné suffisamment de mal pour y souder un caisson métallique et y insérer le coffret. Nina consultait l'épais dossier des constatations suite au désossage de la Kangoo. En plus des vêtements – validés comme étant ceux d'Isabelle Trémier –, ils avaient retrouvé son ADN dans l'ensemble de l'habitacle et particulièrement sur les menottes où subsistaient encore des traces d'épiderme. Cela matchait parfaitement avec le rapport du légiste mentionnant des entailles au niveau des poignets et confirmait qu'elle avait dû se débattre un bon bout de temps. Pour ce qui était de l'avant du véhicule, des éléments nouveaux venaient perturber l'enquête. Il y avait d'abord l'absence d'empreintes, démontrant que la voiture avait été méticuleusement nettoyée. En brossant le tapis de sol, les techniciens avaient cependant mis en évidence deux échantillons exploitables. Le premier correspondait à des poils de lapin gris, l'autre était une trace d'ADN inconnu dans le dossier. Rien ne prouvait que ces reliquats n'étaient pas antérieurs au vol du véhicule. L'analyse des poils montrait la présence d'une substance synthétique à la racine – sans doute de la colle – et faisait pencher les experts pour un manteau, une veste ou une chapka en lapin. Pour ce qui était de l'ADN – un cheveu brun assez court –, aucune piste n'était exploitable.

Aucun prélèvement ne pointait directement vers Élie Martins, mais ça ne voulait rien dire. Il avait visiblement pris soin d'effacer ses traces. Pourtant Nina sentait le malaise qui l'avait empêchée de dormir s'affirmer. D'abord parce que ce profil de tueur méticuleux ne collait toujours pas avec la

personnalité d'Élie. D'ailleurs, comment expliquer qu'il prenne autant garde à masquer sa présence dans la Kangoo et qu'il abandonne négligemment l'arme du crime chez lui ? Ensuite parce qu'il y avait le coffret planqué sous le siège conducteur. La peinture sur le dessus représentait un paysage de campagne à l'automne. On y apercevait un chemin de terre, quelques arbres, dont les ramures montaient vers un ciel bleu. La partie droite figurait une rivière au bord de laquelle se trouvaient une église et les toits de quelques chaumières. En observant bien la route, on voyait un troupeau de moutons mené par un berger se diriger vers l'horizon. Cette scène pastorale dans des tonalités jaune, orange et vert d'eau dégageait une nostalgie dérangement. Il y avait sur le côté un petit rebord en acier dont les rivets laissaient entrevoir une serrure très fine. Nina quitta son bureau pour aller récupérer la chaîne qu'elle conservait dans la poche intérieure de sa parka. La clé remise par l'Ours semblait correspondre. Elle attrapa une paire de ciseaux et décacheta le sachet de scellés sous le regard étonné de Charlie.

— Qu'est-ce que tu fous ?

Elle ne prit pas le temps de répondre et inséra la clé dans la serrure, constatant qu'elle s'emboîtait parfaitement. Le mécanisme était tellement fragile qu'elle pivota la clé avec beaucoup de précaution. Il y eut un déclic subtil alors que le verrou s'enclenchait.

— Mais t'as eu cette clé où ? questionna Charlie avec de grands yeux étonnés.

— Dans les affaires du commandant Toscani... C'est lui qui me l'a donnée.

— Qu'est-ce que tu attends ! Ouvre !

Ils étaient comme deux gamins sur le point de gagner une chasse au trésor. Nina sentit ses doigts trembler tandis qu'elle saisissait les bords en fer pour faire coulisser le dossier du coffret. Il n'y avait presque rien à l'intérieur de la boîte. Rien, mis à part une photo en noir et blanc dont le papier était jauni par les années. Et sur ce cliché précieusement conservé, on apercevait deux enfants posant nus côte à côte sur une plage. Un garçon et une petite fille brune, ils devaient avoir dix ans. Quelqu'un avait griffonné leurs visages au crayon pour ne laisser que des corps, mais Nina reconnut néanmoins le garçon pour l'avoir vu plusieurs fois dans le dossier de Toscani : il s'agissait d'Élie Martins.

Le tunnel des Grands-Goulets était provisoirement fermé au public à cause d'une panne d'électricité empêchant le système d'aération d'évacuer les gaz d'échappement. Nina avait dû montrer sa carte de police pour qu'on lui ouvre les grilles et qu'elle puisse rejoindre la vallée. Désormais la tempête était bel et bien là, isolant ce coin du monde encore un peu plus. Chassée par le vent, la neige roulait en furie, rasant le sol et ne s'arrêtant que lorsqu'elle était retenue par quelque obstacle. Elle s'entassait partout avec une prodigieuse vitesse, s'accrochait aux surfaces pour les absorber dans la mer démontée de son écume glacée. Parfois, elle s'engouffrait dans le vide d'un col et grimpait vers le ciel en d'immenses tourbillons avant de se disperser à nouveau sur la montagne.

Nina conduisait au ralenti, évaluant chaque virage, négociant ses manœuvres. Elle mit presque une heure à rejoindre le village de Rousset et enjamba les scellés pour pénétrer dans la maison d'Élie Martins. La photo dans le coffret avait tout chamboulé. Une aura malsaine s'en dégageait, suggérant une histoire à laquelle personne n'avait encore pensé. Deux enfants nus au visage écorché... Cette image du passé évoquait des souffrances enfouies dans l'oubli et, au bout du chemin, la vérité sans laquelle Nina ne trouverait plus jamais le sommeil. Pourquoi Élie, si c'était bien lui, avait-il laissé cette photo dans la voiture ? Désirait-il justifier ses crimes ? Cette nouvelle pièce était-elle en rapport avec les messages inscrits sur le corps de ses victimes ? Depuis le début de l'affaire, Nina avait l'impression d'être baladée dans un jeu de piste macabre et les aveux d'Élie ne la satisfaisaient pas. Même Charlie commençait à douter que la vérité soit si évidente...

La maison était sombre et aussi froide qu'un caveau. Il y régnait une torpeur qui glaça le sang de Nina. Elle entreprit d'allumer toutes les lumières pour s'aider dans sa tâche. Elle était venue ici pour trouver un élément, quel

qu'il soit, lui permettant de raccrocher cette photo au destin d'Élie Martins. Les collègues avaient déjà tout retourné lors de la perquisition, mais ils ne cherchaient pas au bon endroit. Le sol du salon était recouvert de livres et d'objets provenant d'une bibliothèque dont on avait vidé les rayons. Nina fouilla les tiroirs d'un vieux secrétaire en bois – en vain –, avant de s'intéresser à une armoire remplie de vêtements d'hiver. La maison était grande et la tâche difficile, et Nina eut un rôle de découragement en apercevant une pile de cartons entassés dans un coffre. Elle avait quitté Grenoble sans vraiment réfléchir, animée par son désir de vérité, mais rien n'indiquait que sa mission se solde par un succès. Un fatras de documents administratifs se répandit sur le sol lorsqu'elle retourna le coffre et elle entreprit de les regrouper en petits tas, vérifiant que rien n'avait été dissimulé entre les pages.

Un bruit de moteur interrompit ses recherches et Nina alla se poster à la fenêtre. Quand la silhouette massive de Chef Réda apparut dans le jardin, elle le rejoignit à la porte d'entrée.

— Bonjour, j'ai bien eu votre message, dit le vieil Indien en lui tendant sa main immense.

— Merci d'être venu.

Elle lui fit signe de la suivre et ils s'installèrent dans le capharnaüm où Nina tentait désespérément de trouver la lumière. Après avoir échangé quelques minutes sur les conditions météorologiques et lui avoir expliqué qu'Élie était actuellement en détention provisoire, Nina décida d'entrer dans le vif du sujet.

— Comment vous avez su pour la voiture ? Je veux dire, comment vous vous êtes retrouvé à fouiller ce parking de l'autre côté de la montagne ? Vous avez trouvé quelque chose que j'ignore ?

Réda baissa le regard comme si cette question le gênait.

— C'est le vieux Jacques qui m'a mis sur la piste.

— Le berger ? Quel rapport avec la voiture ? Il avait vu quelque chose...

Et elle se pinça les lèvres en se souvenant que Jacques était aveugle.

— D'une certaine manière oui... Je pense qu'il a vu le tueur, enfin à sa façon... Il ne m'a pas tout raconté, mais d'après moi, il est parti dans la montagne pour le retrouver... Il l'appelait le Diable Indigo.

— Le « Diable Indigo » ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas... mais il m'a donné une liste de noms de lieux. Je pense que c'étaient différents endroits où il avait senti sa présence. Alors j'ai retracé moi-même un itinéraire... et j'en ai déduit qu'il partait forcément du parking où j'ai trouvé la voiture.

Nina hocha la tête, pas vraiment convaincue par ces explications, mais elle devinait au ton de Réda qu'il était sincère.

— Vous pensez que c'est lui ? questionna Réda d'une voix brusquement solennelle. Je veux dire... Vous pensez qu'Élie est le tueur ?

— Je pense qu'on ne connaît pas le passé de M. Martins. Ni de quoi il est capable réellement.

— Non, mais le Diable Indigo... vous pensez que c'est lui ?

— Qui d'autre ?

— Si c'était lui, Jacques l'aurait reconnu. Ils étaient amis tous les deux... depuis longtemps.

— Jacques est aveugle...

— Et vous croyez que ça l'empêche de voir ?

La question était posée si naturellement que Nina se sentit bête. Après tout, le vieil homme avait réussi à survivre dans la montagne alors qu'elle n'y serait certainement pas parvenue.

— Il y a des choses que nos yeux ne voient pas... c'est ce que je pense, dit Réda en frottant ses mains contre le tissu de son jean.

— C'est justement pour ça que je suis ici... Est-ce qu'Élie Martins vous a parlé de son passé ? Je veux dire avant l'accident ?

— Jamais. Il ne se souvenait de rien.

— Et vous n'avez rien remarqué ? Aucune allusion, aucune expression étrange ? Personne n'a jamais essayé d'entrer en contact avec lui ?

— Pas que je sache.

Elle hocha la tête en jetant un regard vers la pièce.

— C'est ça que vous cherchez dans cette maison ? questionna l'Indien.

— Oui... une lettre, une photo, n'importe quoi. Visiblement il n'avait pas d'ordinateur.

— Il détestait ça. Et le téléphone portable aussi. Il n'utilisait que les talkies des gardiens pour communiquer.

— Alors il ne reste que ses affaires personnelles.

— Vous voulez que je vous donne un coup de main ?

Nina hésita à accepter son aide, mais elle sentit qu'il valait mieux éviter de le mêler à l'enquête. Après tout, elle n'était peut-être pas au bout de ses surprises.

— Vous savez... Élie est mon ami. Je ne crois pas qu'il soit coupable.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça exactement ?

— La montagne... Elle n'aurait pas accepté de l'accueillir si c'était ce genre de monstre.

Elle fronça les sourcils en se demandant si ce vieil Algérien déguisé en Indien n'était pas aussi timbré que son camarade.

— Difficile d'expliquer ça à un juge, répondit-elle sans humour.

Réda hocha la tête et ferma un pan de sa parka en se dirigeant vers la porte.

— Oh ! attendez une seconde, dit-elle en le rejoignant. Martins m'a donné ça pour vous. Normalement je n'ai pas le droit de transmettre ce genre de chose, mais bon... disons que c'est un accord entre nous.

Elle ouvrit la main en dévoilant la mèche de cheveux bruns. Réda eut l'air étonné, mais prit son message sans hésiter.

— Alors il y a peut-être un espoir..., dit-il doucement en lui tournant le dos.

Elle pensa longtemps à ces mots en continuant à fouiller la maison.

Rien. Une journée entière perdue dans des recherches stériles. Nina sentait la rage monter en sortant de la maison pour rejoindre sa voiture. Non seulement elle revenait bredouille, mais étant donné l'heure et le ciel qui s'assombrissait, elle n'avait aucune chance de pouvoir quitter la vallée.

Une fois à l'extérieur, elle se fit aspirer par une force invisible. Le vent semblait l'attendre, il sifflait bruyamment, l'emportant vers le bout du jardin si bien qu'elle fut obligée de s'accrocher au muret. Le froid lui mordit immédiatement la main. L'air gelé entra dans ses poumons, lui donnant un sentiment d'exaltation avant de la contraindre à tousser. La tempête s'était encore intensifiée et l'idée de retourner dans la maison lui traversa l'esprit. Elle observa les murs en pierres grises et un frisson d'effroi lui parcourut le corps. Il fallait quitter ce lieu, trouver un abri pour passer la nuit. Les démons d'Élie Martins l'obsédaient au point qu'elle risquait de perdre pied. Une bonne soirée de repos, c'était ça qu'il lui fallait.

Après une lutte acharnée pour atteindre sa voiture, elle mit le contact et décida de rejoindre la petite station de ski du Col de Rousset. Elle avait toujours les clés de son studio et d'après ses souvenirs, il ne lui faudrait qu'une dizaine de minutes pour se rendre sur place. Elle en mit presque trente, tellement la nature se déchaînait. Plus rien ne distinguait la route du reste du paysage et le fossé bordant la départementale en lacets devint soudain beaucoup plus effrayant. Elle sentit l'espoir renaître quand elle aperçut la silhouette en béton de sa résidence à travers le voile blanc de la tempête. Elle décida de se garer au pied de l'immeuble pour ne pas avoir à parcourir la centaine de mètres qui le séparait du parking. Aucune lumière ne perçait dans la station, même le café-restaurant avait fermé sa devanture en baissant son rideau pour éviter que le vent ne fracasse les baies vitrées. Nina était visiblement seule dans ce fond de vallée et son téléphone portable

peina à capter le moindre réseau. Une soudaine angoisse lui serra les tripes alors qu'elle luttait pour ouvrir la porte de la résidence dont la serrure grippée lui résistait.

Une fois à l'intérieur, le vrombissement des rafales s'atténua et malgré l'obscurité qui régnait, elle se sentit rassurée d'avoir trouvé un refuge pour la nuit. En empruntant le grand escalier pour rejoindre son appartement, elle tenta d'appeler Charlie pour le prévenir de ce séjour imprévu en montagne, mais ne réussit qu'à enregistrer un message sur son répondeur. Dans sa chambre, elle retira sa parka et fut heureuse de voir que les affaires qu'elle avait laissées quelques jours plus tôt ainsi que les courses faites à une supérette de La Chapelle-en-Vercors étaient toujours là. Un paquet de spaghettis, une boîte de thon, quelques tomates et une bouteille de vin, ce serait largement suffisant pour égayer un peu ce sentiment d'apocalypse qui régnait à l'extérieur. Par la grande baie du salon, elle n'apercevait plus la montagne de Beure tellement la neige tourbillonnait en tous sens. Heureusement, l'électricité fonctionnait encore et elle poussa les radiateurs à fond avant de brancher son ordinateur portable à une prise. Tout en préparant le repas, elle décida de passer cette soirée à étudier le dossier du commandant Toscani dont elle avait une copie dans son disque dur.

Installée à sa table, un verre de vin rouge à la main, elle commença à parcourir les dizaines de documents numérisés par son confrère en focalisant son attention sur les victimes du Philosophe. Six corps avaient été découverts dans des décharges à plusieurs mois d'intervalle. Tous avaient un sac en plastique sur la tête, des traces de strangulation et le mot *alètheia* inscrit dans la chair du dos. Quatre femmes et deux hommes que rien ne semblait relier, mis à part qu'ils résidaient dans la même région. Nina détailla toutes les informations sur les femmes sans trouver le moindre point de concordance. Certaines étaient mariées, d'autres non, avec ou sans enfants, dans des milieux différents, des professions sans rapport. Elles n'avaient ni le même âge ni les mêmes caractéristiques physiques.

Un bouillonnement se fit entendre. Nina vida l'eau des pâtes dans la passoire et entama son repas en retournant à sa table de travail. Un des hommes, un vieillard de quatre-vingts ans, était mort d'une crise cardiaque bien avant d'être étouffé dans son sac en plastique. Il ne restait plus qu'une victime, un dénommé Louis Sedefkar dont le pedigree attira son attention.

D'origine roumaine, il avait été professeur dans son pays puis avait émigré en France dans les années 90. Une lumière rouge s'alluma dans son cortex et Nina décida de se servir un second verre de vin en continuant sa lecture. Sedefkar enseignait le français dans un collège de Villeurbanne et ses collègues le décrivaient comme une personne aimable et discrète.

Les recherches de Toscani ne relataient pas grand-chose de plus si ce n'est une note du légiste mentionnant que : *Le tueur s'est particulièrement acharné sur la dépouille de M. Sedefkar dont le corps était recouvert de nombreuses entailles représentant l'équivalent de deux cents coups de couteau.* Poussée par son instinct, Nina récupéra son téléphone portable, remarquant au passage que Charlie avait essayé de la joindre et lui avait laissé un SMS : *Message reçu. Si tu as le moindre problème, appelle-moi !* Elle sourit en profitant de cette fenêtre de réseau disponible pour tenter de se connecter à Internet. Elle tapa les mots *Louis Sedefkar professeur Roumanie* dans un moteur de recherche et fit le tri dans une dizaine de réponses sans rapport. Puis ses yeux tombèrent sur une page des registres de l'université de Bucarest mentionnant son nom dans ce qui semblait être la faculté de philosophie. Elle utilisa le traducteur automatique pour tenter de comprendre la ligne de texte accompagnant son nom et vit apparaître le titre : *Professeur de français et de langues anciennes.* En un éclair, Nina se dit qu'elle venait peut-être de découvrir le chaînon manquant à l'enquête de Toscani. Sedefkar, la dernière victime du Philosophe – si on ne comptait pas Élie Martins –, avait enseigné le grec ancien pendant des années avant de s'installer en France... *Alètheia...* la vérité... un mot inscrit dans le dos de toutes les victimes... un mot grec. Elle se servit un ultime verre de vin et décida qu'il était temps de se coucher. Demain, elle explorerait cette piste et finirait bien par résoudre cette énigme.

Le souffle du vent l'avait bercée une partie de la nuit alors qu'elle sentait l'alcool la plonger dans une torpeur rassurante. Elle imaginait le mouvement des pins qui se collaient les uns aux autres dans un tourbillon de neige. Et puis un bruit étrange était apparu, comme venant des tréfonds de la forêt. Un battement de tambour dont le rythme lancinant – trois coups sourds – composait la bande-son de son rêve. La cadence s'accéléra peu à peu et devint un martèlement effaçant la mélodie du vent. C'est là qu'elle ouvrit les yeux et se redressa en sursaut. L'appartement était plongé dans l'obscurité, il devait être 1 ou 2 heures du matin. À l'extérieur, la tempête continuait à faire trembler les murs. Nina se figea dans son lit comme une enfant après un terrible cauchemar. Elle savait que *quelque chose* l'avait réveillée sans réussir à comprendre quoi. Ses yeux détaillèrent la moindre ombre de la pièce à la recherche d'un intrus. Rien.

BAM BAM BAM, trois coups sourds résonnèrent sur la porte de sa chambre. Une décharge d'adrénaline la remplit d'une énergie proche de l'instinct de survie. Elle bondit du lit pour attraper son jean et l'enfiler à toute vitesse. Elle utilisait un holster ceinture qui maintenait son arme bien haut contre sa hanche droite, la crosse inclinée en avant, collée contre le bas du dos. Son esprit cherchait à rationaliser la situation. Est-ce qu'un objet décroché par la tempête pouvait cogner un mur de cette façon ? Ou alors elle avait imaginé ce son comme une réminiscence de son rêve ?

BAM BAM BAM, les trois coups résonnèrent à nouveau, enlevant toute ambiguïté. Quelqu'un frappait à sa porte en pleine nuit alors qu'elle se trouvait seule dans cette résidence du bout du monde. Elle attrapa son téléphone portable – aucun réseau disponible – et se résigna à le ranger dans sa poche. Personne ne viendrait à son secours. Elle s'avança doucement vers l'entrée et constata qu'aucune lumière ne perçait depuis le couloir. Qui que

soit son visiteur, il était plongé dans le noir total. Elle se colla à la paroi, cherchant à entendre quelque chose, mais le silence était revenu.

— Il y a quelqu'un ?

Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Elle avait beau être armée, la peur lui tirait l'estomac.

Aucune réponse, si ce n'est un sifflement lointain alors qu'une rafale s'insinuait entre les pans d'une fenêtre de la résidence. Après avoir tourné le verrou, elle mit sa main sur la poignée et sortit son revolver, prête à se défendre. Le couloir était plongé dans une obscurité profonde, à peine contrastée par la lumière verte d'une veilleuse de sécurité. Il n'y avait rien en face de sa porte ni aux alentours. Nina posa ses pieds nus sur le tapis et sentit un froid humide lui traverser la plante. Elle avança tout doucement, mesurant chaque pas comme si sa vie en dépendait.

— Montrez-vous ! hurla-t-elle avec un peu plus d'assurance.

Au bout de quelques mètres, le couloir tournait à angle droit vers la zone où se trouvait le grand escalier de la résidence. Même si elle le désirait, elle n'avait aucun moyen de fouiller le bâtiment. Il y avait bien trop d'endroits où on pouvait l'attendre en se fondant dans la pénombre. Elle décida de vérifier l'escalier et pivota le long du mur en braquant le canon de son arme. Elle se rappela les conseils d'un ancien collègue parisien de la BRI : si les choses devenaient vraiment dangereuses, inutile de compter les coups de feu. Il fallait appuyer sur la détente jusqu'à vider son chargeur, même si la panique vous nouait les tripes.

Son regard se posa sur les premières marches et fit un rapide demi-cercle pour s'assurer que personne n'était embusqué dans les coins. Rien. Nina entreprit de revenir lentement en arrière, ce n'était pas le moment de se laisser surprendre. Elle passa la porte de son appartement et perçut une vibration dans la poche de son jean. L'écran de son portable venait de s'allumer et elle baissa son arme pour l'attraper. C'est alors qu'une masse sombre surgit dans son dos. Elle sentit le contact glacé d'un sac en plastique se coller contre son front et eut le réflexe de lâcher son pistolet pour mettre ses mains en opposition. Avec une vélocité incroyable, son assaillant la projeta contre le mur de l'entrée et força sur sa gorge pour l'obliger à enfiler le sac. Dans un geste désespéré, elle pivota sur le côté et frappa à l'aveugle de toutes ses forces avec sa main libre. Elle heurta quelque chose et l'étreinte se

desserra, lui permettant de reprendre son souffle en se débarrassant du plastique. Mais sa victoire fut de courte durée lorsqu'elle éprouva une brûlure froide qui déchira le tissu de son col roulé au niveau des omoplates. Ignorant la douleur, Nina se retourna et cogna le vide en face d'elle avec son front. Elle sentit un claquement quand le cartilage du nez de son adversaire se brisa et comprit qu'elle lui faisait désormais face. Comme ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité, elle réussit à apercevoir une cagoule noire et une silhouette d'à peu près sa taille. Elle l'agrippa au niveau des épaules et mit tout son poids pour la déséquilibrer. Ils roulèrent tous les deux sur le sol de l'entrée et sa tête heurta le pan de la porte. Nina perçut le contact froid de son arme contre sa main et la saisit avec l'espoir de braquer son adversaire. Mais il avait déjà bondi hors de l'appartement et s'enfuyait à toute vitesse. Elle vida son chargeur au jugé, essayant de tirer à hauteur de jambes. Les déflagrations sourdes retentirent comme des coups de tonnerre, abîmant ses tympans qui résonnaient désormais d'un acouphène strident.

Elle se releva en sentant sa blessure lui marteler le dos et chercha l'interrupteur de l'entrée. La lumière s'alluma subitement, brisant l'obscurité pour révéler un couloir vide. Elle avait raté sa cible ! Une giclée de haine la fit se redresser et, tout en changeant de chargeur, elle bondit à ses trousses. Mais le silence était revenu dans la résidence et Nina décida de battre en retraite en appelant les secours plutôt que de risquer un second assaut. C'est en retournant à sa chambre qu'elle remarqua les traces de sang sur le sol. Peut-être avait-elle réussi à le blesser.

— Je t'aurai connard ! hurla-t-elle en s'enfermant dans son appartement.

Nina eut une grimace de douleur quand la dernière agrafe en Inox se planta dans la chair de son dos. Après son agression, elle avait réussi à joindre Charlie qui s'était pointé au milieu de la nuit avec les hommes de l'adjudant Kauffman. Ils avaient ratissé tout le bâtiment sans trouver le moindre signe de son visiteur nocturne. Une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte, qui lui avait certainement permis de s'introduire dans la résidence, mais la neige avait recouvert ses traces depuis longtemps.

Nina leur avait montré les taches de sang et Charlie s'était occupé lui-même des prélèvements avant de l'accompagner aux urgences. On l'avait attaquée avec une lame courte, mais tranchante, qui avait sectionné la peau jusqu'à heurter l'os de son omoplate. Le chirurgien lui avait expliqué que c'était une chance, car les lésions étaient assez minimales. À quelques centimètres près l'acier se serait enfoncé dans ses cervicales et là... Cinq jolis points de suture et un bon mois de soins quotidiens suffiraient à résorber le traumatisme physique de l'agression. Charlie quant à lui s'inquiétait pour son psychisme et ne cessait de lui demander *si ça allait*. Nina avait beau le rassurer en lui expliquant qu'elle en avait vu d'autres dans sa carrière aux stups, il semblait plus affecté qu'elle.

Le jour était presque levé et elle se préparait à quitter l'hôpital en enfilant des vêtements propres pendant que Charlie s'occupait des formalités de sortie. Les images de son combat nocturne tournaient en boucle dans son esprit. L'ombre de ce visage dont elle sentait presque le souffle, les mains, fines mais puissantes, qui l'avaient agrippée, l'incroyable agilité avec laquelle elle avait fui dans le couloir en échappant aux balles... Nina ne ressentait ni peur ni angoisse, juste un désir de vérité qui la remplissait d'une énergie d'autant plus intense qu'elle approchait du but.

— Tout est OK, on peut y aller ! lui dit Charlie en venant la rejoindre.

Dans un coin de la chambre, une infirmière avait préparé un sac-poubelle dans lequel se trouvaient ses vêtements tachés de sang. Elle le saisit, enfila sa parka et emboîta le pas à Charlie dans le couloir jusqu'à l'accueil des urgences.

— Tu es sûre que tu n'as pas remarqué quelque chose ?

— Je t'ai déjà expliqué que non. Il avait une cagoule...

Charlie remua la tête et s'effaça pour la laisser passer la porte du parking. Tandis qu'ils arrivaient à sa voiture, il écouta la messagerie de son portable. Nina se cala sur le siège avant et sentit une douleur lui déchirer le cou lorsque les agrafes entrèrent en contact avec le dossier. Il allait falloir s'habituer à ça, un moindre mal quand on pensait à l'état des autres victimes du Philosophe. Car Nina en était certaine, c'était bien lui qui avait essayé de l'étouffer avec ce sac en plastique. Elle ne devait son salut qu'à un sursaut d'adrénaline, un souffle vital l'ayant sauvée des serres acérées du tueur. Un corps déchiré flottant dans l'air, pendu à une poutre en béton, c'est tout ce qu'il aurait laissé d'elle.

— Tu m'entends !?!

La voix de Charlie la sortit de sa torpeur et elle le fixa avec des yeux agrandis en lui faisant signe qu'elle était bien là.

— Le labo vient de m'appeler... Le sang correspond au prélèvement effectué dans la Kangoo. C'est exactement le même ADN que celui du cheveu. Ça veut dire que c'est le tueur qui t'a rendu visite hier soir ! Et que tu l'as blessé.

— Et Élie Martins alors ? questionna Nina.

Elle le savait bien, que ses aveux ne collaient pas. Il était trop perdu, trop désorienté pour imaginer un schéma criminel aussi complexe.

— Bah j'en sais rien... En tout cas c'est pas lui qui t'a attaquée, il est bien au chaud dans sa cellule.

— Tu veux savoir ce que je pense ? questionna Nina sans attendre qu'il lui réponde. Le tueur utilise Martins comme coupable idéal. L'arme du crime dans sa grange, les marques dans le dos des victimes, c'est de la mise en scène pour qu'on le coffre.

— Alors, pourquoi avoir laissé la boîte à souvenirs dans la Kangoo ? Et surtout, pourquoi essayer de te tuer ? Après tout il avait réussi son coup.

Martins est déjà en taule ou presque...

— La voiture, je ne pense pas qu'il voulait qu'on la trouve...

Elle lança un regard par la fenêtre pour constater que la tempête n'épargnait pas la grande plaine qu'ils traversaient pour rejoindre le centre-ville de Grenoble. Au loin, la ligne noire des montagnes se détachait comme le dos d'une bête recroquevillée sur elle-même, prête à bondir sur sa proie.

— Je pense qu'il a essayé de me tuer car je m'approche de la vérité... Il aurait pu maquiller ma disparition en accident grâce à la tempête... On n'aurait jamais retrouvé mon corps et Martins serait resté le coupable idéal.

Charlie ne répondit pas, ce qui équivalait chez lui à une totale acceptation. Il augmenta le niveau du chauffage avant de continuer.

— Et c'est quoi cette vérité dont tu parles ?

— Je ne sais pas encore exactement, mais je suis persuadée qu'Élie Martins en est la clé...

À l'extérieur, la campagne s'effaça pour laisser place au bitume de la ville. La journée commençait à peine, mais les premiers embouteillages les obligèrent à faire un détour pour rejoindre l'hôtel de police.

— T'es sûre que tu ne veux pas que je te ramène chez toi ? Tu as bien mérité un peu de repos, non ?

— Tu peux appeler le juge ? interrogea Nina comme si elle n'avait pas entendu sa question.

— Bien sûr, mais pour quoi faire ?

— Qu'il nous envoie une autorisation de sortie pour Martins. J'ai une idée...

Le manoir Richmond se dressait face à eux comme la carcasse d'un animal pourrissant dont les restes gelés attendaient d'être absorbés par la terre. Élie Martins était collé à la grille, le visage plongé dans une sorte de torpeur lui donnant un air grave. Nina se tenait derrière lui, sous le regard inquiet de Charlie.

Elle pouvait lire dans ses pensées à quel point il détestait son idée. Faire venir Martins dans la maison de son enfance c'était un peu comme s'amuser à gratter des allumettes contre la mèche d'un bâton de dynamite : on ne savait pas exactement ce qui allait se passer, mais ça risquait de péter à tout moment. Pourtant ils n'avaient pas beaucoup de possibilités pour explorer sa mémoire à la recherche du petit garçon nu sur la plage. Les réponses se trouvaient forcément quelque part dans le crâne de Martins, ça au moins, Nina et Charlie étaient tous les deux d'accord pour le reconnaître.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte du domaine pour déambuler entre les bâtiments en ruine. Un froid glacial y régnait. Martins eut un regard en coin vers une dépendance à moitié écroulée dont les restes émergeaient à peine de la neige.

— Tu te souviens de quelque chose ? questionna Nina.

Il fit signe que non et continua à marcher vers le centre de la cour, enjambant les débris d'une statue tombée de son socle. Il s'agissait d'une femme en toge blanche tenant un arc et braquant ses yeux vers le lointain. Visiblement une figure mythologique, déesse chasserresse ou autre muse. Martins se pencha vers le sol et observa le visage en pierre à moitié couvert de neige. Charlie posa un doigt contre sa tempe pour exprimer ce qu'il pensait de tout ça – *ce mec est complètement zinzin et on est dingues de le suivre ici !* résumait certainement assez bien sa réflexion.

Nina rejoignit Élie et lui tendit le coffret dans lequel se trouvait le cliché. Il l'avait déjà vu au centre de détention de Varcès lorsqu'elle était passée le chercher. C'était d'ailleurs cet objet qui l'avait convaincu de les accompagner au manoir. Il lui avait dit ne pas se souvenir précisément de la boîte, mais la photo lui rappelait quelque chose. Ils étaient là pour essayer de faire revivre cette réminiscence. Martins se redressa d'un coup et saisit le coffret en observant la scène pastorale peinte sur le dessus.

La nostalgie de cette image sembla le plonger dans une brume mentale et ses yeux perdirent de leur éclat. Nina lui fit signe de la suivre et le mena vers l'entrée du bâtiment principal. Les entrailles du manoir dégageaient toujours la même odeur âcre de pourriture humide et Charlie se boucha les narines afin d'éviter d'éternuer. Martins devança Nina pour commencer à escalader la rampe de l'escalier avec l'agilité d'un chat. Une fois à l'étage, il se dirigea directement vers la pièce du bureau dans laquelle Toscani et Nina avaient scellé leur pacte quelques jours plus tôt. Ses mains se posèrent sur un livre de la bibliothèque et la couverture s'arracha en même temps que les pages tombèrent en lambeaux sur le sol.

— Je sais ce qu'il cherche, précisa discrètement Nina à l'oreille d'un Charlie qui semblait perplexe.

Elle fouilla dans sa poche et lui tendit la clé. Les yeux d'Élie Martins s'illuminèrent comme si cet objet ouvrait le cadenas de sa mémoire.

— C'était à ma mère, dit-il tout bas. Je crois... je pense... qu'elle le cachait ici.

— Oui, approuva Nina. Elle le cachait dans un livre... *L'Odyssée*. Un livre creux...

Élie hocha la tête comme s'il confirmait cette hypothèse et serra le coffret contre son torse.

— C'est avec cette clé que j'ai ouvert la boîte, continua Nina. Tu sais où elle se trouvait ?

Martins parut hésiter et se fraya un chemin entre les décombres pour rejoindre une porte à moitié enfoncée. Il poussa le battant, mais celui-ci refusa de bouger obligeant Charlie à lui donner un coup de main.

— On est sûrs que c'est solide tout ce bordel ?! questionna Charlie en regardant le parquet putride qui grinçait sous leurs semelles.

— On va bientôt le savoir, répondit Nina sans sourciller.

En combinant leurs forces, ils réussirent à débloquer la porte qui s'effondra bruyamment vers l'intérieur. C'était une grande chambre dont les rideaux pendaient aux fenêtres comme des linceuls en décomposition. Le lit était encore là et on avait éventré le matelas – sans doute pour vérifier que personne n'y avait planqué de l'argent. Une ancienne coiffeuse était brisée sur le sol et un reste de miroir envahi par la moisissure reflétait la faible lumière s'infiltrant entre les pans de tissu. Élie se figea d'un coup, comme pris d'une crise de panique et Charlie porta une main à sa ceinture, prêt à dégainer au cas où il péterait un câble. Cet état catatonique dura quelques secondes avant que son visage s'anime à nouveau et qu'il les mène au fond de la pièce. Nina y aperçut les restes d'une armoire en bois qu'on avait visiblement réduite en miettes à coups de hache. Élie se pencha et balaya les morceaux pour dégager le mur contre lequel l'armoire avait dû se trouver. Une fois les débris évacués, ils remarquèrent un trou creusé dans le Placo de telle façon qu'il devait être accessible par l'intérieur du meuble. C'était une cachette simple, mais impossible à détecter lorsque l'armoire était à sa place. Elle était protégée par un petit panneau blanc se confondant avec le reste du mur. Élie tapota un coin et la planche se détacha d'un coup, révélant un emplacement vide dans lequel il déposa le coffret. L'objet rentra dans son écrin dont les dimensions parfaitement adaptées ne laissaient aucun doute.

— C'est ici que j'ai trouvé la boîte, dit Martins en se retournant vers eux. C'est la chambre de mes parents.

Ils avaient le souffle coupé. Quelles indicibles horreurs s'étaient produites dans cette maison pour que ces gens cachent cette photo dans leur chambre à coucher ?

— Est-ce que tu connais la petite fille qui est avec toi sur la plage ?

La voix de Nina tremblait, tant elle sentait l'immense effort que devait produire Martins pour invoquer ces souvenirs douloureux. Il ouvrit la boîte et fixa longuement le visage de l'enfant qu'on arrivait à peine à deviner sous les coups de crayon.

— Diane... Elle s'appelait Diane, dit-il avec des larmes dans les yeux.

Le bâton de sauge auquel il avait mélangé quelques cheveux continuait de brûler dans sa coquille d'ormier et remplissait l'air du salon d'une épaisse fumée blanchâtre. Réda se tenait torse nu, le corps et le visage entièrement peints d'un rouge profond symbolisant l'invincibilité de son âme. Il ne parlait pas, mais se contentait de répéter quelques paroles rituelles en veillant à ce que la sauge imprègne bien son être et toute la pièce dans laquelle il se trouvait. Il avait préparé une petite dizaine de bâtonnets et comptait continuer cette opération dans chaque recoin du chalet d'Élie.

La cérémonie de la fumée aurait bien entendu été beaucoup plus efficace s'il avait pu y associer son ami. La sauge l'aurait purifié des pensées négatives en chassant les mauvais esprits de son corps, mais Réda sentait que la présence des cheveux pouvait pallier cette absence. Il tenait la coquille dans une main et une plume d'aigle dans l'autre avec laquelle il traçait des arabesques autour des meubles et des objets, forçant les énergies malsaines à quitter les lieux. Il se souvenait du chaman qui s'était occupé de lui lors de son entrée dans la communauté. Le rituel avait duré des heures et il en était ressorti avec une force indescriptible.

Au cinquième bâton de sauge, il commença à sentir son corps devenir de plus en plus léger et un bourdonnement cotonneux lui boucha les oreilles. Arrivé à la chambre il décida de s'allonger sur le lit pour se reposer quelques instants et sombra immédiatement dans un étrange sommeil. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il se trouvait dans la forêt primaire. Les arbres géants évoquaient des dieux endormis dont les vibrations l'entouraient d'une chaleur apaisante. Il se redressa en foulant l'humus de ses pieds nus et son regard se posa sur l'horizon. Il se tenait au sommet d'un canyon, la vue était époustouflante. Vingt mètres en contrebas, la canopée envahissait tout l'espace et les cimes

de centaines d'espèces antédiluviennes formaient un panorama oscillant au gré d'une légère brise, comme les clapotis à la surface d'un lac.

Réda sentit une présence dans son dos et vit le museau grisonnant de son loup apparaître derrière un taillis. En récitant les paroles du rituel, il s'était concentré sur cet animal totem, si bien qu'il n'était pas vraiment surpris de le voir surgir dans son rêve. Le pouvoir du loup faisait référence à l'instinct et à l'appétit de liberté, et il s'était toujours senti en symbiose avec cet animal pour lequel la meute était essentielle. Lui aussi était un guerrier, fidèle à ses convictions et incapable de trahir ses amis, sa famille. C'était d'ailleurs pour cela qu'il tentait désespérément d'aider Élie à retrouver la voie de la lumière. Le loup se lécha les babines et tourna la tête vers l'est avant de disparaître derrière les branches. Réda comprit le message et lui emboîta le pas, se déplaçant avec la légèreté d'un enfant. Ils traversèrent ensemble le lit étroit d'un ruisseau dont l'eau fraîche lui fouetta les cuisses. En amont, il devinait la présence des saumons remontant le courant pour rejoindre la mer. Parfois, une tache argentée s'élevait au-dessus de l'eau avant de disparaître dans l'écume.

Réda aurait pu ne jamais se réveiller et rester là à observer cette nature grouillante de vie. Mais il reprit son chemin et le loup le mena dans un coin reculé où la forêt s'obscurcissait. Des troncs de chênes morts depuis longtemps s'étaient transformés en un amas putride couvert de mousses jaunes. L'immense silhouette d'un hêtre décharné aux branches recourbées comme des serres sembla se pencher vers lui, menaçante. Le loup le mena jusqu'à une clairière où gisait la carcasse pourrissante d'une vache étendue sur le flanc. La face de la bête était figée dans un rictus ignoble, ses yeux arrachés par les rapaces, sa bouche ouverte dénudant d'épaisses molaires gangrenées par la maladie. Réda se rapprocha et toucha la charogne du bout de son pied. Un nuage de mouches violacées s'envola vers le ciel et une odeur indescriptible lui prit les narines au point de le faire pleurer. Il se retourna pour trouver son guide, mais le loup avait disparu, il ne restait que lui et la vache.

De tous les endroits de cette forêt primaire, pourquoi son animal totem l'avait-il mené jusqu'ici ? C'était un présage, il le savait. Quand il se réveillerait, il faudrait l'analyser pour déceler les symboles dans lesquels se cachait la vérité. Il entendit un son de grouillement désagréable et le ventre de

la vache commença à s'agiter de soubresauts infects. Réda recula d'un pas sous le regard des orbites sanguinolentes. Il perçut un craquement d'os et la cage thoracique de la vache se fendit en deux pour laisser apparaître une dizaine de gros rats aux museaux couverts de chair putride. Leurs yeux noirs se tournèrent vers lui et ils abandonnèrent la carcasse pour l'assaillir. Réda hurla de toutes ses forces et reprit connaissance sur le lit de son camarade. Les vapeurs de sauge commençaient à disparaître. Il pleurait tellement qu'il crut ne jamais réussir à ouvrir les yeux. Pourtant l'image de la charogne fangeuse ne le quitterait pas avant longtemps. Il le savait.

Nina sentait la pointe de ses pieds geler à mesure qu'elle piétinait la poudreuse en tentant de suivre les traces de Toscani. De retour du manoir Richmond, Charlie s'était chargé de déposer Élie Martins au centre de détention et elle avait bifurqué pour rejoindre le chalet isolé dans la forêt de Clelles.

L'Ours l'avait reçue une hachette à la main alors qu'il taillait du bois devant un cabanon lui servant de bûcher hivernal. Il avait écouté le récit des événements avec attention jusqu'à la découverte du coffret et de son trésor oublié. Nina lui avait montré la photo des enfants sur la plage, en lui faisant part de ses interrogations sur l'identité de la petite fille et la possibilité qu'elle soit la véritable tueuse qu'ils recherchaient. Le visage de Toscani s'était fermé et il avait lâché sa hache en lui demandant de l'accompagner pour une petite balade.

Cela faisait bien dix minutes qu'ils arpentaient la forêt sur un chemin tortueux tracé entre d'épais buissons d'arbustes sauvages dont les branches encombrées de neige s'épanchaient sur leurs jambes lorsqu'ils les frôlaient. L'Ours n'avait pas prononcé un seul mot et les rides de son front s'étaient creusées en de profonds sillons d'angoisse. Un voile sombre traversa le ciel à mesure que les nuages gonflés d'humidité défilaient à toute vitesse en direction des montagnes.

— On pourrait peut-être rentrer au chaud ? proposa Nina en soufflant une brume glacée sur ses mains.

— J'ai besoin de l'hiver, lieutenant... Vous n'avez jamais remarqué à quel point c'est stimulant, l'hiver ?

Il s'était arrêté pour la dévisager avec ses yeux de fauve.

— Pendant que la nature se repose, moi j'ai l'impression que mon esprit marche à cent à l'heure. Ça vous fait la même chose ?

— Pas du tout. Moi l'hiver ça me donne envie d'aller sous la couette.

— Vous êtes une fille de la ville, non ?

— Ouais... Je suis surtout une fille qui se demande pourquoi elle se caille ici avec vous.

Il avait souri et ses grandes dents blanches luisaient entre les poils gris de sa barbe.

— J'vous aime bien Mellinsky, j'aurais adoré vous avoir dans mon équipe quand j'étais encore dans la maison.

— Moi aussi j'vous aime bien, mais ça serait cool de m'expliquer ce qu'on fait ici.

— Vous m'avez parlé de ce prof de lettres immigré de Roumanie. Ce Sedefkar...

— Louis Sedefkar... c'est ça.

— C'était la dernière victime du Philosophe, je veux dire avant Élie Martins...

— C'est exact. Et j'ai lu les notes du légiste mentionnant que son corps était dans un piteux état. Pire que les autres.

— Je me souviens très bien de l'entretien que j'ai eu avec un de ses collègues, dans un collège il me semble...

— C'est ça... à Villeurbanne.

— Le gars m'avait expliqué que Sedefkar était un professeur très aimé par ses élèves. Si j'ai bien compris, il aurait eu un passé difficile en Roumanie, il y enseignait dans les années 90, juste après la chute de Ceausescu. J'ai un peu cherché de ce côté-là, histoire d'exclure tout règlement de compte mafieux, mais je n'ai jamais pensé à faire le lien avec l'adoption d'Élie Martins via un orphelinat roumain.

En prononçant ces mots, Toscani avait baissé les yeux comme s'il avait honte.

— On ne peut pas tout voir, reprit Nina. Et puis pour moi c'était facile, vous aviez déjà fait le gros du boulot.

— Toujours est-il qu'il y a peut-être un lien à faire. Mais il y a autre chose qui prend toute son importance maintenant que vous avez trouvé cette photo,

lieutenant.

Décidément Toscani aimait ménager ses effets. Nina se demanda s'il avait déjà pensé à écrire des romans policiers. Avec sa tronche de vieil ours et son esprit tortueux, il gagnerait rapidement beaucoup plus que le montant de sa retraite de flicard. Certains l'avaient fait et ça leur avait réussi.

— J'imagine que vous allez me dire de quoi il s'agit, commandant.

— Au moment de l'enquête, je l'avais noté, mais ça n'avait pas vraiment d'importance puisque Sedefkar était une victime du Philosophe... Mais maintenant, ça pourrait tout changer...

— Vous allez la cracher votre Valda ! grogna Nina en piétinant dans la neige.

— Louis Sedefkar... Il avait une fille.

Diane Sedefkar, c'était le nom qui apparaissait sur l'état civil que Nina avait réussi à se procurer auprès de la préfecture. Si la réminiscence d'Élie Martins se révélait juste, Diane était la fille sur la photo, ce qui pouvait parfaitement coller, étant donné qu'elle avait à peine un an de plus que lui.

— La fille d'une victime... ce serait une vengeance alors ? interrogea Charlie en compulsant les informations qu'ils commençaient à accumuler sur cette nouvelle piste. Elle aurait enquêté pendant toutes ces années pour découvrir l'identité du Philosophe et décidé de s'en débarrasser... Ça nous renvoie à Élie Martins comme coupable !

— Ça me paraît vraiment tiré par les cheveux, réagit Nina. À la limite, qu'elle veuille se venger de Martins pourquoi pas, mais de là à pendre cette femme, à massacrer le berger et à tenter de me tuer... À ce stade, ce n'est plus de la vengeance.

— Elle est peut-être devenue complètement timbrée à cause du meurtre de son père ? Et puis t'oublies un truc, la fille de l'arbre c'était l'ancienne petite copine de Martins. Y a peut-être une vieille histoire de jalousie là-dessous...

Nina ne savait pas quoi penser. La seule chose qui était sûre, c'était que Diane Sedefkar et Élie Martins se connaissaient depuis l'enfance, ce qui laissait supposer que leurs parents étaient en contact. Pourtant les notes de Toscani ne mentionnaient aucun lien entre les deux familles. Et puis il y avait ces messages en grec ancien gravés sur le dos des victimes. Comment ne pas les relier au passé de Louis Sedefkar ? Non, tout ça sentait le soufre, et le puzzle était certainement bien plus complexe qu'une simple vengeance.

— Tu as vu ça ? lança Charlie en lui tendant une impression papier.

On y apercevait une jeune femme en combinaison de ski portant un brassard estampillé d'un numéro. Elle levait un bras vers le ciel et tenait un

trophée contre sa poitrine. Son visage aux traits fins taillés à la serpe dégageait une impression féroce et ses cheveux sombres étaient noués sous un bandeau bleu qui retenait des lunettes de glacier. Nina concentra son attention sur ses yeux d'un noir profond, les mêmes que ceux qu'on devinait sur le cliché effacé de la petite fille.

— C'est une sportive ?

— Biathlon... Elle a des médailles. Et tu sais où elle a fait ses études ? Collège Sport Nature de La Chapelle-en-Vercors !

— Je vois très bien oui...

— Ça veut dire que non seulement elle connaît parfaitement le coin, mais elle est entraînée et capable de crapahuter dans la montagne ! Bingo ! À tous les coups, c'est elle !

Charlie avait du mal à cacher son exaltation tellement tout se goupillait à merveille. Ils tenaient une cliente sérieuse avec cette Diane Sedefkar, ça ne faisait aucun doute. Pourtant Nina n'arrivait pas à s'enlever de la tête que l'essentiel restait dans l'ombre. Une image des ruines croupissantes du manoir Richmond lui traversa l'esprit. C'était là, dans ce passé enfoui sous des couches de gravats et d'oubli que devait se trouver la vérité.

— Écoute ça, exulta-t-il en lisant directement sur l'écran de son ordinateur. Elle a fait pas mal de compétition : championne régionale, championne de France, troisième aux championnats d'Europe... Et puis elle se tape une grosse chute à ski en 2018 qui la force à raccrocher. Depuis elle s'est reconvertie dans l'enseignement en milieu sportif... Elle organise aussi des stages de trekking en montagne pour les entreprises. C'est le profil qu'on cherche... Et tu veux la meilleure ? J'ai une adresse à Lyon !

— Alors on y va.

— OK, mais toi tu restes là, n'oublie pas que tu sors tout juste des urgences.

— Tu crois ça ? répondit Nina en lui lançant un regard si noir qu'il abandonna toute négociation.

— OK, mais je demande une équipe en soutien et tu mets un pare-balles !

Nina approuva d'un signe de tête et observa une dernière fois la photo découverte dans le coffret. Les deux gamins aux visages effacés se tenaient par les épaules, leurs corps nus offerts à l'objectif. Un sentiment de dégoût lui

prit les tripes en imaginant le terrible secret qui devait les lier pour entraîner une telle boucherie. Elle enfila le gilet que Charlie lui tendait et récupéra deux chargeurs dans un tiroir. Il était temps de lever le voile sur tous ces mystères.

Ils avaient roulé à toute allure jusqu'aux quais du Rhône dans le troisième arrondissement de Lyon. Une équipe de terrain les attendait déjà dans le quartier de la Guillotière, au pied d'un immeuble de cinq étages situé pas loin de la place Gabriel-Péri. Le col rigide de son gilet frottait douloureusement contre sa cicatrice, mais Nina ne s'en souciait pas. Ils étaient en train de vivre ce moment particulier où des flots d'adrénaline font oublier tous les efforts de l'enquête. Avec un peu de chance, cette perquisition permettrait d'en savoir plus sur Diane Sedefkar et, pourquoi pas, de l'interpeller chez elle.

Les collègues lyonnais étaient en tenue d'intervention et un homme de tête commandait la colonne qui patientait dans la cage d'escalier de l'immeuble. Il leur fallut quelques instants pour se disposer autour de la porte de l'appartement du troisième étage qu'ils ciblaient. Étant donné que leur objectif était reconnu comme étant potentiellement armé et dangereux, tout le monde se tenait prêt à un affrontement et la tension était palpable. Trois, deux, un... Les gars firent sauter les gonds au bélier et rentrèrent au pas de charge, pointant le canon de leur fusil dans chaque recoin. Nina et Charlie avaient sorti leurs armes et se faufilèrent à leur suite dans l'appartement de Diane Sedefkar. C'était un petit deux-pièces dont on avait en partie transformé le salon en salle d'entraînement. Nina y aperçut un banc de musculation surmonté d'une barre de développé-couché. Une série d'haltères étaient soigneusement alignés et rangés par poids sur un présentoir en plastique. Sedefkar avait fixé une barre de traction entre deux pans de mur et des élastiques pendaient à des crochets encastrés directement dans la maçonnerie. L'autre côté du salon était essentiellement occupé par une cuisine américaine où étaient stockés de nombreux bocaux contenant des compléments alimentaires et des protéines en poudre ainsi que plusieurs packs d'eau minérale.

— C’est Schwarzenegger cette meuf ! commenta Charlie en observant une pile de magazines sur le fitness et la musculation abandonnés dans un coin de la pièce.

Nina se rappela avec quelle facilité la suspecte l’avait collée contre le mur pour lui glisser le sac en plastique sur la tête. Sans son arme, elle n’aurait eu aucune chance contre cette fille.

L’équipe d’intervention entama un repli dans la cage d’escalier et leur chef fit signe à Nina que l’appartement était vide. Ils quittèrent le salon pour rejoindre une assez grande chambre dans laquelle on avait installé un bureau en plus du lit – un simple matelas de 140 jeté sur le sol. La lumière du jour était occultée par un store en lattes de bambou dont un pan semblait coincé. Sur le dernier mur disponible, une penderie alignait des combinaisons de montagne et une pile de vêtements de sport méticuleusement pliés. Le tout renvoyait à un sentiment d’agencement plutôt soigneux, rien ne traînait, chaque objet était à sa place.

Nina remarqua une sorte de toque en fourrure qu’elle ramassa. Elle lui fit immédiatement penser à la silhouette aperçue dans les environs de la gendarmerie et à la course-poursuite qui avait suivi. C’était donc elle qui l’observait depuis son arrivée dans la vallée. Pas étonnant qu’elle ait réussi à la semer avec autant de facilité. Les poils de lapin d’un gris cendré lui rappelèrent le prélèvement effectué dans la Kangoo et elle rangea l’objet dans un sac pour confirmer ses doutes.

— C’est pas la reine de la déco la meuf, fit remarquer Charlie en essayant de décoincer le store pour leur donner un peu de lumière naturelle.

Effectivement, il n’y avait aucun élément de décoration dans cet appartement : ni objet, ni photos, ni souvenirs, rien. Cela ressemblait à un repaire plus fonctionnel que réellement habité et pourtant, Nina avait vérifié, cela faisait presque deux ans que Diane Sedefkar payait le loyer de cet endroit. Elle se rapprocha du bureau sur lequel on avait soigneusement classé en pile des papiers, principalement des factures, des quittances, des documents administratifs rangés dans des pochettes en plastique, bien étiquetés. Dans un tiroir se trouvait une collection de cartes de la région, dont certaines paraissaient annotées, que Charlie isola méticuleusement pour les porter au labo. Les draps du matelas étaient parfaitement bordés et Nina aperçut une minuscule alcôve dans le mur à la tête du lit. Elle se mit à genoux

pour en dégager l'accès. La niche contenait plusieurs livres, parmi lesquels une édition de poche de *L'Odyssée* d'Homère attira son attention. Était-ce un hasard qu'elle retrouve ici la même épopée mythologique que dans les ruines du manoir Richmond ? En tirant l'ouvrage vers elle, Nina remarqua un autre volume beaucoup plus gros duquel dépassait ce qui ressemblait à l'envers d'une photographie. Elle extirpa un épais ouvrage en cuir et lut le titre de l'œuvre : *De la nature* et le nom de l'auteur : Parménide.

Elle se rappela les recherches de l'Ours sur la signification du mot *alètheia* et les notes qu'elle avait prises : *Il n'y a pas de passé qui ne surgisse et ne provoque une sensation de joie. La joie tragique d'avoir retrouvé le perdu.* Sur la photo, Diane se trouvait sur la première marche d'un podium, encadrée par deux autres concurrentes qui la regardaient en souriant. Elle avait l'air heureuse et embrassait une médaille qu'on lui avait mise autour du cou. Nina remarqua qu'elle avait entouré plusieurs passages de ce qui semblait être un poème. D'un côté, il y avait l'œuvre originale en lettres grecques dont les caractères lui rappelèrent les stigmates laissés dans la chair des victimes. De l'autre, la traduction en français et notamment un paragraphe surligné dont elle lut le titre : *De la nature*. Il lui fallut quelques minutes pour parcourir ces mots qui devaient avoir de l'importance, étant donné que Diane les avait annotés au crayon à papier. On y parlait d'un char accompagnant un jeune homme comme pour franchir le seuil d'une porte divine. Il était entouré de vierges immortelles et finissait par se retrouver face à une déesse qui lui délivrait son message : *Tu apprendras comment, en pénétrant toutes choses, tu devras juger de tout...* Ces paroles obscures résonnaient quelque part dans son inconscient. *Alètheia*, la vérité... Était-ce cette quête qui avait fait sombrer Diane Sedefkar dans la folie ?

Elle donna le grimoire à Charlie et entreprit de terminer la visite de l'appartement avant de poser les scellés. Il y avait peu de chances que Diane revienne ici, et Nina préférait demander aux techniciens du labo de venir faire le plus de prélèvements possible pour blinder leur dossier puis mettre cet endroit sous surveillance. Se proposant pour coordonner tout ça, Charlie lui donna les clés de sa voiture pour rentrer à Grenoble. Le chemin du retour se fit dans le silence et l'intense cogitation sur la signification de ces textes de philosophie grecque omniprésents depuis le début de l'enquête. Son téléphone portable commença à vibrer, la sortant de ses réflexions, et la

mention *numéro inconnu* apparut sur l'écran. Elle décrocha et n'eut aucun mal à reconnaître la voix caverneuse de Réda.

— Lieutenant Mellinsky... Vous m'entendez ? dit le vieux chef indien avec une émotion étrange dans la gorge.

— Oui, je vous écoute.

— Il faut que je vous voie dès que possible. Il s'est passé quelque chose de grave...

Il y eut un long silence et Nina se demanda s'il était encore là. Et puis sa respiration rauque se rapprocha à nouveau.

— Je ne peux pas vous parler au téléphone...

— Pourquoi ?

— Je... je dois vous montrer quelque chose.

Une tension dans son souffle et la manière étrange dont il prononçait chaque mot réveilla son instinct de flic.

— Je peux être là dans deux heures...

— Très bien, rejoignez-moi à Vassieux... au niveau du musée... et venez avec Élie... C'est très important, conclut-il avant de raccrocher.

Avant de se diriger vers le tunnel des Grands-Goulets, Nina était passée extraire Élie Martins du centre de détention. Elle n'avait pas eu de mal à obtenir l'autorisation de sortie en expliquant que l'enquête venait de subir un nouveau rebondissement. Il s'était installé sur le siège arrière et elle avait décidé de ne pas le menotter. Elle n'arrivait pas à se résigner à l'imaginer directement impliqué dans ces meurtres. Élie était une victime depuis le début, depuis que l'acier avait transpercé les os de son crâne et qu'on avait placé l'arme du crime dans sa grange. En observant ce visage rond et ces yeux sombres et fuyants, elle ne voyait que le petit garçon de la plage dont la mère avait griffonné les traits pour l'enfouir dans son caveau d'oubli.

La masse noire des rochers envahit rapidement leur champ de vision alors qu'ils s'engouffraient dans les entrailles de la montagne. L'accès à la vallée était de nouveau ouvert depuis que la tempête continuait sa lente progression vers le sud du pays. Mais la météo n'était pas bonne pour autant et une sorte de brume humide avait remplacé les tourbillons de neige. Ils débouchèrent aux Baraques-en-Vercors et remontèrent la départementale 518 pour couper par le col de Saint-Alexis. Élie resta muet pendant tout le voyage, le regard perdu sur la crête des montagnes. Elle avait hésité plusieurs fois à engager la conversation puis s'était résignée à dire le minimum en lui expliquant qu'ils allaient à un rendez-vous fixé par son ami Réda. Elle avait d'ailleurs tenté plusieurs fois de joindre l'Indien depuis son départ, mais son portable semblait éteint ou hors réseau.

Charlie lui avait envoyé un SMS pour lui demander « ce qu'elle foutait ! » et elle s'était contentée de lui donner sa destination en lui précisant de ne pas s'inquiéter. Nina ne savait pas quoi penser de leur relation. Elle qui s'était toujours imaginée plaçant sa liberté au-dessus de tout, elle devait bien admettre que la manière dont Charlie s'occupait d'elle lui plaisait. Peut-être

qu'après tout ça, ce serait le moment de penser à se débarrasser de ses vieilles habitudes et pourquoi pas d'envisager sérieusement de se mettre en couple ? *Concentre-toi ma grande !* contesta sa voix intérieure alors qu'elle s'engageait dans la vallée de Vassieux, tirant une bouffée de vapeur mentholée du bec de sa cigarette électronique. Au loin, la butte sur laquelle était construit le village perçait la brume opaque engloutissant le paysage. Elle n'était qu'à quelques kilomètres lorsqu'elle remarqua les phares d'un véhicule dont la lumière crevait le voile blanc qui les entourait. Elle ralentit et Élie tourna la tête pour apercevoir un 4 × 4 Toyota sur le capot duquel le logo de l'ONF s'inscrivait en lettres vertes.

— C'est la voiture de Réda, dit-il d'une voix éteinte.

Nina était au point mort, elle fit une rapide marche arrière et alla se garer sur le côté, pas loin du véhicule. Une fois dehors, elle fut saisie par un froid humide qui transperça la couche de ses vêtements pour lui geler les os. La porte du conducteur était grande ouverte et à en juger par les lumières de l'habitacle, on avait laissé le contact et coupé le moteur. D'où elle se trouvait, Nina ne pouvait pas tout contrôler, mais la voiture de Réda semblait vide et il était difficile d'apercevoir quoi que ce soit aux alentours, tellement la brume était épaisse. Il y eut un bruit de portière et Élie vint la rejoindre. Elle lui fit signe de ne pas bouger et avança tout doucement, sortant son arme pour éviter toute mauvaise surprise. Quelques pas sur le côté lui permirent de vérifier qu'ils étaient seuls autour de ce véhicule abandonné en pleine campagne. Un frisson lui parcourut l'échine tandis qu'elle se rappelait son combat nocturne avec la tueuse. Elle ne se sentait pas prête à l'affronter de nouveau...

— Par là, dit Élie en pointant du doigt une masse sombre entre les couches de brouillard.

C'était une sorte de structure métallique très longue ayant la forme d'un avion dont on aurait désossé toute la carlingue. Nina se rappelait avoir lu quelque part qu'il s'agissait des vestiges d'un planeur que les SS avaient utilisé pour envahir la région et massacrer tous les villageois du coin. Un homme de haute stature était posté contre cette carcasse d'acier, le regard tourné vers l'intérieur de l'engin.

— Eh, vous là ! hurla Nina en pointant le canon de son arme.

Aucune réponse ne brisa l'étrange silence de ce monde de brume. Elle se rapprocha lentement et détailla le vieux jean délavé, la ceinture à grosse boucle, la parka verte et la tignasse sombre de Chef Réda. Il avait les bras levés au-dessus de la ligne des épaules comme s'il s'appuyait tranquillement sur l'épave. Ce n'est qu'à un mètre de lui qu'elle remarqua le fil de fer qui lui nouait les poignets aux poutres en acier. L'adrénaline la remplit d'une chaleur intense et elle braqua son arme aux alentours, à l'affût du prédateur se cachant dans la brume. Mais il n'y avait qu'Élie qui força le pas pour rejoindre son camarade. La tête du vieil Indien était penchée vers l'avant et un flot de sang noir imbibait toute la surface de ses vêtements. En lui prenant délicatement les cheveux, Élie redressa son visage pour constater qu'on lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Il eut un râle de douleur et serra son ami dans ses bras. Nina sentit la peur engourdir ses membres alors qu'elle braquait les environs en lui hurlant de se mettre à l'abri. *T'es exactement là où la tueuse a voulu t'emmener, dans les mâchoires d'un putain de piège !* gémit une voix dans sa tête. Le canon de son arme pointait tout autour d'elle. Si quelque chose surgissait, elle aurait seulement deux mètres pour réagir.

— On retourne à la voiture ! gronda-t-elle vers Élie.

C'est à ce moment précis qu'une déflagration sèche transperça le brouillard. Élie porta une main à sa poitrine comme s'il cherchait à saisir quelque chose avant de s'écrouler sur lui-même et de glisser dans la neige.

Nina posa un genou au sol, elle n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait le tireur. Puis elle se rappela que Diane Sedefkar était une ancienne championne de biathlon, capable de faire mouche sur des cibles placées à cent cinquante mètres avec son fusil. Une nouvelle déflagration lui déchira les oreilles et elle sentit un impact puissant dans son gilet pare-balles. Quelque chose dépassait du tissu, une sorte de longue tige dont les volants rouges ressemblaient au bout d'une fléchette. *Une cartouche hypodermique ! Elle te tire dessus avec une putain de cartouche hypodermique !*

BAM... La détonation fut suivie d'une violente piquûre à l'épaule gauche et Nina eut l'impression qu'un liquide brûlant lui coulait dans les veines. Elle se redressa et vida son chargeur dans la direction qui lui semblait la meilleure. Le dé clic d'une chambre vacante lui apprit qu'elle n'avait plus de balles et ses doigts commencèrent à s'engourdir. Elle lutta pour récupérer un nouveau

chargeur dans la poche de son jean, mais elle était incapable de contrôler ses muscles. Une chaleur apaisante lui grimpa le long du dos, anesthésiant au passage la douleur de sa blessure. Face à elle, la brume gelée se déplaçait alors qu'une légère brise s'était levée sur la vallée. Elle posa le deuxième genou à terre, sans réussir à supporter plus longtemps le poids de son corps. Elle releva la tête avec difficulté, les oreilles remplies de coton et la bouche sèche. Il lui fallait faire un effort énorme pour garder les paupières ouvertes et tout son être était déjà plongé dans une puissante léthargie. Elle eut juste le temps de voir une silhouette sortir de la brume avant de fermer les yeux et de sombrer dans le néant.

D'abord une sensation d'engourdissement, puis des fourmillements remontant le long de chaque fibre musculaire et l'impression de sortir d'un profond sommeil. Nina essaya de bouger un bras, mais une douleur stridente lui déchira l'épaule à l'endroit où la seringue s'était enfoncée dans la chair. En tentant de se lever, elle trébucha et atterrit sur les mains. De nouveaux signaux de douleur embrasèrent ses genoux et le haut de son dos et elle sentit une nausée soudaine lui contracter l'estomac. Où était-elle ? Ses paupières luttaient pour s'ouvrir, mais semblaient collées par ses larmes. Elle se frotta les yeux avec le revers de la main et une lumière blanche intense déchira son obscurité. Elle formait une demi-lune dans sa rétine et provenait du plafond. Nina mit une bonne dizaine de minutes à discerner les contours du décor qui l'entourait. Elle était dans une grotte qui descendait en pente douce depuis une ouverture en arc de cercle. Plusieurs blocs rocheux détachés de la paroi gisaient sur le sol comme des tombeaux herculéens. D'immenses stalactites pendaient du plafond et certaines rejoignaient la terre pour créer des piliers naturels qu'elle aurait trouvés grandioses dans d'autres circonstances.

Un jet de bile lui remonta dans la gorge en lui brûlant la trachée et elle vomit. C'est alors qu'un froid intense commença à lui embraser la plante des pieds dont la peau lui donnait l'impression d'être collée à un brasier. Elle pivota pour regarder le bas de son corps et constata qu'elle n'avait plus ses chaussures et qu'on lui avait également enlevé sa parka. Alors qu'un râle de douleur la faisait se retourner, elle aperçut Élie. Il se trouvait à quelques mètres seulement, mais il se confondait avec les rochers qui l'entouraient. Il se redressa lentement et Nina comprit qu'il était dans le même état, lui aussi délesté de ses vêtements. Une masse sombre courait contre sa jambe gauche. Elle pensa immédiatement à la chaîne découverte dans la voiture volée. Une nouvelle décharge d'adrénaline la fit se tendre violemment. L'étau en acier

scellé par d'épais rivets glissa le long de sa jambe pour se bloquer au niveau de la cheville. Elle scruta l'obscurité autour d'elle et vit une chaîne aux gros maillons de fer solidement fixée à un crochet contre la paroi la plus proche. Elle était prisonnière au fond de cette grotte, prise au piège comme un animal.

Elle hurla de douleur et de rage et poussa sur les mains pour se lever, mais sa jambe gauche refusa de bouger. Une brûlure lui transperça la cheville alors qu'elle tentait désespérément d'incliner son pied pour échapper à l'emprise de la mâchoire d'acier. Quelques secondes de lutte suffirent à lui prouver qu'elle n'avait aucun moyen de se libérer. Dans son dos, Élie effectua lui aussi une manœuvre, mais arriva rapidement à la même conclusion. Ils restèrent là quelques minutes, comme sonnés par l'horreur de la situation, avant de réussir à reprendre leurs esprits.

— Tu l'as vue ? geignit Nina dans sa direction.

Élie hocha la tête négativement et elle imagina que Diane Sedefkar devait déjà être loin. Elle les avait abandonnés à leur sort, attachés dans les entrailles de la montagne où personne ne viendrait jamais les chercher. Nina frappa le sol gelé avec son poing en la traitant de tous les noms. Elle sentit la chaleur revenir dans son corps puis comprit qu'elle était en train de dépenser une énergie précieuse pour rien. C'est alors qu'un léger bruit de frottement se détacha dans le fond de la grotte. Quelqu'un se trouvait avec eux depuis le début, invisible dans l'obscurité de cet abîme chthonien. Elle mit un certain temps à discerner la silhouette accroupie sur le sol, emmitouflée dans sa parka. Les cheveux noirs coupés au carré et les yeux luisants, Diane les observait silencieusement, le pistolet de Nina à la main...

Elle s'était redressée pour se rapprocher d'eux tout en prenant garde de se tenir à distance respectable. Il y avait quelque chose d'animal dans sa manière de se déplacer en évitant les obstacles de la grotte. Diane Sedefkar portait un pantalon de camouflage neige, moulant sa silhouette athlétique, et sa grosse veste à capuche en fourrure lui donnait la carrure d'un ours.

— « Les coursiers qui me portent m'ont amené aussi loin que me poussait mon ardeur, puisqu'ils m'ont conduit sur la route glorieuse de la divinité », tu te rappelles, Marcus ?

Elle avait une voix tranchante comme la lame d'un poignard et ses intonations résonnaient à la façon d'une plainte surgie du fond des âges.

— Est-ce que je dois t'appeler Élie maintenant, petit frère ? J'ai mis un certain temps à te retrouver, tu sais...

Martins était assis pas loin de Nina, il la fixait avec des yeux hallucinés comme s'il voyait un fantôme ressurgir de son passé.

— Tu as vraiment tout oublié ? questionna-t-elle en jouant avec le canon du pistolet. Ou bien tu fais semblant de ne pas te rappeler que tu es comme moi...

Nina l'écoutait sans oser intervenir, ce dialogue étrange la fascinait autant qu'il lui glaçait le sang. Diane Sedefkar semblait gorgée d'une haine sans limites.

— Tu te souviens de la nuit où j'ai posé le canon sur ton front ? Je pensais te sauver pour de bon... Malgré ta trahison, je t'ai offert la mort et tu l'as refusée.

Le visage d'Élie s'était gonflé d'une rougeur lui boursoufflant les traits. Ses yeux commencèrent à briller alors que des larmes coulaient sur ses joues.

— Je... Je suis désolé, dit-il tout bas.

— Il est trop tard pour ça... On a parcouru le chemin ensemble, on est sortis de l'enfer qu'ils avaient construit pour nous. On leur a fait payer et... (Sa voix s'étrangla quelques secondes avant qu'elle ne reprenne le contrôle.) et tu as voulu me trahir pour quoi ? Pour cette fille ? Qu'est-ce qu'elle pouvait comprendre à notre monde, Marcus ? Personne ne pouvait comprendre. On ne peut pas changer le passé, mais on peut le réécrire par des actes. Et c'est ce qu'on a fait ensemble jusqu'à ce que tu m'abandonnes.

Élie s'était recroquevillé sur lui-même comme s'il souhaitait disparaître et elle s'approcha de lui, pointant le canon du pistolet vers sa tête.

— Peut-être que je vais recommencer et t'exploser encore une fois le crâne.

— Arrêtez !

Nina avait hurlé sans vraiment réfléchir à la suite. Si elle se rapprochait, elle pourrait essayer de lui sauter dessus pour la déséquilibrer. Elle n'y croyait pas vraiment, mais elle refusait d'attendre passivement la mort.

— C'est ta nouvelle copine ? rétorqua Diane en se retournant dans sa direction.

— Je sais qui vous êtes... et je sais que vous êtes des victimes tous les deux.

L'approche empathique semblait dérisoire, mais Nina n'avait pas d'autre idée pour tenter de la calmer.

— J'ai découvert la photo dans le coffret... Je sais qu'ils vous ont fait du mal.

— Tu as découvert ce que j'ai voulu te laisser voir, répondit Diane en la braquant.

— Pourquoi le mot *alètheia* ?

Nina n'en avait plus grand-chose à faire, mais il fallait gagner du temps à tout prix. Peut-être qu'elle réussirait à saisir une ouverture et à lui bondir dessus.

— Le poème de Parménide, ça ne te dit rien ? Toi et ton copain flic vous n'avez pas trouvé le livre dans mon appartement ? C'était le préféré de ce porc de Louis, mon soi-disant « père ». Il adorait demander à Marcus de le lire pendant qu'il me violait... Ce genre de mots ça se grave dans l'âme d'une petite fille.

Élie se tenait la tête comme pour l'empêcher d'exploser, son corps commença à trembler dans une violente crise d'épilepsie.

— Regarde comment ça le rend. La vérité, ce n'est pas ce que les gens te racontent... c'est ce qu'ils te cachent. Mais nous, ils ne pouvaient rien nous cacher... On les a tous retrouvés, *tous*. Et on a fini par leur inscrire notre vérité dans la peau.

Les tremblements se transformèrent en râle de douleur et le corps d'Élie s'immobilisa d'un coup. Diane le jaugea du regard et se dirigea vers l'entrée de la grotte.

— Vous n'êtes pas obligée de faire ça. Vous pouvez vous rendre et nous raconter votre histoire. Les coupables seront arrêtés et jugés... je vous le promets ! Élie, c'est bien votre frère ?

Il fallait la faire parler à tout prix avant qu'elle ne les abandonne à leur sort. Gagner du temps, c'était tout ce qu'il restait à Nina.

— Qu'est-ce que ça peut bien changer ? Non... Pas de la manière dont vous pensez... Mais nos parents... Ils nous ont livrés à ces gens... tous ces gens.

— Et vous les avez tués.

Diane baissa le regard avant de plonger ses yeux dans ceux de Nina.

— On leur a fait payer.

— Alors ce sont eux les coupables... tout n'est pas perdu. Si vous nous délivrez il y aura un jugement et toute l'affaire sera remise à plat. Vous aurez une chance que la vérité soit enfin révélée. Une chance qu'on vous entende enfin...

Nina tentait le tout pour le tout, mais elle ne réussit pas à obtenir la moindre réaction. Diane Sedefkar se retourna vers l'entrée de la grotte sans lui répondre.

— C'est trop tard, mon épopée va se conclure ici, exactement là où je l'ai souhaité. Pour vous ce sera plus difficile, il faudra traverser le fleuve Léthé et rejoindre l'autre rive. Vous allez beaucoup souffrir, mais c'est à ce prix qu'on obtient la rédemption. Vous savez de quoi je parle, non ?

Nina sentait la peur monter alors que les mots de Diane Sedefkar se perdaient dans la complainte du vent. Elle leva une main vers elle en hurlant.

— NON ! Ne faites pas ça !

Mais c'était déjà trop tard, Diane Sedefkar venait de poser le canon du pistolet sur sa tempe et de presser la détente. Après la déflagration sourde, une gerbe de sang jaillit de son oreille et elle chuta lourdement sur le sol.

Nina avait lutté pendant une bonne heure, déchirant la peau de ses doigts sur la mâchoire d'acier qui lui entravait la cheville. Elle avait hurlé à s'en exploser le bide, mais les parois humides de la grotte ne faisaient que lui renvoyer sa détresse. Elle était sur le bord de l'abîme et un froid mortel lui engourdisait le corps, à commencer par ses pieds dont elle ne sentait déjà plus les extrémités. Elle les frotta vigoureusement, chassant les images lugubres qui traversaient son esprit. La dépouille de Diane Sedefkar gisait dix mètres plus haut, couchée sur le côté comme si elle s'était simplement endormie. Malgré la gravité de la situation, son esprit de flic répétait en boucle ses dernières paroles pour tenter de recoller les morceaux. Ce testament funèbre laissait deviner un lourd passé de maltraitance et une vengeance sanglante à laquelle Élie aurait participé. Le mot « menteur » inscrit dans la chair de Piotr lui revint en mémoire. Ce message lui était destiné... tout comme le corps pendu de son ancienne petite amie. Élie avait trahi Diane d'une manière ou d'une autre et c'était ce qui attisait le feu de sa haine depuis toutes ces années.

Nina tenta une nouvelle fois de tirer la lourde chaîne dont le dernier maillon était solidement scellé à la paroi. Depuis combien de temps Diane Sedefkar préparait-elle cette vengeance ? Les muscles de ses bras se raidirent si fort qu'elle sentit une violente contracture monter et abandonna sa lutte avant de regarder son camarade de peine. Après sa crise d'épilepsie, il avait fini par se calmer et semblait plongé dans un profond sommeil. Avec le froid humide qui s'infiltrait partout, son corps devait être en hypothermie et elle se demanda s'il n'avait pas déjà sombré dans une sorte de coma. Comme celui dont parlent les alpinistes lorsque, perdus dans la tourmente, ils se sentent emportés par la douce léthargie d'une mort assurée. Elle attrapa une petite pierre et la jeta dans sa direction. Le projectile buta contre le sol et rebondit

sur son ventre, provoquant un sursaut. Élie roula sur le côté avant de s'asseoir en se massant les tempes. Son visage noirci par la terre lui donnait l'air d'un animal sortant d'hibernation. Il observa l'entrée de la grotte et aperçut le corps sans vie de Diane Sedefkar.

— Que... qu'est-ce qui s'est passé ? finit-il par balbutier.

— Elle s'est mis une balle dans la tête... En nous laissant crever ici.

Ses yeux se voilèrent d'une douleur intense et il posa ses mains sur ses joues pour les frotter.

— Tu ne vas pas recommencer ta crise ? questionna Nina. De toute façon ça n'a plus d'importance, on va crever dans cette grotte.

Élie inclina son corps et se releva en se frottant vigoureusement les cuisses.

Il scruta le sol aux alentours et se dirigea vers un gros rocher qu'il souleva avec difficulté avant de le projeter contre un autre bloc.

— Tu fais quoi ? Elle a bien fait le boulot, les chaînes sont neuves, on n'a aucune chance de s'en tirer.

Au moment de l'impact, des éclats de pierre s'étaient dispersés un peu partout. Élie en sélectionna un et vint poser son pied sur un roc. Il leva son bras bien haut au-dessus des épaules et frappa de toutes ses forces sur les rivets de son entrave. Le choc fut si violent qu'il cria de douleur quand l'acier écrasa ses os.

— Arrête, bordel ! Tout ce que tu vas faire c'est te péter la cheville, rugit Nina.

Mais il ne répondit rien et frappa encore, concentrant les impacts sur la partie bombée. Les premiers coups ne firent qu'érafler la tête du rivet, mais un choc plus puissant que les autres en arracha une partie. Nina vit une large traînée de sang couler le long du pied d'Élie, à mesure que l'anneau lui meurtrissait la cheville, rentrant toujours plus profondément dans sa chair. Elle n'osa rien dire, bien consciente que c'était sans doute leur unique chance de s'en sortir. Son visage livide déformé par la douleur, Élie leva une fois encore la pierre et l'abattit avec une telle violence qu'elle se brisa. Il y eut un bruit de déclic et le rivet sauta de son orifice pour rouler sur le sol. Il termina de forcer le mécanisme à la main, écartant suffisamment le crochet pour passer son pied et se libérer de l'entrave. Nina n'en croyait pas ses yeux, il

avait réussi ! Élie se traîna d'un pas difficile vers le cadavre de Diane Sedefkar et fouilla dans les poches de sa parka.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Elle a peut-être des clés, ou quelque chose qui pourrait m'aider à te détacher.

Mais il n'y avait aucune serrure sur les fers que la tueuse avait scellés au pied de Nina. Elle n'était pas censée ressortir de cet endroit vivante. Après plusieurs secondes de recherche, il rampa vers elle en serrant un objet dans sa main. Nina reconnut la forme d'un couteau à la lame courte, mais épaisse. Sans doute l'arme avec laquelle Diane avait tenté de la tuer dans la résidence. Élie observa le pied de Nina puis il remonta la chaîne en détaillant chaque maillon.

— Tu vas faire quoi avec ce couteau ?

Il s'arrêta au bout d'un bon mètre et sembla porter son attention sur un anneau en particulier. Son regard fouilla autour de lui et il ramassa une pierre qu'il projeta plusieurs fois sur le maillon en fer jusqu'à ce qu'un infime interstice se dessine.

— Les anneaux de cette chaîne ne sont pas soudés. Il y a peut-être moyen de...

Il glissa la lame du couteau dans la fente et fit levier de toutes ses forces. L'acier résista quelques secondes puis se brisa dans un bruit sec. Élie enfonça ce qui restait de lame, butant contre le manche, força encore... jusqu'à ce que le chaînon s'ouvre de quelques centimètres, suffisamment pour le désolidariser des autres et la libérer. Nina sentit une énergie nouvelle affluer dans ses veines et elle se jeta sur lui pour le serrer dans ses bras.

— Tu as réussi !

C'est alors qu'elle aperçut la cheville d'Élie. Les coups répétés avaient arraché le tissu de ses chaussettes ainsi que la quasi-totalité de sa peau. L'os apparaissait clairement à nu entre les lambeaux de chair. Mais le plus dérangeant était l'angle contre-nature que formait son pied avec le reste de sa jambe.

— C'est pas très joli, dit-il d'une voix éteinte.

Non... Pas joli et certainement horriblement douloureux malgré l'air rassurant qu'il essayait d'afficher.

— Voilà ce que tu vas faire. Nous sommes sans doute encore dans la vallée de Vassieux ou dans celle de Saint-Agnan... Elle n'a pas pu nous traîner sur les hauts plateaux tous les deux.

Élie se retourna vers le corps et pointa un doigt.

— Tu vas prendre ses chaussures et sa parka, sans ça tu n'y arriveras jamais. Tu vas descendre en ligne droite sans t'arrêter, le dénivelé n'est pas si grand, tu trouveras forcément une route.

— Et toi ? Je ne vais pas te laisser ici.

— Moi ? (Il regarda sa cheville en grimaçant.) Moi je suis foutu... Et on n'a qu'une seule paire de chaussures de toute façon.

— Je pourrais te porter !

Un sourire traversa son visage blafard.

— Je ne crois pas, non. Tu vas essayer de sauver ta vie, ce sera déjà bien.

Nina sentait le chagrin l'envahir à mesure qu'elle comprenait qu'il avait raison. Il n'y avait pas d'autre solution. Des sentiments contradictoires s'affrontaient en elle face à cet homme qui voulait l'arracher à son destin comme une ultime rédemption. Elle se rappelait le visage ovale, le cou tordu de son partenaire lorsqu'elle l'avait découvert pendu dans son bureau. Lui aussi était mort à cause de son choix de témoigner contre lui. Elle continuait à vivre, mais les autres disparaissaient. Il fallait briser ce cercle...

— Non ! rugit-elle en tentant de le prendre par les aisselles pour l'aider à atteindre l'entrée de la grotte.

Élie hurla en posant le pied au sol, l'adrénaline avait cessé d'estomper la douleur, il redevenait un homme écrasé par la réalité de l'horreur.

— C'est inutile, tu ne me sauveras pas, dit-il en se dégageant de ses bras.

Ses yeux noirs se plantèrent dans ceux de Nina et il lui prit les mains.

— Avant j'étais dans la brume, comme une âme errante. Ici ou ailleurs, je ne savais pas où aller. En me réveillant dans ces montagnes, je me suis mis au clair, j'ai repris une direction en écrivant ma nouvelle vie... Mais je ne suis pas guéri... Je ne serai jamais plus comme avant, le petit garçon sur la photo est mort il y a bien longtemps... La blessure est dans mon corps, dans mon âme... elle est dans mon histoire... tu comprends... mais toi... tu m'as aidé à déchirer la brume. Merci pour ça...

Nina écouta ces mots et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Non... on va te sortir d'ici, gémit-elle en se dirigeant vers le corps de Diane dont elle retira les vêtements pour les tendre à Élie.

— Enfile tout ça, et essaie de te calfeutrer au maximum. Je vais revenir te chercher avec des secours... je te le promets.

En entendant ces mots, le visage d'Élie s'éclaira d'un sourire triste, comme s'il n'y croyait pas mais que l'obstination de Nina le libérait d'un poids.

Ils se serrèrent une dernière fois dans les bras et, après être remontée jusqu'à l'entrée de la grotte, Nina commença à s'équiper.

Tandis qu'elle avançait péniblement dans la neige molle, le temps semblait se dilater et se contracter comme une marée étrange jouant avec ses sens. Nina ne savait plus quand elle avait quitté la grotte, elle ne faisait que suivre la pente douce dans une brume si épaisse qu'elle s'infiltrait dans ses narines. Son odeur de soufre la prenait à la gorge, la forçant à progresser au ralenti de peur d'étouffer. L'humidité avait désormais transpercé toutes ses couches de vêtements et son corps lui semblait aussi rigide que les plaques de verglas qu'elle rencontrait parfois sous la semelle des chaussures de Diane Sedefkar. Elle leva la tête pour regarder le ciel, mais aucune lumière ne filtrait dans les brouillards mouvants qui l'entouraient.

Elle aperçut une ombre bien au-dessus d'elle et imagina un vautour prêt à fondre sur sa proie lorsqu'elle cesserait de lutter pour s'abandonner à la douce et mortelle mélodie que les sirènes de la montagne commençaient à jouer en son honneur. En guise de vautour, ce fut une corneille d'un noir profond qui s'approcha, au point qu'elle put distinguer son œil luisant. Elle agita les bras et l'oiseau s'éloigna, avalé par la masse cotonneuse et aveugle. Elle aurait voulu le suivre et quitter ce sol spongieux pour s'élever vers le soleil en oubliant à jamais cette vallée maudite...

Nina sentait ses forces diminuer. Chaque pas dans la poudreuse ne faisait qu'amplifier ce sentiment d'inaltérable fatalité d'une mort annoncée. Elle lutta encore quelque temps, puis finit par se laisser rouler sur le flanc, heurtant sa tête à une branche qui dépassait du tapis de neige. Quelque chose explosa dans son esprit et elle eut l'impression que le monde se révélait en une farandole de couleurs et de sons ; tout était vivant autour d'elle, des millions d'êtres la regardaient et lui parlaient en une symphonie fantasmagorique, mais bien réelle. Elle pouvait ressentir la pulsation tellurique du sol s'élever vers le cosmos planétaire et la manière dont elle

s'inscrivait dans cette chaîne du vivant où toute chose est liée en dépit des apparences. Nina sentit des larmes chaudes lui couler sur les joues. Un sentiment de plénitude la rassura et elle ferma les yeux pour s'abandonner à l'immense nuit blanche et glacée que la montagne lui proposait. C'était un bel endroit pour quitter ce monde.

*Il faut que tu connaisses tout, et les
entrailles incorruptibles de la vérité
persuasive, et les opinions des mortels
qui ne renferment pas la vraie
conviction, mais l'erreur. Et tu
apprendras comment, en pénétrant
toutes choses, tu devras juger de tout
d'une manière sensée.*

Nina reprit connaissance dans une chambre d'hôpital. Avec la brume opaque et l'épuisement physique, elle était incapable d'imaginer que son calvaire avait pris fin à moins de vingt mètres d'une route départementale. Des gars du coin transportant du bois à la scierie l'avaient repérée inconsciente et avaient donné l'alerte à la gendarmerie. Charlie était immédiatement venu la récupérer et après son rapatriement aux urgences du CHU, il avait fouillé toute la zone. La météo s'étant un peu radoucie, ils avaient réussi à suivre ses traces sur presque cinq kilomètres jusqu'à la grotte où se trouvait le corps de Diane Sedefkar. Il y avait aussi une piste sanglante remontant vers la forêt avant de se perdre dans les sous-bois. L'adjudant Kauffman pensait qu'Élie Martins n'avait pas pu survivre blessé et sans équipement, mais sa dépouille n'avait pas été découverte.

Au bout d'une petite semaine d'hospitalisation, Nina retrouva le chemin de son appartement et de l'hôtel de police. Charlie et elle, guidés par les conseils du commandant Toscani, réussirent à rassembler toutes les pièces du puzzle pour avoir enfin une vision globale des choses. Diane et Élie n'étaient pas frère et sœur, mais ils avaient été adoptés dans le même orphelinat roumain. C'était Louis Sedefkar qui, une fois installé en France avec Diane, s'était chargé des formalités pour permettre au couple Richmond de faire venir Élie dans leur manoir. Visiblement les deux gamins avaient été victimes dès leur plus jeune âge d'un réseau pédophile organisé par leurs propres parents adoptifs, réseau dont la plus grande partie des bourreaux correspondait aux victimes du Philosophe. Ainsi, l'horreur indescriptible d'une enfance détruite par de multiples abus se dessinait entre les lignes. C'est vers leur treizième année que Diane et Élie avaient décidé de mettre un terme à leur enfer. Sans avoir aucune manière de le prouver, Nina était persuadée que l'accident de voiture du couple Richmond devait avoir servi de coup d'essai. Le duo s'était

alors radicalisé, massacrant chacun des membres du réseau, inscrivant dans leurs chairs le mot « vérité » qui prenait toute sa signification. Nina n'arrivait pas à s'enlever de la tête les dernières paroles d'Élie : *Je ne serai jamais plus comme avant... La blessure est dans mon corps, dans mon âme... elle est dans mon histoire...* Ils avaient désiré réécrire leur enfance sans y parvenir et l'horreur des violences commises s'était ajoutée à celle des violences subies. Un cercle vicieux dont on ne sortait pas indemne et qui avait rongé Diane. Lorsqu'Élie avait rencontré l'amour, il s'était sans doute décidé à mettre un terme à leur vengeance et Diane ne l'avait pas supporté. En pensant le tuer d'une balle dans la tête, elle lui avait en réalité offert l'oubli et la possibilité de redémarrer une vie d'amnésie sans cette enfance atroce qu'elle-même tentait désespérément d'effacer.

C'est là que l'enquête dans l'entourage de Diane Sedefkar porta ses fruits. Visiblement, c'était au cours d'un stage en montagne qu'elle avait croisé la route d'Élie sans qu'il puisse la reconnaître et que son plan d'ultime vengeance était né. Cette rencontre fortuite avait certainement ouvert la boîte de Pandore de ses névroses et elle s'était décidée à se débarrasser de ce traître une bonne fois pour toutes. Mais le tuer ne lui suffisait pas, ça elle aurait pu le faire n'importe quand. Non, elle avait en tête de lui rappeler qui il était vraiment pour que la culpabilité le ronge comme un bain d'acide. C'était pour ça qu'elle avait pendu son ancienne petite amie en espérant que ce message macabre réveillerait sa mémoire. Piotr, Réda et Nina n'avaient été que des victimes collatérales avant qu'elle ne se sente acculée et sombre dans la spirale suicidaire qui l'avait menée à cette grotte.

— Mais alors pourquoi le coffret dans la voiture ? fit remarquer Charlie. C'est quand même grâce à ça qu'on a pu la retrouver.

— Parce que, au fond d'elle, Diane souhaitait que tout le monde soit au courant de ce qui leur était arrivé. Quel qu'en soit le prix...

Malgré l'horreur des faits et le traumatisme de sa séquestration, Nina ne pouvait s'empêcher de ressentir un sentiment de pitié. Deux enfants nus sur une plage, le visage effacé par leurs propres parents. Deux enfants qui avaient cherché leur résilience dans le crime. Deux enfants qui n'avaient finalement trouvé que la douleur et la mort. Elle repensa à la pile de livres découverte chez Diane Sedefkar. Son histoire ressemblait à une épopée mythologique, une tragédie grecque censée avoir des vertus philosophiques ou morales...

mais lesquelles ? La souffrance entraînait la souffrance, comme la violence ou la haine. Était-il seulement possible d'échapper à ce cycle infernal ? Nina avait envie de croire que oui.

La journée touchait à sa fin et un rayon de soleil perça entre les nuages pour illuminer le bureau où Charlie terminait de taper leurs conclusions. Cette foutue tempête avait fini par disparaître comme un mauvais sort se dissipe après avoir accompli sa besogne.

— Et si on sortait se changer les idées ? proposa Charlie en éteignant son écran. Je connais un petit bistro dans lequel je ne t'ai jamais emmenée !

Nina opina de la tête en savourant la chaleur du soleil sur sa peau. Elle avait envie de vivre et de s'amuser, de faire l'amour et de profiter de chaque instant pour oublier l'hiver et la mort. Elle avait laissé sa culpabilité dans la grotte avec les larmes d'Élie Martins. Charlie la prit doucement par les épaules pour l'accompagner vers la sortie. Oui, malgré toute cette merde, elle voulait croire qu'un espoir était possible.

Les crêtes luisaient d'un blanc laiteux alors que le soleil du printemps avait fait disparaître la neige. La montagne s'était soudain creusée d'innombrables vallons plantés d'épaisses forêts d'un vert profond. La nature éructait en tout lieu et les habitants du massif – hommes et animaux – sortaient enfin de leurs abris pour reprendre leurs droits sur la rudesse de l'hiver. Jacques ne voyait pas tout cela, mais l'univers de son esprit s'était rempli d'une incroyable symphonie de couleurs et de sons, si bien qu'il ressentait cette métamorphose avec vigueur.

Il n'avait pas pu assister à l'enterrement de ses camarades dont la vie s'était éteinte durant son séjour à l'hôpital. Mais le bleu intense du jeune Ukrainien et la présence rayonnante de Réda ne le quittaient pas depuis son retour dans la vallée. Parfois même, au détour d'un chemin, le bruissement du vent se drapait d'une note de violon et des larmes lui montaient aux yeux. Il avait emprunté un passage isolé dans la forêt de Saint-Agnan pour descendre en pente douce vers les champs grimpants au-dessus du village. Le vert bouteille de l'herbe fraîche et l'odeur de la rosée guidaient ses pas en direction d'une forme grise solidement ancrée dans son paysage mental. C'était un vieux hêtre aux branches acérées dont les ramures s'élevaient vers le ciel comme un appel aux dieux. Jacques sentait ses racines plantées dans la terre, peut-être encore plus profondément qu'elles ne se dressaient à l'air libre. « C'est ici que tu vis, c'est ici que tu meurs », disait une grand-mère dont il avait quelques souvenirs. Piotr et Réda étaient des enfants de la montagne, quelles que soient leurs origines, cela n'avait plus d'importance lorsqu'on partait rejoindre le grand vide.

Jacques se demandait souvent pour quelle raison lui, le vieux berger aveugle, avait été sauvé des griffes de la Faucheuse. Il aurait fait une belle carcasse blanchissant au soleil, imprégnant lentement ce sol que d'autres

fouleraient. Il pensa à Élie dont on lui avait raconté la fuite. Il l'imaginait, lui aussi, perdu dans la montagne pour l'éternité. Jacques se tenait au pied du grand arbre et posa un genou à terre pour fouiller dans les racines. Ses mains ne comptaient plus que quelques doigts, les crocs de l'hiver lui avaient dévoré les autres. Il sentit le contact frais d'une pierre sur la pointe de sa phalange et remonta doucement le long du tronc. Il y en avait une petite dizaine empilées les unes sur les autres et il sut qu'il venait de trouver le cairn qu'il cherchait. Il fouilla alors dans sa poche pour sortir le magnifique caillou qu'il avait ramassé tout en haut, lorsque ses bêtes s'étaient installées dans la plaine. La pierre ronde et chaude lui chatouilla la paume et il la déposa au sommet, récitant quelques bribes de prières. Puis après s'être recueilli, le vieux Jacques s'éloigna de l'arbre en se dirigeant vers la lisière du bois et sa silhouette disparut pour rejoindre l'immensité des hauts plateaux et se fondre dans le silence.

*« Qu'est-ce qu'un fleuve sans sa source ? Qu'est-ce qu'un peuple sans
son passé ? »*

Victor HUGO,
En voyage. Alpes et Pyrénées.

Remerciements

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'aide précieuse de mon camarade Erik L'Homme. En plus d'être un écrivain talentueux, ce grand montagnard, crapahuteur solitaire et passionné, m'a transmis le virus des hauts plateaux. Dans ce Vercors drômois qu'il aime tant, j'ai partagé le froid, le silence et la beauté d'un monde naturel et sauvage. Grâce à notre périple, à ses conseils et aux ouvrages qu'il m'a transmis, les décors et l'ambiance du récit ont pu naître dans mon imaginaire puis sur le papier. Merci mon frère. Autre fait notable, le livre s'est écrit en trois mois, trois mois de confinement à cause de la Covid 19. C'est donc un auteur à huis clos qui vous livre son huis clos à ciel ouvert ! Je pense que mes heures quotidiennes d'écriture m'ont particulièrement aidé à surmonter cette période durant laquelle nous aspirions tous au grand air des montagnes. Et puis bien sûr, ce roman ne serait pas le même sans mon amour pour l'écriture de Jean Giono. L'ombre d'un roi plane sur ce récit dont l'action se situe presque au même endroit. Enfin j'aimerais remercier ma merveilleuse Sarah pour son écoute attentive tout au long de la création de ce roman. J'ai beaucoup de chance d'être si bien accompagné.

Du même auteur

SÉRIE TOMAR KHAN

Toxique, Éditions de l'épée, 2017

Fantazmë, Éditions de l'épée, 2018

Celle qui pleurait sous l'eau, Éditions de l'épée, 2020

Avalanche Hôtel, prix Ligue de l'Imaginaire 2019, Éditions de l'épée, 2019

Quelque part avant l'enfer, Scrineo, 2016

La nuit n'est jamais complète, Scrineo, 2015